

GEORGES DUQUIN

LE RÊVE

Nouvelles

« C'est un rêve ! Continuons de rêver ! »

Nietzsche
La naissance de la tragédie

LE REVE

Le jeudi 12 mi 1972, sur une vaste terrasse, je guettais la fraîcheur de la nuit madrilène. La fête annuelle de la Casa Velasquez touchait à sa fin. Les groupes s'effilochaient ; la rumeur des invités décroissait ; les peintures des pensionnaires pendaient mélancoliquement à leurs cimaises autour du beau patio solennel.

D'une fête où avait accouru une foule d'hommes d'affaires et de diplomates moins avides d'art que de mondanité, il y aurait eu quelque perversité à attendre l'extraordinaire. Je me bornais à jouir de la beauté du ciel étoilé.

Philippe H. passait. Fidèle à lui-même, il errait, discret, timide et solitaire.

- Philippe, dis-je, je cherche à prolonger cette trop courte nuit. Faites-moi visiter votre atelier s'il vous plaît.

- Oh, il n'y a rien sauf un piano.

- Eh bien, vous nous jouerez quelque chose, vous voulez bien ?

Ma femme nous rejoignit. Chemin faisant, nous emmenâmes avec nous quelques pensionnaires de la Casa. Philippe s'assit et joua, Dieu merci, non une de ses compositions (je déteste la musique contemporaine) mais du Brahms, du Beethoven et une sonate de Schubert. Ce fut une soirée banale et très belle.

Le lundi suivant, comme d'habitude, ma bonne Justa frappa de bon matin à grands coups à ma porte. C'est une manière très efficace de me réveiller à l'heure. Ma femme et moi, obéissants, nous levâmes. Je commençais à m'habiller lorsque ma femme s'aperçut qu'il était sept heures. Justa s'était trompée : elle était en avance d'une heure. Le sommeil est sacrosaint. Je ne voulus rien ôter à cette divinité. Je retournai au lit.

Je m'étais installé dans un coin de l'atelier de Philippe. Je rêvais. La musique de Schubert me portait dans le pays des exilés. Je contempiais l'intensité du visage de Philippe. Ce visage qui d'habitude était doux, mobile, charmant, était devenu un masque. Je me laissais subjugué par l'immobilité de l'instant.

Deux mains, jointes en coupe, émergèrent lentement de l'intérieur du vaste piano. Elles étaient comme enveloppées par les notes qui montaient des cordes, Elles étaient très longues et blanches, des mains démesurées de femme : elles vibraient faiblement puis se mettaient à ondoyer comme une corolle vivante. Je crus percevoir en elles une sorte de désespoir, une tristesse infinie. Elles disaient autant qu'un visage.

La musique cessa. Philippe se redressa souriant, son masque avait disparu. Les mains s'effacèrent tandis que les applaudissements crépitaient. Je me levai.

- Philippe, chuchotai-je, puis-je vous parler un instant ?

Il eut une expression étonnée mais me suivit sans mot dire. Nous nous isolâmes dans la pièce voisine. Elle était sombre et haute. La fenêtre s'ouvrait sur la nuit de Castille. De l'horizon une vaste lueur bleue s'échappait vers le ciel noir où palpitaient les étoiles.

- Oui ?

Son ton était courtois. Et pourtant je discernais dans sa bienveillance un mélange inconfortable d'impatience, d'irritation et de peur. C'était une peur profonde qui vibrait comme la mémoire obscure d'une fragilité inavouable. Nous nous approchâmes de la fenêtre.

- Philippe, pendant que vous jouiez cette sonate, j'ai vu des mains sortir de votre piano.

- Comment, vous aussi ! dit-il d'une voix étouffée.

- Comment, moi aussi ?

Il se passa la main sur la bouche, puis me dit :

- Une dame que j'avais invitée la semaine dernière a également vu des mains surgir du piano. Elle était assise à votre place. Maintenant, s'il vous plaît, décrivez-moi ces mains.

Je racontai minutieusement ce que je venais de voir. Le prodige fut alors qu'à mesure que j'avais dans ma description, l'objet de celle-ci m'échappait. Ma vision se brouillait. Ces mains changeaient de forme, se désagrégeaient, devenaient des algues blanches ou quelque fleur sous-marine, molle et vague, flottant dans les eaux. Je me crispais et m'accrochais à ma vision antérieure. Et désespérément je m'apercevais qu'à mesure que celle-ci me devenait infidèle, mes mots eux-mêmes ne parvenaient pas à être formulés correctement. Je m'exprimais de plus en plus confusément, je recourais, avec une difficulté croissante, aux comparaisons, métaphores, approximations ; ma parole se paralysait. À peine prenais-je conscience de cette dissolution parallèle de l'image des mains et de mon expression que je me sentis gagner d'effroi : pendant que je m'avançais, malhabile et agité, dans ma tentative de description, le visage profondément attentif de Philippe H. se transformait. Progressivement, à la fois insensiblement et avec une vitesse prodigieuse (c'est ainsi, c'est ainsi !), ses sourcils devenaient plus broussilleux, ses yeux s'enfonçaient, noirs et luisants, dans leurs orbites, ses mâchoires se renforçaient puissamment. Je pensais soudain qu'il allait me tuer. Je voulais fuir, mais restais là, paralysé. Enfin, dans un terrible effort je parvins à m'arracher de ma place. Je me précipitai dans le rectangle de lumière de la porte qui me happa. Je m'effondrai dans mon fauteuil. Autour de moi les conversations allaient bon train. Philippe reparut au milieu d'exclamations et d'applaudissements. Il était naturel et charmant comme à son habitude. Rien ne s'était donc passé.

Je me réveillai grelottant et trempé de sueur. Je fus tellement impressionné par ce rêve que je le racontai à vingt personnes le jour même.

*

Philippe nous avait invités, ma femme et moi, à dîner deux jours après ce rêve et devait venir nous prendre. En effet il quittait définitivement Madrid pour regagner Paris.

Vers neuf heures du soir, il sonna. En riant, je dis à ma femme :

- Voilà Dracula qui sonne.

Le jeune homme pâle entra. La vie était cela, pensai-je, cette banalité dont seuls nous sauvent le rêve et ses créatures : le mythe et l'art. J'étais cependant content de ce qui m'était arrivé. J'entraînai Philippe :

- Venez, j'ai une drôle d'histoire à vous raconter.

Nous nous assîmes. Mon ami prit un air concentré de garçon studieux. Mais il ne ressembla pas au monstre qu'il devint dans mon rêve. Lorsque j'eus terminé mon récit, Philippe me dit : « J'étais sûr que vous alliez me raconter quelque chose dans ce goût-là. Figurez-vous que je suis depuis longtemps obsédé par Dracula. J'ai poussé mon obsession, ma fascination ou ma manie, jusqu'à jouer le rôle du monstre dans un film d'auteur. »

Jamais, au grand jamais, nous n'avions auparavant parlé de Dracula. Philippe voulait l'oublier. Il n'avait pas pu s'en échapper.

Je crois que le rêve est le grand initiateur de la réalité. Pendant les mois qui ont suivi ce lundi 16 mai 1972, j'ai fait une série de rêves. Ils se sont brusquement interrompus. Je les ai relatés à mesure qu'ils se produisaient et rapportés fidèlement dans cet ouvrage. Ils m'ont tantôt livré, tantôt annoncé, l'identité du moi et celle du monde, à moins que ce ne soit l'identité du moi et du monde.

LA DESTINEE

Je marchais dans l'ombre immense d'une montagne. Cette montagne se nomme le Chagrin.

J'avais mis tant d'années à la franchir, dans de telles circonstances, que j'avais perdu la notion du temps. À présent, enfin sorti de l'épaisse forêt de la montagne, je marchais dans cette plaine que j'avais vue d'en haut plongée dans une ombre qui semblait infinie. La terre seule était obscure. Le ciel rougeoyait d'une lumière qui pouvait être celle du soir. C'était un effet à la fois saisissant et déprimant : la terre noire et le ciel où se mouvaient de grandes volutes de lumière, la terre prisonnière de son ombre et étrangère à cette lumière qui la surplombait, si proche.

Il faisait froid. Dans cette obscurité, la plaine me paraissait déserte. En vérité, je ne m'intéressais qu'à trouver la limite de l'ombre. Mais celle-ci se perdait à l'horizon. Elle se confondait avec des nuages menaçants qu'éclairait la lumière oblique d'un invisible soleil. Je marchais d'un bon pas, ma force recouvrée, car il me semblait que le plus dur avait été fait : la montagne avait été franchie. L'idée que son ombre pût être sans fin et que je ne m'en sortisse jamais effleurait à peine ma volonté d'aller de l'avant.

Je discernais dans l'obscurité, toujours sous le rougeoiement de l'immobile crépuscule, la masse d'un château. Deux fenêtres, l'une au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage, étaient éclairées. Le froid, le peu d'espoir que j'avais de rencontrer d'autres âmes qui vivent me déterminèrent à demander l'hospitalité au maître du château. À la vérité, c'était une grande demeure bourgeoise, je m'en apercevais plus nettement à mesure que je m'en approchais. Un homme s'était avancé sur le perron, tenant haut un grand chandelier d'argent. Ce n'était pas un domestique. Je reconnus à sa mise et à sa mine qu'il était le maître. L'austère distinction du costume noir, le grand chapeau à bord plat, le visage sévère aux traits imposants, la lourde perruque, la fraise dont la blancheur scintillait dans la lumière palpitante des hautes bougies, tout annonçait un grand bourgeois d'une de nos capitales marchandes. Sans un mot, il m'invita à entrer.

L'intérieur cossu et raffiné était celui de ces demeures où sont représentées les vertus de notre riche province.

L'inconnu me conduisit dans une pièce immense. Un feu calme jetait de chaudes lueurs. Des livres innombrables brillaient vaguement sur les murs. Leurs rangées s'étagaient jusqu'au plafond, et leur vue, davantage que tous les autres éléments du confort, me remplit d'une grande joie.

Ces livres me firent d'emblée retrouver le milieu dans lequel j'avais vécu depuis mon enfance. Je n'avais vécu qu'avec et pour les livres. M'arrachant à leur contemplation, je détaillais le reste de la pièce : boiseries patinées aux doux reflets dansants, étains, porcelaines des Indes orientales et – crus-je discerner sur un chevalet – une peinture de celui que nous connaissons encore mal en France et qui fait mon ravissement, le divin Vermeer de Delft. Je me relevai. Avec une impolitesse qui me surprit, je me dirigeai vers cette peinture. J'entendis alors pour la première fois la voix de mon hôte : « oui, c'est un Vermeer. » C'était une voix lourde et sépulcrale. Moins confus que saisi d'un indicible pressentiment, je m'immobilisai. Je revins à mon siège. Je balbutiai un remerciement.

« Cette région est dure, reprit mon hôte. Les voyageurs sont rares. Ils souffrent, davantage que de la fatigue, de la solitude. Je serais heureux de pouvoir vous offrir un peu de repos. »

Le feu doucement crépitait dans la haute cheminée sculptée de feuilles d'acanthé. La lumière dansait sur les rayons de livres et sur le Vermeer. Je m'aperçus enfin que sur les murs, lorsque par hasard s'interrompaient les rayonnages, où à l'intérieur même de l'immense bibliothèque, étaient accrochés d'autres tableaux. Leurs ombres et leur éclat, leurs formes et les secrets qu'ils contenaient me les firent reconnaître tout de suite : Rembrandt et Rubens.

« Oui, des peintres appréciés par la bourgeoisie, » me dit mon hôte. « Des peintres qui dureront davantage qu'elle. » Il tirait sur une longue pipe de porcelaine flamande avec une sérénité pesante. Était-ce parce que mon cœur était encore lourd de ce que j'avais vécu, ou que je me souvenais que je me trouvais encore dans l'ombre de cette montagne maléfique, toujours était-il que la tristesse de cette maison, de cette pièce indéfinie cernées de livres et de chefs-d'œuvre, chassa mon bien-être. Elle m'écrasait maintenant comme une dalle. Loin de ressentir quelque réconfort dans la compagnie du premier être humain que je découvrais après tant d'épreuves, j'étais oppressé. Doucement je haletais, comme aux abois. J'eusse dit que l'angoisse me gagnait. Mais je ne connais pas la peur.

À l'autre bout de la longue table dont le plateau épais de chêne luisait d'une patine centenaire, cet homme assis était de fer. Je le sentais. Il n'était pas vraiment mon ennemi. Mais, raide dans son habit suranné, les paupières lourdes, le geste lent, il était celui qui ne permet rien, presque un juge. Un combat se préparait-il et sous quelle forme ? Je ne le craignais pas. Déjà, insensiblement, ma main se rapprochait du pommeau de ma lourde rapière. Je

me tenais prêt. En fait je sentais bien que si combat il devait y avoir, il ne serait pas question d'estoc et de taille. Deux morts en sursis, deux quasi-cadavres allaient se mesurer. Car cet homme, devant moi, semblait déjà mort et moi-même, je ne savais pas si, après tant d'épreuves qui me brisèrent et me laissèrent sans connaissance, je n'avais pas irréversiblement traversé le miroir.

Il était mort, pensais-je : cette grisaille de l'œil le prouvait. Cet homme, du moins, connaissait la mort.

« Votre chambre est prête, dit mon hôte, elle vous attendait depuis longtemps. »

Malgré ma fatigue, ma détermination était déjà prise : je déclinai l'offre.

« Eh bien, restez au moins pour dîner avec nous avant de reprendre votre route. » Je refusai encore, mais avant de me lever je demandai : « Vous avez dit ?... » « Oui, nous, m'interrompit mon hôte, ma femme et moi. »

Surgissant de l'ombre, elle s'avança. Elle était belle dans son âge : visage d'une carnation pleine. Jeune, elle avait dû avoir celui d'Hélène Fourment. À présent, la maturité, je veux dire la traversée des épreuves, lui avait enlevé seulement cet air moqueur et sensuel que Rubens a su saisir, peut-être confisquer, pour le transporter sur ses toiles immortelles. Mais l'épouse de mon hôte savait encore sourire. Son sourire était noble. Je lui baisai la main.

« Que je regrette que vous ne vouliez rien de cette maison, » me dit-elle. Sa voix, soyeuse, me fit penser à la mer et ceci rendit mon départ de cette maison plus urgent. Je devais trouver au plus tôt la rade où m'embarquer.

« Qu'au moins, puisque vous avez daigné entrer, vous preniez avec nous une boisson, » dit mon hôte. Il n'avait pas bougé sur son siège. Il était comme pétrifié. Ses lèvres mêmes, avaient-elles bougé ?

Ce rappel discret et naturel d'une règle élémentaire de savoir-vivre me cingla. Quel que fût le piège, je ne pouvais m'y dérober. Au moins resterais-je gentilhomme.

« Permettez-moi de vous offrir ce que j'ai de meilleur : du café d'Arabie. Je l'ai fait venir dans un de mes vaisseaux. »

Je me rassis. Mon hôtesse était déjà revenue et disposait des tasses d'une rare beauté. Elles provenaient, je le reconnus, des Indes orientales, plus précisément de Cipango. Un liquide noir et odorant les remplissait. Pendant que mon hôtesse se servait les dernières gouttes du précieux breuvage, j'admirais la délicatesse de son profil et la transparence de sa carnation. Soudain le tonnerre éclata dans mon esprit : cette personne n'était pas celle qui paraissait devant moi. Ce fut une sensation d'une brièveté et d'une évidence extraordinaires. Mais il convient de l'expliquer : tout d'abord – si tant est que je puisse parler de la sorte puisque ma sensation avait été simultanée dans tous ses éléments – tout d'abord donc la transparence de la carnation de mon hôtesse, favorisée par le contre-jour et la vivacité du feu de cheminée fit que je m'attardais à la scruter. C'est alors que je discernai un autre visage sous celui

qui m'apparaissait. Comment était-il ? Je ne saurais le décrire. Mais j'eus la certitude qu'un autre visage vivait sous le masque vivant de l'apparence.

Ma résolution fut prise de m'en sortir coûte que coûte. Je fis un geste malencontreux en me retournant vers mon hôte et renversai ma tasse qui se brisa sur le parquet. La dame sursauta et se dressa de toute sa taille. L'œil devenu dur, elle me fixa un moment puis tourna les talons et sortit dans un souffle tandis que je bafouillai sciemment une excuse mondaine, ou plutôt une absence d'excuse. Je fus alors témoin d'un autre phénomène : cet homme de fer et de pierre qui se tenait dans toute sa rigidité me donna l'impression de se décomposer et de se liquéfier à l'intérieur sans que sa stature massive ni sa position ne se fussent modifiées. L'accablement s'était abattu sur son visage.

« Restez, dit-il. Je vais vous dire mon histoire.

Je m'appelle Jean, Marie, Donatien, de Brassac. Je fus un bourgeois de Bordeaux, un des plus puissants armateurs et négociants de cette noble ville. Propriétaire d'une flotte de douze vaisseaux, je me livrais au commerce des épices et à celui de la traite. D'est me parvenait les marchandises, vers l'ouest j'envoyais des hommes. La place qui s'ouvre sur les quais de la Gironde était mon empire. J'accumulai une fortune immense et avec elle une renommée qui parvint jusqu'au Roi. Je nourrissais l'espoir, largement à ma portée, de devenir Intendant Général. Cette charge, j'y avais travaillé des années. Mais au-dessus de toutes mes jouissances et de mes ambitions était la fierté d'avoir un fils admirable. Il avait été doté de la nature la plus parfaite que je connusse : il réalisait tous mes vœux, vous entendez bien, tous mes vœux ! Mais il mourut dans sa dix-neuvième année, emporté par une épidémie de peste provoquée par les rats d'un de mes propres vaisseaux. Dès lors tout s'écroulait, rien n'avait plus de sens pour moi. Je quittai tout. J'errai. Je battais la campagne. J'entrais dans la montagne atroce du Chagrin. Ce fut un dur chemin. Vous l'avez connu. À mesure que, enfoncé dans ces épaisses frondaisons, j'avançais vers le sommet, ma souffrance augmentait. Parvenu au sommet, je l'ai trouvée intolérable : ceci, vous le savez aussi. Je ne pouvais m'empêcher de regarder en arrière et les larmes aux yeux je voyais resplendir mon beau pays natal où miroitait le fleuve large parmi les vignobles. Mais je n'avais aucune envie de revenir sur mes pas : un instinct aveugle me dirigeait vers l'avant. Et là, me navra le spectacle que vous eûtes : cette plaine noyée d'une ombre gigantesque alors que le ciel rougeoit (Je ne vous apprend rien). Alors, au comble de la douleur je voulus mettre fin à mes jours. Mais la puissante main de Dieu me poussait. Je roulai sur la pente. Je n'eus qu'à la suivre pour trouver cette plaine où nous nous trouvons. Ma souffrance ne s'était guère atténuée. Mais peut-être aussi terrible se glissait dans mon âme le sentiment de la désolation absolue qui règne sur ces lieux, celui de sa tristesse et de sa vacuité. Je désespérais de m'en tirer. Et voici qu'une voix m'appelle. Je m'approche de

l'endroit d'où elle me semble venir. J'y découvre ma femme, à ma stupéfaction. Nous nous étions quittés depuis longtemps.

- Sommes-nous morts pour nous rencontrer ainsi ? dis-je, saisi d'une vague horreur.

- Non mon ami, me répondit-elle. Je t'attendais pour que nous soyons deux à revoir notre fils.

Le revoir ! À ces mots, je chancelai. Leur effet fut magique : je crus. J'étais prêt à tout, à marcher jusqu'à ce que mes jambes devinssent des moignons. Sans plus me préoccuper de rien d'autre, je m'écriai :

- Comment comptes-tu le retrouver ?

Pour ma part, je ne voyais qu'un seul moyen : la mort. Dieu, dans sa bonté, m'empêcha de m'ôter la vie. Si j'avais commis cet acte exécrationnel, j'eusse été condamné aux profondeurs dont je n'eusse jamais pu m'échapper pour retrouver mon fils (Je rends grâce à la miséricorde de Dieu). Donc il ne me restait que de traîner ma lamentable existence jusqu'à ce que la mort voulût de moi. Je ne voyais pas d'autre possibilité de rejoindre celui qui donne encore à mon âme sa substance. Alors, aveuglément je crus en ma femme, d'autant plus que notre rencontre m'apparaissait, avec une aveuglante évidence, comme un pur miracle. Oui, je la crus.

- Nous l'attendrons chez nous. Son amour l'y ramènera, me dit ma femme.

- Chez nous !

Je ne compris pas. Sans un mot, elle me mena ici : c'est ma maison en face de l'église Saint Michel. Il manque la place, l'église, les voisins, la ville. Mais c'est ma maison.

- De qui tiens-tu ce pouvoir ? me risquai-je à l'interroger.

Elle eut une réponse simple :

- Sans ce pouvoir, je n'aurais pu te faire ma proposition. Me suivras-tu ?

Faisant taire la terreur qui grandissait en moi, j'acceptai, tant mon amour pour mon fils était grand, auquel je faisais don de tout, jusqu'à mon salut. C'est ainsi que je m'établis ici, sur la route des voyageurs rompus et désespérés. Guettant l'ombre de mon fils, je les vois passer. Tous acceptent mon hospitalité. »

Mon hôte avait terminé son récit. Un silence s'établit, que punctuaient les craquements du feu. Je ne voulais pas partir sans emporter un véritable avantage : et celui-ci n'était pas de connaître son secret, à lui, mais le mien.

- Vraiment tous ? demandais-je.

- Seules trois personnes l'ont refusée : un saint, un guerrier et vous, un poète, je crois.

- Une dernière question, Monsieur : vous vivez avec la Mort, n'est-ce pas ?

Il se leva pesamment et me raccompagna à la porte : « Allez, » articula-t-il simplement, de sa voix lourde et fière.

Sur la route sombre, le froid avait augmenté. Je rabattis ma cape sur mon visage. Mon pas était régulier. Je ne craignais plus rien. Chemin faisant, je pensais : voici ton secret. Un saint, un guerrier et un poète ont échappé au guet-apens de la mort. Qu'ont-ils de commun ? On pourrait dire ceci : le premier témoigne de la souffrance de l'homme, le second de sa fierté, le troisième de sa capacité de créer la beauté. Ces dons ne les rassemblent pas. Mais on pourrait aussi dire que tous trois sont familiers de la mort. Ils la flairent de loin : le premier est dans la main de Dieu, le second l'affronte (elle, la mort), le troisième en ressent la pulsion (d'elle, la mort). Cependant, il faut aller plus loin : ce ne sont pas là les raisons véritables de leur victoire. Le secret commun de la force de ces trois hommes est plutôt ici : ils ont tous trois le sentiment d'appartenir à une chaîne immémoriale et infinie, dont ils sont un maillon indestructible. Ainsi, le temps s'est prolongé en eux et eux-mêmes se prolongeront dans le temps. Ils ont tous trois le sentiment de la destinée.

M'arrêtant un instant, je levai mon visage vers le ciel rouge et je fis un vœu : « Si je m'échappe de cette ombre, je transmettrai le message pour qu'il serve à d'autres hommes. »

Bientôt je parvins au bord d'une falaise. La mer impassible s'offrit à mes yeux. Une frégate à voile blanche brillait vaguement sur les flots. Je me coulai dans une faille jusqu'à la plage, sans hâte, serein, mais l'esprit rempli d'une rumeur jubilante. Deux marins, un foulard rouge noué sur la tête, m'attendaient. Je montai dans une barque. Une demi-heure plus tard je me trouvais sur la frégate du corsaire De Kergalen qui, filant vers l'horizon, me fit retrouver la douce lumière du soir.

Trois mois et quatre jours après, je débarquais dans une mission de Dominicains à Cipango où je m'établis. Depuis, j'écris une œuvre compacte et secrète dans laquelle se rencontrent l'Occident puissant et l'Orient immémorial. Elle ne sera offerte aux hommes qu'après ma mort, si le veut ma destinée.

PREMIER AMOUR

Elle avait été l'âme de mon âme et je l'avais manquée.

Et maintenant nous nous rencontrions dans cette ville inconnue, que nous découvriions comme nous nous découvriions nous-mêmes. Car, bien que Netejta fût le seul amour de ma vie et qu'ainsi je l'eusse imaginée dans tous les lieux de cet univers, je ne l'avais jamais vue de cette manière. Elle volait, effleurant à peine les pavés éblouissants en contre-jour, elle volait en pas aériens et longs, souples, si longs, et l'air autour d'elle était plus lumineux, limpide, gonflant sa robe et la déployant comme une vague. Ainsi s'avancait-elle vers moi, souriante et sûre, au milieu de la chaussée bordée de façades vertigineuses. Oui, sûre elle l'était et sûr aussi, je l'étais, et c'était bien la première fois que nous l'étions tous deux. (Je n'ose pas avouer que pendant des années et des années, nos paroles et nos gestes restaient inachevés, mourant au moment même où ils s'ébauchaient. Ou bien lorsque l'un de nous osait enfin, l'autre se dérobaît, éperdu, dans un mouvement sans raison dont il sentait bien, pourtant, qu'il lui faisait manquer, une fois de plus, la vie).

Ce qui avait été enfoui dans mon cœur pendant dix-huit ans, depuis cette nuit funeste où tout s'écroula, surgit avec une violence et une douleur inimaginables. Étais-je un cri, ou seulement un gémissement ? Ce dont je me souviens c'est cette sensation à la fois de brisure et de plénitude (je le dis sous peine d'incohérence).

Je restais immobile, l'attendant. Elle s'avancait, bientôt je n'aurais qu'à étendre mes bras, ses mains je prendrais, contre moi je l'attirerais, un long moment nous resterions l'un contre l'autre, puis je baiserais ses lèvres que je n'avais encore jamais touchées.

Ce fut ainsi que cela se produisit. Je l'avais prévu et cela se réalisait. Ses lèvres ! Je les prenais doucement. Je sentais son sang battre dans tout mon corps. En moi, ce cri : « Mon amour ! » résonnait et se répétait en échos infinis comme dans une grotte fabuleuse qui se prolongerait au cœur de la terre et au sommet du ciel.

Je me reculais de quelques pas, hors de moi-même. Je nous voyais enlacés, mêlant nos bras, nos visages parcourus de fines rides et nos cheveux grisonnants. Une mèche blanche partait de mon front. Bien que nous eussions le même âge (nous sommes nés la même année, elle trente-trois jours avant

moi), ses cheveux étaient moins marqués que les miens par l'approche de la vieillesse, qu'on appelle peureusement la maturité. Lorsqu'elle m'était apparue au loin, sa silhouette se dressait sur l'horizon et, remplissant ma vision, le partageait entre les gratte-ciel qui bordaient l'avenue déserte. Comme elle semblait menue maintenant dans mes bras qui l'enveloppaient ! Elle avait gardé intact l'être de notre jeunesse : la candeur, la gravité, la légèreté. Comme un couteau, la pitié me traversa pour toutes les souffrances que nous avons connues chacun de notre côté, seul.

« Netejta », dis-je, « viens, fuyons ». L'avais-je dit pour une raison quelconque ? Je ne le crois pas car personne ne nous poursuivait ni ne nous persécutait, aucune menace ne pesait sur nous. Mais je ressentais un violent besoin de fuir. Pour la cacher, maintenant que je l'avais enfin trouvée ? Pour échapper au temps, dans un mouvement d'angoisse, de panique, de puérité ? Non, vraiment, je ne peux le savoir.

Mais cela n'est peut-être pas faux : tenter d'échapper au temps. J'ai toujours senti la fuite du temps. La vide m'empoignait parfois, et je pensais que je pouvais y échapper... Alors je téléphonais à mes amis pour blaguer dix minutes, commenter une exposition, ou tout bonnement pour les inviter à venir prendre un verre chez moi. Je n'échappais à rien : la désolation s'était déjà installée de longue date sous mes paupières. Certains jours je m'apercevais que mes cheveux passaient en un instant du noir au blanc, je sentais mes dents se détacher une à une de mes gencives et rouler dans ma main, je voyais mon visage encore jeune se transformer dans le miroir, s'alourdir et se revêtir d'un masque de glaise. Alors je m'efforçais vraiment de relever les commissures de mes lèvres pour me donner une expression souriante, moi qui passais pour être la gaieté même. Ce n'est que maintenant que j'observe que mes photos me montrent sévère alors que sur aucune qui fût prise avant ma vingt-troisième année je ne fus autrement que souriant.

Nous nous mîmes à courir. Et la joie me soulevait car je sentais Netejta comme autrefois : légère, vive.

Des deux côtés de l'avenue s'élevaient toujours des blocs de verre bleuté et de bronze. Leurs lignes pures s'enfuyaient en un vertige de perspectives et s'enfonçaient dans un ciel immaculé. Devant nous, bouchant l'avenue, se dressait une tour carrée de pierre noire percée de centaines de fenêtres éclairées et violemment sculptées – un tourbillon de formes – au-dessous du toit en pointe. Grâce à un souvenir obscur, je savais que c'était la gare. Nous traversâmes son hall dont la voûte se confondait avec le ciel étoilé. Les trains s'engouffraient dans des souterrains ou en débouchaient dans un fracas de ferraille et de sifflets. En retrouvant l'air libre, nous débouchions sur un canal. Le silence s'abattait sur nous comme un lourd oiseau de proie. Nous sautâmes dans une barque noire...

Elle avançait avec légèreté.

À travers un enchevêtrement de canaux, elle gagnait un boulevard aquatique bordé d'immenses demeures de pierre ocre, aux fenêtres gothiques. J'apercevais des portails de marbre à l'extrémité des galeries voûtées, des cours à l'abandon où croissaient des hautes plantes tropicales. Nous passions un cirque de pierre et un temple en ruines. De celui-ci, il ne restait que des pans de murailles au travers desquelles, par les ouvertures – vitraux brisés, œils-de-bœuf, lézardes – j'apercevais le ciel. Il avait changé : bleu il restait, mais sa couleur était pesante, compacte.

Nous parvenions à une plage encombrée d'herbes. L'eau était dormante et verte. Nous nous déshabillâmes. Nous nagions sans effort, parmi les plantes aquatiques. Nous prenions une vitesse prodigieuse. Je fendais l'eau sans ressentir aucune fatigue. Nous longions de loin une rive envahie de mangrove. Nous augmentions encore notre vitesse ; l'eau se divisait lourdement sous mon corps dur et léger. J'étais grisé par l'absence d'effort et par une sensation de puissance. Nous nagions côte à côte. Parfois nous échangeions un sourire par-dessus la lourde ondulation de l'eau.

Nous abordions. Netejta se blottissait contre moi. Enfin elle parlait et je l'entendais répéter mon nom parmi ses soupirs. Elle cria longuement. Alors, à son cri, je me répandis et je criai.

Comme au sortir d'un long sommeil, mes pensées revenaient avec lenteur, fugaces, douces, imprécises. À quoi bon penser aux enfants qu'elle avait ou que j'avais, à nos époux ? Leurs images passaient, vides de sens, puis se dissipaient. Bientôt, je ne songeai plus qu'à cette arrivée de Netejta, aérienne sur les pavés luisants, entre les parois de verre, sur l'avenue. Peu à peu ma joie se détendait et reprenait son cours, calme tel un fleuve.

*

...Maintenant octobre sous ma fenêtre flamboie de toutes ses feuilles d'or qui frémissent sur le vallon. Ma maison est vide. Je suis seul à ressasser ce souvenir. J'ignore où se trouve Netejta. Peut-être est-elle quelque part avec ses enfants et son mari dans la maison de ses parents que j'ai bien connue, qui se trouve au bord d'une rivière ?

J'ignore si elle vit seulement. Peut-être est-elle morte ? Tout ceci a passé comme les images d'une lanterne magique. Mais elles ne sont pas imprécises. Elles sont si vivantes que je suis certain qu'un soir, dans la lumière d'un pays de lacs et de montagnes, je retrouverai Netejta.

BLESSURE

Il existe des âmes assez viles pour croire que certaines blessures sont belles parce qu'elles ont été reçues dans la lutte pour une juste cause, ou qu'elles laissent des cicatrices flatteuses. D'aucuns s'inventent même une claudication pour ajouter à leur attrait.

Toutes les blessures sont détestables. Elles sont tout simplement une atteinte à l'œuvre de Dieu et le lieu d'élection du démon. Elles ne sont que plus ou moins horribles.

La plus effrayante que je connaisse est celle d'un combattant de la République espagnole. Il fut pris par les révoltés franquistes et soumis à la torture. Celle-ci consistait à lui arracher par petits morceaux sa joue gauche. La technique de l'arrachage de la chair était simple : on se servait d'une pince et on procédait par petites étapes. Celles-ci étaient marquées par les évanouissements du pauvre José. Pour que celui-ci ne se tranchât pas la langue, on avait inséré entre ses mâchoires des coins de bois. Il perdait connaissance, on lui laissait le temps de revenir à lui, puis on lui arrachait un nouveau petit lambeau de chair. S'il tardait un peu trop à se réveiller, on l'y aidait par un moyen aussi rudimentaire que l'aspersion d'eau froide. Mais on savait ne pas dépasser la limite au-delà de laquelle le jeu n'avait plus d'intérêt. On poussait ainsi le raffinement à le laisser récupérer, si ce terme n'était pas trop incongru, pendant des jours, voire des semaines, puis on recommençait. Pendant ce temps de récupération, toutes les précautions étaient prises bien entendu pour éviter le suicide qui est un scandale redouté de tout tortionnaire consciencieux. Aussi José gardait-il les coins de bois dans la bouche : on le nourrissait en lui ingurgitant un liquide roboratif. Il finit par s'habituer à cette torture qui du reste est moins douloureuse que beaucoup d'autres. Elle visait davantage à le défigurer qu'à le faire souffrir.

José perdit ainsi sa joue droite. Que se passait-il dans son âme pendant tout le temps que dura son supplice ? Je n'avais pas de réponse, car José ne disait rien sous la torture. En prenant comme exemple l'aventure de ce pauvre bougre à cause non de la souffrance qui lui fut infligée, mais du sens que prit sa singulière blessure, j'ai fait un certain nombre de constatations dont je note les trois qui me paraissent les plus élémentaires et les plus évidentes...

Premièrement la résistance humaine est infinie, imprévisible, insoupçonnable.

Deuxièmement on peut provoquer la souffrance à un haut degré avec des moyens tout à fait primitifs : en l'occurrence, une pince et des coins de bois. On n'a nul besoin des ressources de l'imagination.

Troisièmement le plus grand miracle, c'est le temps. Voici, dans cette affaire, pourquoi. Tout ce que José pouvait me dire par la suite, c'était qu'il avait « sacrément souffert » et désiré mourir. C'était vraiment tout. Il avait oublié les circonstances, les étapes, les degrés, les caprices de sa douleur. Le plus extraordinaire était qu'il avait même oublié l'objet et la cause de celle-ci : il n'en voulait pas vraiment à ceux qui l'avaient torturé. Certes, s'il rencontrait l'un de ses tortionnaires, il ne pourrait pas se retenir d'un regard, d'un geste d'ailleurs inoffensif, qui serait plus un rite du souvenir qu'un acte de vengeance rentrée. Là s'arrêtait sa rancune. Au reste, comme pour donner un alibi à son attitude, il avait dit que le camp républicain avait aussi commis des actes fort horribles ; ils sont inhérents à la guerre, surtout lorsqu'elle est civile. « Ah, tout ça c'est du passé », grognait-il. Il appliquait d'ailleurs cette sentence en restant à Saragosse même où il avait tant souffert. Il y remplissait un emploi de marguillier à l'église de San Isidoro.

Il était hideux. Sa face était un énorme trou. Le bord de la blessure ressemblait à une côte montagneuse qu'on aperçoit d'un avion : il était fait de bourrelets déchiquetés, grumeleux, aux couleurs changeantes qui allaient du violacé, noirâtre ou sanguinolent, au blanc crayeux ou jaunâtre. S'y trouvait la palette particulière des cicatrices et des ecchymoses. Cette tache où se concentraient toutes les couleurs de la chair suppliciée s'étalait sur un visage blafard. On ne voyait qu'elle, oubliant qu'il restait les principaux éléments d'une figure humaine : des cheveux noirs, un front plat, des oreilles, un nez un peu épaté, des sourcils broussailleux et naturellement des yeux, ma foi, très doux. Mais ce qui était le plus repoussant peut-être était que le trou découvrait l'intérieur de la bouche : sur des gencives roses, deux rangées de dents jaunes robustement plantées semblaient ainsi menaçantes et effrayantes. Lorsque José parlait, sa vue était, pour ceux qui l'apercevaient pour la première fois, insoutenable : ses dents carnassières – mais quelles dents humaines ne l'étaient-elles pas ? - bougeaient mécaniquement et laissaient entrevoir dans une obscurité rougeâtre et confuse le mouvement d'une sorte de monstre musculeux et aveugle, sa langue. L'horreur davantage que la démesure d'une blessure peut faire disparaître la personne. L'accoutumance, c'est-à-dire le temps, fait oublier les monstres avec lesquels nous vivons ou ceux que nous sommes. Les paroissiens de San Isidoro aimaient bien José, marguillier modèle depuis des années.

L'abbé Zurieta en était satisfait. D'après mes premiers renseignements, il semblait même que des liens, qui s'apparentaient fort à de l'amitié, s'étaient noués entre les deux hommes. Tout ceci jusqu'à ce que le scandale s'installât

dans l'église et provoquât mon intérêt particulier pour José, l'abbé Zurieta et la paroisse de San Isidoro.

De la façon la plus naturelle du monde, le démon s'était introduit dans la personne de José par l'horrible ouverture de sa joue. Le pauvre marguillier en fut possédé. Il poussait des cris affreux qui, traversant la nef silencieuse de l'église, glaçaient d'effroi non seulement les fidèles en prière mais encore l'ensemble des paroissiens, tellement cette voix déchirante qui n'avait plus rien d'humain, ou plutôt d'humainement tolérable, portait loin, au-delà des murs, des vitraux et du portail. Tous les symptômes de la possession étaient réunis. Les signes extérieurs en étaient les contorsions incroyables, les hurlements, la bave, la démence. Il était intéressant de noter que cette démence furieuse ne s'exerçait contre personne d'autre que le pauvre bougre lui-même. Il semblait assez évident qu'il luttait contre lui-même comme si, ayant une parfaite conscience de sa division intérieure, il consacrait ce qui lui restait de forces obéissantes au combat contre un ennemi qui avait investi la majeure partie de son corps et de son âme et la retournait contre lui. Il semblait agir de la même façon que le dernier étage du donjon d'un château envahi tente encore une résistance dérisoire contre l'ennemi qui, ayant pris les canons installés sur la muraille, les dirige contre le donjon infortuné où se sont réfugiés le seigneur blessé et ses derniers fidèles. Les indices de cette situation étaient les suivants : les mouvements incohérents et cruels de José parfois se retenaient par une sorte de remords qui d'ailleurs était vite balayé par leur force initiale ; et surtout son regard, par instants, lançait des éclairs où se lisaient le désespoir, la pitoyable supplication d'un secours. J'avais le sentiment de la tragique division de l'homme soumis de l'intérieur à une force autonome irrésistible, mais encore capable d'exprimer en de fulgurantes intermittences sa détresse et son impuissance. Ces éclairs du regard que je saisisais étaient comme les appels qu'on entend de loin en loin au milieu du rugissement d'un incendie. On parvient à peine à les localiser dans la fumée et les effondrements, on ne peut y répondre.

Ainsi étions-nous rivés à notre place de spectateurs, impuissants et paralysés.

Soudain, au paroxysme de son délire, le bougre se fouille et extirpe une verge monstrueuse, démesurée, hideusement raidie et béante. La foule pousse un cri et fait un pas en arrière dans le désordre, puis se fige, fascinée. L'abbé Zurieta la repousse en agitant ses bras : « Allez ! Allez ! rentrez chez vous ! » Avec regret, dans un murmure confus, la foule piétine, reflue puis disparaît enfin. Il ne reste plus, sous les sombres voûtes, devant la petite chapelle éclairée de cierges vacillants, qu'une forme qui se contorsionne et trois personnes perplexes : le prêtre, le médecin et moi. À peine le docteur Moro s'est-il approché que le bougre se rue sur lui avec l'intention de le mordre. Nous nous précipitons pour le maîtriser. Il se réfugie, menaçant, secoué de

convulsions, dans un coin et fait face. Il est impossible de se saisir de lui. « Je vais chercher l'ambulance de l'hôpital, » dit le médecin. L'abbé Zurieta l'accompagne jusqu'à la porte de l'église puis la boucle soigneusement. Il abaisse même la barre. Il revient. Je m'aperçois alors que sa stature est immense, beaucoup plus puissante que je ne l'avais remarqué jusqu'alors. Il regarde pensivement l'infortuné José. La rêverie de l'abbé Zurieta est profonde.

Pourquoi cette attitude me mettait-elle mal à l'aise ? Était-ce parce qu'elle contrastait avec l'agitation obscène du possédé ? Cette contemplation pouvait certes paraître étrange au milieu du vacarme qui retentissait sous les voûtes et qui s'échappait d'une bête humaine. Maintenant avec le recul du temps, et avec ce que je sais, je crois que mon malaise venait de ce que l'attitude de l'abbé Zurieta était en fait une pose. Enfin, il se redressa. Se retournant vers moi, il eut un regard où brillait le triomphe. Il disparut un court moment puis reparut dans son habit sacerdotal. Il brandissait un goupillon et aspergeait d'eau bénite le possédé : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ! » tonnait-il. J'en étais saisi. Il s'agitait, prononçant les prières rituelles et lançant des exhortations. Il procédait à l'exorcisme extraordinaire sans, comme le veut la règle, en avoir eu la permission de l'évêque.

Mais toute mon attention était alors rivée sur la transformation de José. Tout d'abord, il me donnait l'impression, en interrompant brusquement ses hurlements, en reculant et en grognant devant l'abbé Zurieta, de se hérissier comme un fauve maîtrisé. Puis il se détendait, poussait de petits cris plaintifs, pleurait. Il baissait la tête. Il se rhabillait avec soin et décence. Il ploya le genou et se signa. Il devenait immobile et silencieux, dans une position misérable digne de pitié.

Zurieta et moi, échangeâmes un regard. Je restais perplexe. Il y avait de la morgue dans les yeux de l'abbé. Qu'il fût satisfait d'avoir vaincu le démon, je l'eus compris. Mais je ne pouvais accepter qu'il en tirât une sorte de triomphe personnel. C'était à Dieu qu'il devait son pouvoir. « Le pouvoir de Dieu est immense, dis-je. Que grâces lui soient rendues. » Alors, avec une insolence incroyable, il me répondit : « Tout-puissant est le Seigneur. Mais son pouvoir s'exerce par les hommes. » Ne me laissant pas le temps de répliquer à ces paroles sacrilèges, il me tourna le dos et s'éloigna puissamment, son ombre démesurée projetée sur la muraille.

On frappa à la porte. « C'est moi ». Je reconnus la voix, encore étouffée par émotion, du médecin. J'allai ouvrir. Des hommes en blouse blanche firent irruption. Je pouvais apercevoir, par-dessus leurs épaules, la foule amassée sur le parvis. Lorsque nous fûmes près de José, il était toujours dans sa position recroquevillée, humble et pitoyable. « Laissez-le, » dit Zurieta. Nous nous retournâmes, surpris. « Il est guéri. Il est ici dans sa maison. Laissez-le s'y

reposer. » Zurieta portait encore son habit sacerdotal. « Il... il est guéri ? » bégaya le médecin. « Je veux dire... vous l'avez guéri, exorcisé ? » « En effet. »

La rapidité avec laquelle un homme de science se rend aux explications les plus irrationnelles venait de se vérifier. Il est vrai que nous étions dans une province pauvre d'Espagne. Il court encore des goitreux et des sorcières comme en l'an mil. Le médecin se tourna vers moi, rassemblant les vestiges de son incrédulité. « Oui, confirmais-je, l'abbé a été extraordinaire. Par les prières et l'aspersion d'eau bénite, il a exorcisé José. » Entouré des infirmiers en blanc, le médecin s'en alla à reculons. Bientôt une rumeur pénétrait dans l'église. La foule y surgissait. Elle enveloppait la statue à genou du pauvre José et l'abbé Zurieta qui se dressait, bon et triomphant. Je vis une femme baiser la main du prêtre. J'entendis une voix d'homme : « Tu es béni. » Allait-on crier qu'il était saint ? Je m'apprêtais à m'enfuir de ce magma humain. J'entendais alors la voix, redevenue humaine, douce, de José : « Libre est le serpent splendide. » Ce que disait cette voix n'était pas humain. Je m'enfuis.

Revenu dans ma chambre, je m'effondrai devant la Croix. « Éclaire-moi, Seigneur ! » criai-je presque. Le miracle auquel je venais d'assister, loin de me réjouir comme il l'aurait dû, me donnait un goût bizarre, indéfinissable. Je n'ose dire que c'était le goût fade du désarroi. J'ose encore moins avouer que je ressentais une sorte d'écœurement. J'enfouissais tous mes sentiments et m'immergeais dans les prières.

Je laissais passer une semaine. Le remue-ménage avait cessé. Mais il n'y avait aucun doute que l'événement avait profondément marqué la ville. San Isidoro avait désormais une assistance plus nombreuse que la cathédrale. L'abbé Zurieta était en pleine gloire. Il la vivait intensément, je l'en soupçonnais. Mais il continuait son existence simple, fière. Seulement sa stature avait considérablement grandi.

Ce n'était pas Zurieta qui m'intéressait : il n'y a aucune raison que les exorcismes ne réussissent pas ; la preuve en est qu'ils ont sauvé tout un peuple de sorcières et de possédés du temps béni où la Sainte Inquisition opérait. En revanche, ce qui ne cessait de revenir à mon esprit, davantage même que le spectacle que j'avais eu, étaient ces quelques mots que José avait prononcés : « Libre est le serpent splendide. » Cela sentait l'artifice. Mon devoir est de chasser l'inauthentique, ou l'excès, dans le service de la religion. Mais connaissant José, je ne pouvais conclure au jeu. Tout en lui était vrai, sauf cette phrase. Et si celle-ci était vraie ? La question m'alertait davantage : si cette phrase était vraie, le danger serait encore plus grand que je le pensais.

C'était un mardi de juillet. Il était trois heures de l'après-midi. La chaleur écrasait la ville. Le moment était donc propice. Arrivé à l'église San Isidoro, je me dirigeai le plus silencieusement possible dans l'ombre, vers ce coin où finalement José avait élu domicile. Maintenant il vivait, comme les colonnes et les statues. Il suscitait, parmi les fidèles qui passaient, un peu plus d'intérêt,

mais très vite on s'était habitué à cette présence immobile et modeste, douce et miraculée. L'église, à présent, était déserte. J'allais pouvoir interroger José hors des regards des curieux.

En passant devant une petite resserre où on avait entassé des outils et des matériaux de construction pour remettre en état l'admirable voûte du transept, je sentais une présence à l'intérieur. Ce n'était pas José, que j'apercevais prostré à sa place habituelle, là-bas, devant la grille de la chapelle. Glissant sur mes semelles de crêpe, je m'accrochai à un pilier. Je distinguais alors une fille, la jupe tombée, se caressant frénétiquement, se tordant de plaisir, palpitante de blancheur, incroyablement déjetée, relevée par l'accrochage du pied au sommet d'un tas de planches. Ouvrant son sexe où s'agitait fébrilement sa main, l'autre main pendue à la plinthe supérieure de la cloison pour maintenir le corps, cette nouvelle possédée, debout sur une jambe, fixait par la lucarne la forme assise de José que je venais d'apercevoir. L'immonde spectacle. Cette fille avait dû entendre des histoires sur les transes du malheureux, à moins qu'elle n'y fût présente, fascinée par le monstre violet et raide. Et maintenant, elle était revenue pour jouir. Je la reconnaissais. Une fille de bonne famille de surcroît : celle de Blas, le notaire. Je poussai toute grande la porte entrebâillée. La fille étouffa un cri. Ses yeux agrandis brillaient dans la pénombre de la resserre. Je me tenais debout et me contentais de la toiser. Encore sous le coup de la stupéfaction, la donzelle n'avait pas retiré son pied. Elle laissait son sexe découvert. Il ressemblait à une plaie, quand l'autre, auquel elle rêvait, avait l'air d'un écorché, ou d'une arme. Enfin, elle ramassa sa jupe en suffoquant, hésita, me regarda encore, les yeux hagards et la bouche ouverte, puis me bouscula et s'enfuit.

Elle vivra des années et des années, recluse dans la peur et le remords. À moins qu'elle ne se décide à quitter la ville, ce qui est peu probable.

Après cet incident, je me consacrais à José. Mais quels que fussent mes efforts il ne disait rien. Il ne m'apprenait rien des formes dans lesquelles son mal avait surgi puis disparu. Il ne me révélait rien non plus du sens de ces paroles qu'il proféra ensuite. Son silence obstiné, la douceur taciturne qu'il opposait à ma curiosité ne firent que confirmer ce principe : il n'y a rien à comprendre dans le mal. Il est, et les victimes gardent le silence.

*

Dans l'avion qui m'emmenait à Rome où devait se tenir l'assemblée plénière de notre Société, j'étais dolent. Mes pensées, à grand déplaisir, vagabondaient. Au-dessous, l'habituelle mer blanche des nuages s'étendait moutonneuse et immobile. Je subissais cette demi-vie qu'imposent les voyages aériens. Je ressentais le vague dégoût de la banalité, celui qui préside au

morose constat que rien ne peut arriver qui ne soit ordinaire. Je pensais à ce phénomène, vérifié depuis des siècles par les docteurs de l'Eglise, les seuls qui connaissent la nature humaine (et non pas les artistes, ces imposteurs chez qui l'imagination tient lieu de science) : c'est par les blessures, ces brèches dans l'intégrité de notre nature, que le Mal s'introduit dans l'homme et le soumet à sa déraison. Il prend ces formes qu'on appelle communément la passion, l'envie et la jalousie, la haine, le remords, la rancune, le désespoir, l'utopie, la folie et le désir...la folie du désir. Seules les âmes qui se confient à la religion échappent à l'invasion du Diable.

À mesure que je glissais dans le demi-sommeil, je revoyais des lambeaux des scènes de l'église de San Isidoro. Le malheureux José se débattait. Alors j'eus la conviction que l'abbé Zurieta avait commis le péché. Sa morgue en était le révélateur. L'assemblée plénière de notre Société terminée, je revins en hâte à Saragosse.

Je retrouvais, un soir, José. Il était toujours à la même place, dans la même attitude. Il semblait cependant presque gai. Lorsqu'il m'aperçut, son air de gaieté disparut et il cessa de chantonner (du moins crus-je qu'il chantonait).

- Parle, lui dis-je.

- Mais je n'ai rien à dire, voyons.

Il levait un regard complaisamment innocent, vaguement goguenard, dans la lumière tremblotante des chandelles.

Je me redressai : « Satan est ton maître. Parle ! » Je frissonnai moi-même de terreur à cette fatale invocation qui sembla résonner formidablement.

Alors José se tassa. Il ne fut que peur et lâcheté. « Qui êtes-vous pour parler ainsi ? » proféra-t-il d'une voix étouffée. Et il continua : « Etes-vous... êtes-vous (le souffle lui manqua) l'Inquisiteur de la Province ? Etes-vous le représentant de la Sainte Inquisition qui s'est perpétuée sous forme d'une société secrète ? » Je ne daignai pas remarquer cette stupide question. La force des sociétés puissantes dans ce monde soi-disant moderne est le serment du silence. J'étais le chasseur qui, calmement, descend de son cheval, dégaine son poignard et, les yeux rivés sur le point où il va frapper se dirige vers la bête acculée. « Parle ! » lui dis-je. José me confirma tout ce qu'en un éclair j'avais compris. Zurieta avait pactisé avec Satan. Il lui avait livré José. Il l'en avait en apparence délivré. Il avait offert à la foule le spectacle de sa puissance. Il s'était couvert du service de Dieu pour séduire la foule au profit de Satan.

Trois jours après, il fut démasqué dans son logement où, accompagné de mes assesseurs, je découvris les preuves matérielles les plus vulgaires de son aberration. J'écoutai patiemment ses aveux. Ils étaient sans intérêt : on y trouve l'amas habituel des motivations hétéroclites parmi lesquelles, à des degrés divers, on peut citer la curiosité, l'amour des hommes, l'attrait du désespoir, le goût du mystère d'au-delà du mystère, la passion du vertige comme d'une drogue, le culte de l'insoumission, en définitive, l'orgueil, l'esprit

de révolte contre les interdits compris comme l'essence même de la liberté humaine. Zurieta parla, dressé de toute sa taille, les yeux étincelants, frémissant mais maître de lui. J'avais le devoir de l'écouter jusqu'à la fin. Ce que je fis.

Ensuite, je prononçai la sentence : je condamnai Zurieta au mal qu'il avait fait subir. Je le livrai entier aux pires souffrances de l'Enfer. Lorsque je le quittai il transpirait de haine.

L'AVENTURE

J'ai épuisé mon énergie, usé tour à tour ma volonté, ma force, mon art. Me voici desséché de désir, impuissant. Et pourtant, j'ai le pressentiment que, proche du but, je vais réussir.

Voici donc.

L'automne finissait. La nature tranquillement se dépouillait sous le vol silencieux des troupeaux de canards sauvages. Des journées entières je rêvais au bord des eaux pâlissantes de la Wei. Sans relâche, je pensais au Nord obscur. À la Cour venait d'arriver un moine vénérable. Il rapportait que se dressait dans une plaine de neige une muraille infranchissable, étincelante comme le feu et froide comme la glace. Telle était la force de mon imagination : je voyais cette muraille, un vertige m'étourdissait.

Nous sommes dans l'ère de Ts'in, Fils du Ciel et créateur de l'Empire. L'Empire, suprême merveille (dix mille ans à cette gloire !), où tout est possible : choses inouïes qui dépassent l'entendement humain. Oui, tout est possible, me répétai-je, exalté, puisque l'Empire existe.

Mais que celui-ci pût être limité par un obstacle infranchissable autre que le Ciel ou l'Océan m'offusquait. L'idée même d'un tel prodige était une offense à la majesté de l'Empire. Je ne l'admettais pas, moi, serviteur intransigeant du Fils du Ciel, qui lui avais voué ma vie.

Du reste, cette muraille n'était pas à mon sens un prodige. Elle avait dû être élevée par le Hiong Nou – le Barbare - ou, comme il est probable (puisque cet ennemi ancestral ne sait que détruire et non édifier), par quelque peuple industriel et prévoyant qui craindrait à juste titre une nouvelle extension de l'Empire. En ce cas, œuvre humaine, elle était destructible car la puissance de l'Empire est infinie.

Je résolus de m'assurer de la chose. Je partis seul, sur mon cheval, auquel était liée une mule qui transportait mes bagages et quelques vivres pour affronter les déserts. Maintenant ferme ma direction vers le Nord, je ne fus arrêté par rien ni par personne. Mon bras écartait les brigands ou les brisait lorsqu'ils se faisaient trop audacieux. Mon œil décelait toujours le gué qui permettait de traverser l'eau furieuse. Seigneurs et paysans reconnaissaient en

moi un noble. Jamais je ne fus victime de leur suspicion pourtant compréhensible par le temps qui court : un homme porte son âme sur son visage. Je suis serviteur fidèle de l'Empire et, tout autant, des Règles.

Je demandais l'hospitalité de préférence aux monastères. Là se trouve le commerce avec le temps qui donne aux traits la majesté, au regard la lenteur précise, aux gestes la sûreté et à l'âme sa propre délectation. Quel silence ! Quel calme ! Et ces murs, tout autour, si hauts ! Ils provoquent une impression encore plus forte que la vision de la mer car si l'œil rencontre l'obstacle, l'esprit, lui, s'oblige à s'ouvrir un espace sans mesure. Mais moi qui apprécie les murs des monastères, je ne pouvais tolérer seulement l'idée qu'il pût y avoir aux confins de l'Empire une muraille infranchissable...

Ainsi, sans hâter le pas de ma monture, mais tendu vers mon but comme la flèche encore posée sur le doigt de l'archer qui vise, je me dirigeais inexorablement vers le lieu inconnu. Inexorablement vers le lieu inconnu ! Quelle plaisante expression venue sous le pinceau, pleine d'une contradiction apparente dont souriront les frivoles ! De même que l'on porte son âme sur sa face, on porte son destin en son cœur : je sentais que j'approchais du but bien que, au bord du chemin, ou devant le feu de bois d'une humble chaumière, ou sous le plafond rouge de quelque palais, ou sur les dalles de quelque monastère, les réponses fussent évasives à mes questions. « Avez-vous entendu parler d'une muraille prodigieuse, éblouissante comme mille soleils ?... De quel côté croyez-vous ?... Au-delà des montagnes bleues ?... Dans le Désert des Morts Vivants ?... Après le pays des sauvages ou chez les Barbares mêmes ?... » La confusion des paroles et des gestes de mes interlocuteurs contrastait avec la précision de ces questions. Je surprénais la peur. Elle s'était substituée à l'ignorance et cela aiguïsa mon désir de connaître, d'affronter ce prodige dont je savais qu'il ne se dérobaît pas à moi comme un mirage. Il m'attendait à l'heure juste et je ne l'esquiverais pas non plus malgré mon incertitude.

Je vis un pêcheur. Il était accroupi au bord d'un fleuve lumineux. Il attendait que son cormoran lui rapportât le poisson. Je m'assis près de lui, après avoir bu et fait boire mes bêtes à l'eau cristalline. Il me jeta un regard de biais puis continua de suivre l'évolution de son oiseau qui piquait dans le fleuve. Je le dérangeais. C'est une impolitesse grave de divertir un homme de son travail. Mais il était le premier que je voyais depuis onze jours. Pendant qu'il dégorgeait son cormoran sans me prêter attention, en apparence du moins car son bref regard m'avait pesé à mon juste poids, je m'éclaircis la gorge et lui demandai pardon de lui imposer ma présence inopportune. Je souhaitai à lui et sa famille longue vie. Je lui dis d'où je venais, combien de temps je n'avais pas rencontré un homme. Il continuait sa pêche sans se départir de l'ordre naturel de ses gestes. Enfin il daigna relever son regard. Il

émit le vœu que mes proches fussent en ce moment en bonne santé. Puis nous restâmes à regarder l'oiseau travailler, le fleuve si beau et le ciel calme.

- Je suis étonné, dis-je, que l'eau de ce fleuve soit aussi transparente que la lumière.

- La montagne n'est pas loin, et il leva le menton vers la chaîne qui se déversait, abrupte, sur l'autre rive.

Une montagne énorme surgissait de l'eau. Elle était comme un pan du ciel glissé dans celle-ci : bleutée, lisse et mate ; massive à sa base, avec des jaillissements progressifs jusqu'au sommet – hiérarchisée. J'avais devant les yeux ce que les peintres de l'Empire aiment le plus. La montagne est la manifestation à la fois de la puissante pesanteur de la Terre et de son élan vers l'éternité.

Sur son flanc, une ligne capricieuse : un sentier. Il ondule, ou bien monte en segments obliques. Ce que j'avais vu sur les peintures, le voici de nouveau. Ce sentier au dessin gracieux avait été construit avec infiniment de peine. Une fois ce labeur achevé, une autre peine : celle du voyageur. La longueur du sentier qui s'élève est vingt fois plus grande que la hauteur de la montagne mais le sommet de celle-ci est atteint. J'apercevais un petit monastère, presque un refuge d'ascète tellement il était minuscule, comme une perle brillante à la pointe de l'énorme roc. Deux pins noirs et tordus s'accrochaient à cette demeure rare. La vie accompagne la vie, jusqu'à ses extrêmes.

Derrière ce roc solitaire et superbe, se pressait une vaste chaîne obscure. Elle paraissait menaçante et barrait tout l'horizon. Elle emprisonnait le regard. Elle était comme l'indistincte masse d'une armée. Elle ne révélait, dans sa compacité et son obscurité, aucune possibilité de franchissement. Mais je pensai : une chaîne de montagnes n'est jamais infranchissable. Il y a toujours une vallée, un col, une faille. Et si celle-ci est trop étroite ou trop pénible, il reste la possibilité de contourner. Ainsi ai-je brisé bien des armées qui paraissaient invulnérables.

- Cette barrière montre une grande hostilité, dis-je. Peut-on la franchir ou doit-on la contourner ?

- Elle est en effet peuplée de démons et de sorciers, répondit le pêcheur. Mais vous (et il me toisa), si vous êtes déterminé, vous pourrez la franchir.

- Je voudrais traverser ce fleuve.

Alors l'homme se leva et se dirigea vers un saule qui plongeait dans l'eau sa chevelure d'or. Il en détacha un bac. J'y montais avec mon équipage. Pendant que mon ami poussait sur sa perche, je laissais tomber dans l'eau mon regard. Des truites se déplaçaient paisiblement parmi les pierres. Puis peu à peu le fond s'obscurcit. Je me rendis dans le petit refuge à la proue où j'avais aperçu une chose étrange. Je ne m'étais pas trompé : c'était une lance, précieusement sculptée. Je me retournai vers le faux pêcheur :

« Vous êtes un noble. » « Je suis le seigneur de ce lieu » dit-il tranquillement sans cesser de pousser sur la perche. « Pourquoi prendre l'apparence d'un pauvre ? » « Je suis pauvre », répondit-il. Je le reconnus comme étant de mon bord : ayant ma foi, regardant la vie avec les mêmes yeux. Il possédait cette rive du fleuve et le droit de passage, peut-être même cette belle montagne et un bout de la chaîne, derrière. Il disposait de serviteurs, de femmes, de soldats. Mais il avait préféré être seul et connaître ceux qui oseraient affronter les lieux maudits. Il voulait rencontrer les hommes de sa race.

« Ce monastère, vous y vivez seul ». Il acquiesça de la tête. Puis, penché sur l'eau, dans son lent effort, il grommela sourdement : « Quel devoir impérieux vous pousse à franchir ces montagnes ? » Je lui dis que ce devoir, ce n'était pas mon maître, le Fils du Ciel, qui me l'avait imposé, ni aucune autre autorité. Il était né en moi. Je le considérais comme un devoir, de la même qualité que ceux que je devais aux ancêtres ou à l'Empereur. Mais l'ordre n'était écrit nulle part, et nul ne l'avait proféré. Il avait jailli en moi comme la fleur surgit d'un bourgeon, comme le fil jaune naît du ver. Tout au plus ne pouvais-je préciser qu'une chose : un vertige m'avait saisi au récit d'un vieillard, qui s'apparentait à une ivresse, celle d'un songe où, irrésistiblement, je m'étais senti entraîné. Je révélai le but de mon voyage : cette muraille plus éblouissante que la neige des pics sous le soleil.

Alors l'homme se redressa, délaissant sa perche : « Ne continuez pas votre chemin. Cette muraille n'est qu'un sortilège, ou une légende née d'esprits ingénieux à laquelle ni l'homme raisonnable ni le brave ne peut croire avec profit. Elle n'est qu'une illusion. Vous ne la trouverez pas vraiment. Votre temps s'y usera et tout ce que vous aurez enduré aura été vain. » Je plongeai mon regard dans le sien. J'y lus la crainte et la souffrance. Je demandai : « Vous avez peur et vous souffrez. Pourquoi, s'il s'agit d'une illusion ? » L'amitié est sereine. Elle s'exprima en un langage pur : « L'inconnu et le sacré seuls provoquent la crainte. Ils composent la nature de ce que vous cherchez et, davantage encore, de votre quête elle-même. Quant à la souffrance, elle vient parfois à celui qui constate qu'on s'est détourné d'une œuvre pour une chimère. Elle vient toujours à l'approche de la perte d'un être cher. » Ainsi ai-je eu le privilège de recueillir les paroles d'un noble. Elles me réconfortent maintenant que j'attends, dans la solitude et le froid, la mort. Le sentiment d'appartenance à une qualité d'hommes constitue une force plus puissante et plus consolante que la conscience pourtant exaltante d'avoir accompli son devoir.

Nous contournâmes l'admirable montagne surgie du fleuve. Je m'aperçus alors qu'elle était une île. La précision de ses contours, des lignes de ses roches bleues, la pure grâce de ses rares arbres et l'éclat, comme d'un joyau, du refuge à son sommet, me donnèrent l'impression qu'elle était artificielle, faite de la

main d'un créateur humain. Elle ressemblait au rocher du bassin qui se trouve dans la grande cour du palais du Fils du Ciel, et qui reproduit un paysage, un morceau de l'immense nature. Celle-ci, dans sa réalité, m'apparut elle-même comme la réplique grandiose de l'œuvre humaine qui la reproduisait. Ainsi vérifiai-je le miracle de l'art : l'identité de la nature et de l'art, le permanent passage à double courant de la réalité à l'artifice, la nourriture que s'apportent mutuellement le divin et l'humain. Chang-ti, créateur suprême, trouve sa gloire chez le Fils du Ciel, créateur de l'Empire, et chez ses artistes. Par leurs œuvres, ils recréent son œuvre et la justifient. Telle est l'union du Ciel, de la Terre, de l'Eau et de l'Homme.

Mais aussi génial soit celui-ci, que pèse son œuvre au regard de l'immensité ? Car, délaissant derrière nous l'île pure - la flèche de pierre - nous voici maintenant face à la terrible Chaîne Obscure. Lentement elle s'approche. Elle est écrasante. Une telle masse, une telle densité, un tel mystère !...

Régulièrement, le passeur se courbe et se redresse. Sa perche s'enfonce dans l'eau et s'en retire. Le bac avance. Je me rapproche un peu plus de mon destin. M'en suis-je, à vrai dire, jamais écarté ?... Ce n'est que lorsque les véritables épreuves s'annoncent ou se déclarent que nous nous croyons – quelle aberration ! – rappelés sous la pesée du destin. En vérité elle ne nous a jamais quittés. Seulement sa dimension véritable se mesure à la qualité de l'épreuve ou, lorsque nous nous approchons de celle-ci, au degré de terreur qui nous habite. Serrant les dents et me raidissant, je masque l'angoisse qui s'agite en moi comme une bête. Puis, peu à peu, tandis que le passeur ne pousse plus sur sa perche, et que le bac glisse sur sa lancée, juste à quelques pas du rivage hostile où coule une énorme végétation, je me ressaisis. Ma force s'est réinstallée en moi.

Avec un bruit léger, le bac aborde. Mon compagnon saute dans l'eau avec agilité malgré son grand âge. Bientôt il gravit les pierres et noue une corde autour d'un tronc et tire dessus. Je regarde encore une fois vers le col lointain qui s'élève dans les nuages, derrière la cime des arbres. À mon tour, je me laisse tomber dans l'eau. Elle est peu profonde et me parvient seulement au mollet : les bêtes n'auront pas peur. Elles se laissent en effet amener aisément. Nous voici au sec. C'est le moment mélancolique des adieux. Mon ami retourne vivement sur le bac et en revient avec la lance : « Tenez, je vous l'offre. Je suis trop vieux pour m'en servir. Cette arme vous servira dans les combats à distance. Elle vous sera utile surtout contre les bêtes et les monstres. »

« Je n'en ai pas vu jusqu'ici, » dis-je en souriant.

« Vous en rencontrerez. »

Cette lance a un bois léger et résistant et sa lame est lourde et redoutable. Mon ami s'incline et me dit : « Je me nomme Ho, seigneur de cette île et de

l'autre rive. Je suis comme celui qui a bâti une ville et qui s'est retiré. Je vous souhaite le succès. Ma pensée vous accompagnera chaque jour. »

Je me nomme aussi. Je suis Ti, l'ancien chef des Cavaliers de l'Empereur. Je le remercie et m'incline plusieurs fois. Je monte à cheval et, m'enfonçant dans la forêt, je me dirige vers la brume et les nuages.

Grande était ma peine : je ne me retournai pas. Ainsi faut-il quitter un être cher.

Je venais aussi de quitter la clarté. L'ombre des arbres était telle que je croyais la nuit venue. J'entendais le bruit des cascades qui, dans cette obscurité, devenait impressionnant. Je continuais la marche dans une sorte de bruine. L'humidité me transperçait jusqu'aux os. Soudain, à un détour de mon chemin, l'ombre d'un homme apparut qui me figea le sang. Je baissai ma lance. Il me regardait, immobile et effrayant. Il avait un sourire sarcastique qui luisait. Sa face ronde et jaune, ses yeux brillants comme des braises, son air démoniaque me déterminèrent à le tuer. « Prends garde », dis-je et m'apprêtais à éperonner. Il leva les mains en signe de paix :

- Ne t'effraie pas, étranger. Je vis ici. Il fait humide et froid. Tu peux accepter mon toit.

Je me repentis d'avoir eu l'idée si prompte de le tuer, mais ma méfiance ne disparut pas car l'expérience de cent combats m'avait donné l'instinct infailible de l'ennemi. Je relevai ma lance et m'avançai. Il me tourna le dos et me guida dans la pénombre, à travers l'entrelacs des branchages. Mon instinct encore m'instruisit que cet homme était seul. Je me rassérénai. Au bout d'un sentier, j'aperçus une cabane. Elle me parut sinistre. Un crâne humain surmontait chacun des deux piliers grossiers du portail. Je me rappelais la parole de Ho : cette montagne était peuplée de démons et de sorciers. Celui-ci était un sorcier. Le cri d'une chouette déchira le silence. Je percevais le bruit égal d'une chute d'eau.

- Je ne souhaite que dormir dans ta grange ou près de tes bêtes, dis-je.

- Comme tu voudras.

Il ricana absurdement. Moi-même j'étais absurde : ce sorcier, cette moitié de démon, devait dormir parmi ces bêtes.

- Donc ici tu seras bien, et il me montra accolée à la cabane une resserre de bois.

D'un coup d'œil j'inspectai le lieu. Il était sombre mais rien ne me parut suspect. Je fis entrer ma mule et mon cheval. Comme une ombre le sorcier avait disparu. Je fis du feu sur le sol. Cela me permit de mieux voir. Il n'y avait que des fagots. Dans un bruissement feutré, des chauves-souris se mirent à voler. Rien que de normal. Je refermai soigneusement la porte branlante et la barricadai avec quelques fagots. Je déchargeai mes bêtes puis, recru de fatigue et transi, je m'allongeai. Un grand bien-être me gagnait avec le repos et la

chaleur du feu. Je glissais dans l'ondoiement du songe et du demi-sommeil. Je voyais un beau soleil et des bribes de nuage blanc. Je traversais rapidement des aventures sans suite ; j'esquissais dans la belle lumière d'automne des gestes sans lien dont j'aimais la grâce et la sérénité. Mais bientôt une sorte de reflux, avec une douceur insistante, m'extrayait de ces songes où je me laissais flotter. Je rouvris légèrement les yeux. De l'autre côté du feu, devant la porte, un être gigantesque me contemplait. Il était vêtu d'une lourde armure qui étincelait et sa tête était entièrement dissimulée sous un casque de fer dont émergeait une large barbe noire. Je bondis sur lui, par-dessus le feu, et fendis l'air de mon épée. Quel ne fut ma surprise de voir mon adversaire esquiver le coup agilement malgré son armure ! Je portai un autre coup à ses jambes. Cette fois-ci j'étais sûr que je combattais un démon : il se déroba sans bruit, avec la légèreté de l'air. Alors je rassemblai toute ma science du combat. Lentement, je manoeuvrai pour ne lui laisser que le moins d'espace possible. Il m'attaqua. Je parai. Je sentis le poids d'un arbre sur mon épée. Mais poussant de toutes mes forces mon cri, je me relevai et lançai la pointe de mon arme sur le point vulnérable de l'armure : le trou des yeux. Précise, elle ne traversa que l'air. Mais le démon rugit, laissa tomber son sabre et porta ses mains au visage. Avec lenteur, mon ennemi glissa. À peine avais-je levé mon arme pour le frapper de nouveau qu'il se réduisit en un tas de hardes. Ainsi les récits que j'avais distraitement écoutés, de ceux qui gardaient mes champs la nuit et qui affirmaient avoir combattu des fantômes, se vérifiaient : abattus, ceux-ci se réduisent en chiffons. De la pointe de mon épée, je poussai le tas dans le feu. Des flammes surgit une étrange et horrible voix venue des profondeurs de la terre, qui me suppliait et demandait grâce. J'accordai mon pardon pour libérer cet esprit et lui permettre de regagner les empires infernaux.

Tout à ma fureur, j'arrachai la porte et partis à la recherche du sorcier. Je n'eus pas à le chercher longtemps. Il était terré dans sa cabane et serrait un couteau en tremblant. Sans un mot, je lui fendis la tête. Ensuite je m'endormis près de mes bêtes.

Le matin se distinguait à peine du soir. Le brouillard et la bruine les confondaient. Seul le repos gagné m'attestait que j'avais vieilli d'un jour. Mais la nuit et le repos s'apparentent au rêve. Avais-je vécu ce combat et venais-je de tuer un homme ? Dans les cendres, je ne distinguai rien qui pût rappeler les restes du démon. Ce qui me surprit davantage fut que le cadavre du sorcier avait disparu. Je n'eus qu'une hâte, celle de quitter ce lieu.

Non, je ne marchais pas en rêvant. Non, je l'affirme par les dieux de ce monde. Pourtant dans la brume, parmi les feuilles qui dégouttaient, je m'avançais vers un lieu que j'avais maintes fois vu dans mon sommeil. C'était, de l'autre côté d'un entremêlement de broussailles et d'arbres morts couchés, une clairière embrumée et vaguement éclairée de la lumière verdâtre de la forêt. Je n'avais jamais encore rencontré pendant les mois de ma pérégrination

un lieu aussi désolé. La maison du sorcier était au moins animée de la présence d'un homme entouré de fantômes, de celle de la chouette dont j'avais entendu le cri, de celle de la chute d'eau qui peuplait l'air de son chuintement. Ici, d'un silence énorme et mou, surgissait une hostilité surhumaine. Une sorte de nécessité me commanda de traverser cette clairière et de ne pas la contourner. Mon cheval se cabrait et lorsque enfin il m'obéissait, je devais tirer violemment la mule qui renâclait. Ma propre voix me fouettait intérieurement : « Avance ! Avance, puisque tu connais ce lieu. Reconnais-le, avance, lâche ! » Je frissonnais. J'avais la chair de poule. Je sentais ma peau frémir aux mamelons. Pour la première fois de ma vie je m'immobilisai puis reculai d'un pas : aussi gros que le tronc d'un banyan, un serpent noir glissait sur le sol gluant de la clairière. J'invoquai le dieu de la Terre : « Oppose-moi à cent hommes, à des fantômes ou même à des monstres mais pas à un serpent ! » Mes yeux dilatés par l'épouvante voyaient encore d'autres serpents gigantesques se mouvoir dans cette clairière. Ma voix intérieure s'était éteinte. Elle ne m'exhortait plus. Elle-même m'avait abandonné.

C'est au plus profond de la solitude et de la terreur qu'un homme réalise ses actions les plus intrépides. Rien ne le guide : ni son courage (il l'a quitté), ni sa détermination (sa pensée est vacante), ni même le désespoir (il n'en dispose plus). L'acte agit. L'homme suit. Il est alors sauvé. Ensuite, longtemps après, il sait seulement que c'est la vie qui, soudain ramassée sur elle-même, a bondi. En un instant, elle a tout vaincu. C'est ce qui m'arriva.

J'avançais avec le calme apparent que donne l'épouvante. Les sabots de mon cheval glissaient sur le sol gluant. Ils écrasaient d'immondes sangsues vertes au ventre blanc qui se tortillaient. Les serpents évoluaient lentement, déroulant leurs anneaux et les reformant. Certains étaient d'une robe unie et luisante, d'autres étaient jaunes tachetés de noir ou de gris. Parfois, ils tournaient leurs têtes vers moi – et je voyais la lueur rouge de leurs yeux, le frétillement de leurs langues. Puis ils reprenaient tranquillement leur promenade autour de la clairière. Ils glissaient avec nonchalance dans un chuintement feutré et mou. Déjà le serpent noir, le plus énorme, le premier que j'avais aperçu, était derrière moi. Déjà les trois quarts de la clairière étaient franchis. Pétrifié, je ne me retournai pas. Mon cheval avançait. J'atteignais la première ligne de végétation. J'entrais de nouveau dans la forêt. J'étais sauvé. La sueur glissait dans mes yeux.

Depuis lors je ne rêve plus de clairière aux serpents. Je ne vois, dans mon sommeil toujours calme, que la neige éblouissante. Cette neige – je crois revivre dans la campagne où s'est déroulée son enfance – je la revois au soir de sa vie. Elle réveille le sang, repose le regard. L'existence prend soudain en ces matins lumineux et froids, une valeur plus profonde. On ne la regrette plus... Mais avant d'y parvenir, j'eus encore beaucoup de chemin à faire depuis l'épreuve des serpents, la plus brève et la plus terrible.

Sorti de la forêt, j'élevai un autel avec quelques pierres. Je remerciai le dieu de la Terre, je glorifiai Chang-ti, l'Empereur de Jade. En se tournant vers ses dieux, l'homme se voit mieux.

Les arbres étaient moins touffus et de plus en plus rares. Les feuillus faisaient place aux conifères. L'humidité décroissait. La brume devenait plus légère. La pente se faisait plus rude. Je montais vers un col qui brillait comme une épée puis se perdait dans les nuages étales. De leur sein émergeaient les pics étincelants. Ainsi, peu à peu, en m'élevant, je retrouvais la véritable clarté du jour. L'air se raréfiait. Mais pur il allégeait mon corps et mon esprit. Ma solitude me paraissait moins terrible. Je me surprénais à chantonner, bercé par le pas de mon cheval. Mais bientôt je devais mettre pied à terre. La marche devenait difficile, je respirais mal. Que pèse la peine du corps lorsque l'esprit est en paix ?... Mon regard embrassait une vallée majestueuse et des torrents bondissants. Sur un chemin lumineux, je montais vers les nuages.

J'y pénétrai. Un froid glacial fondit sur mes épaules. Bientôt ma vue n'alla pas plus loin que mes pieds. Me retournant, je n'apercevais même plus la mule. La paroi qui se dressait à ma droite était mon seul guide. Parfois je la palpais et m'y appuyais. Sa dureté massive, ses veines rêches me rassuraient. Je suivais confiant, ce mur noir qui me guidait dans l'opacité blanche. Comme une bourre, elle étouffait le bruit des pas et pénétrait dans ma gorge.

Les pierres qui me barraient le passage, je les poussai, ou je les contournai. Le froid, je le surmontai. Des nuages, je m'en sortis. Enfin la pente s'inversa, je descendis l'autre versant du col et retrouvai la clarté. Lorsque je découvris l'immense vallée où je crus apercevoir le fil bleu d'une fumée, je m'assis pour contempler le paysage. Immense est l'Empire... Et pourtant il s'achevait au-delà de cette vallée, quelque part à son débouché sur un plateau qui se perdait à l'horizon. Le ciel était bleu. Quelques nuages passaient, mordorés, lents et éternels.

Quelle que fût l'amplitude de mon regard, irrésistiblement il se fixait sur cette fumée tranquille, mince comme un fil de lin, qui montait de la mer de verdure sombre, dans la lumière oblique de l'après-midi. Cette trace d'humains m'émut. Elle m'apparut dans toute sa ténuité. Je remontai à cheval et hâtai le pas. Je traversai un beau torrent bleu sur un pont suspendu qui se balançait dans la brise. Un pont : la peine et l'ingéniosité de l'homme... Il était tendu, fragile, au-dessus de l'eau bouillonnante, entre deux rives abruptes. Je descendis rapidement le sentier. Des feuilles jaunes et brunes réapparurent. À jamais espérais-je, je quittais la face noire de l'immense nature et retrouvais sa face heureuse. La vallée était belle dans les reflets rouges du couchant. Combien de vallées, pendant ma vie de guerrier et d'errant, n'avais-je pas vues qui ressemblaient à celle-ci. Pourtant elle me paraissait la plus belle et la plus précieuse. L'automne, l'approche de la fin du voyage : la plus belle saison.

La maison est avenante. Elle est entourée d'une clôture. Dans la cour s'ébattent des poules et deux porcs. M'accueillera-t-on ? Je me pose la question, hésitant, intimidé, comme si je craignais un refus, moi qui si longtemps n'avais dormi veillé que par des essaims d'étoiles.

Une famille sort : l'homme, sa femme, leur bambin. Elle n'a pas l'air d'être rebutée par mes armes, mon habit de cuir, mon casque. J'ôte celui-ci pour être reconnu.

« Nous sommes vos serviteurs », dit l'homme. Il joint les mains, s'incline dans les règles. Ce n'est qu'un paysan mais sa tenue, à la lisière du monde, me surprend.

Je lis, étonné, l'enseigne de l'auberge. « Une auberge ? » me demandé-je tout haut. Le paysan m'assure que oui. Il y a donc des voyageurs ? Ne serait-ce pas plutôt des brigands, des hordes de barbares ? Non, il passe ici des voyageurs. Ils sont seuls. Ils sont tous rongés par la même fatigue et la même envie d'aller de l'avant. Bien sûr, ils sont rares. Quant aux brigands, d'ici on les voit arriver (c'est vrai, la vue, d'un côté, embrasse la plaine et, de l'autre, saisit le sentier et le pont), on se cache, ils passent, on revient. La terre est bonne ; on peut y faire pousser tout ce que l'on veut.

Pendant que nous bavardons, ils déchargent mes bêtes, rangent mes lourdes affaires tout humides près de la cheminée. Au fond de la salle un paillasse confortable m'attend. La femme s'affaire devant le feu. Le bambin a emmené mes bêtes à l'abreuvoir. Tout est calme et propre. Je sens une douce odeur. Combien de jours ai-je traversés sans avoir mangé un plat chaud ? Combien de temps s'est écoulé sans que j'aie vu des êtres humains chez qui je sens l'harmonie et la sérénité ? Une existence, me dis-je amer.

J'ai quitté la rivière Wei ardent et plein d'espoir. Je suis maintenant transi et las. Ainsi le temps se mesure-t-il moins aux événements et aux aventures, ses jalons apparents, qu'à l'étalon des changements de l'âme. Dans le sein de l'impassible nature, l'homme change puis se dissout.

En attendant que le dîner fût prêt, je sortis dans la cour pour contempler les derniers rayons du couchant. Les poules et les porcs étaient rentrés. Un silence paisible régnait. Il était habité de la chaude présence d'une famille harmonieuse et de bêtes familières. Amoureux des monts et des fleuves, je ne suis cependant pas l'humain. Une grande jarre d'eau de pluie m'invitait à me désaltérer. Je saisis la calebasse qui y était accrochée. En me penchant pour puiser l'eau, je vis dans celle-ci, sur le fond d'un ciel transparent, mon visage. Ce que j'apercevais me confirma qu'une existence était passée depuis le début de ma pérégrination. Mon visage était celui d'un homme qui se trouve déjà bien bas sur la seconde pente de sa vie. Mes traits étaient creusés, gris mes cheveux et les poils

de ma barbe ; des rides accusaient ma lassitude. Ils étaient les témoins de ce que j'avais vécu. Chacune de mes victoires m'avait avancé un peu plus dans ma soumission au véritable maître de ce monde.

Je restai longtemps penché, non point m'apitoyant sur moi-même – je le jure – mais saisi d'un chagrin aussi vaste que le ciel, d'un mystère auquel tous les hommes sont vulnérables.

La nuit vint. Je fus tiré de ma mélancolie par la vue de l'enfant. Il m'avait observé en silence. Je distinguai l'éclat de ses yeux et l'énergie précoce de ses traits.

- Mon fils, dis-je, resteras-tu ici lorsque tu seras grand ? Que veux-tu devenir ?

C'est la question qu'un homme dans son embarras pose à un enfant. Mais je devais aussi noter que la présence de cette fragile créature me remplissait d'une émotion légère si vieille que je ne parvenais pas à la définir : je l'avais éprouvée dans les temps anciens, mais quand ? Le passage lent d'un pélican blanc dans un ciel de printemps me revint à la mémoire. Mais sur le coup je ne sus pas faire le rapprochement avec ma propre enfance.

- Seigneur, répondit l'enfant, je resterai auprès de mes parents. Puis je prendrai le service des armes. Je gagnerai la gloire.

Brusquement il me quitta. Dans l'obscurité de la douce nuit, la porte s'éclairait d'une lumière mouvante. La petite silhouette s'immobilisa, comme peinte, dans le champ de ma vision. Alors je compris la noblesse naturelle de cet enfant impérieux. Le peuple est en général vulgaire, tel est son destin. Mais parfois il donne le jour à un fils exceptionnel. Celui-ci montre autant de noblesse que le meilleur des nobles. Dès l'enfance il sait à quel grand destin il est appelé. Il le connaît avec une telle force et une telle précision que par la suite tout se passe comme s'il l'avait forgé et non reçu du Ciel.

Songeur, je revins à la salle d'hôte. On me servit une bouillie et du cerf. Je savourai les diverses formes de la chaleur. L'aubergiste se tenait devant l'âtre, déférent mais nullement obséquieux. Il connaît, lui, le présent. Telle est sa propre dignité.

- Auriez-vous entendu parler d'une muraille étincelante comme mille soleils ? demandai-je.

Il ne bougea ni ne cilla. Mais lorsqu'un homme est effrayé, il exsude sa peur, on la sent. Il mit un certain temps à me répondre : « Seigneur, on en parle. Tout ce que je sais est mon ignorance. Personne n'est revenu me dire qu'il avait franchi, palpé ou seulement vu cette muraille. » Puis il se détourna pour me servir. Je l'entendis parler d'une voix étouffée : « Renoncez à votre voyage si tel en est le but. » Je me mis à rire. Cet acte auquel je n'étais plus habitué me remplit de gêne. Je me redressai : « Je

suis envoyé par l'Empereur pour reconnaître ce qui pourrait être obstacle à sa puissance. » Dans les paroles nobles le mensonge se glisse. Ce ne fut qu'à ce mensonge que je compris que toute ma vie je m'étais servi moi-même en me croyant au service de l'Empereur. J'avais eu le besoin vital de l'Etat : sa pompe, sa puissance, son ambition avaient rejailli sur moi. J'en avais été le représentant infiniment plus méritant que les autres, conseillers, ministres ou soldats. Ils avaient pu m'égalier dans leurs hauts faits et leurs services, leur amour du Fils du Ciel et leur culte de l'Empire, mais ils n'avaient pas ceci : la conscience poétique de ce qu'est l'Etat et de la fonction de celui qui le représente. Je pressens la véritable grandeur de l'Empire. Je sais ce que signifie être son serviteur, son ambassadeur auprès du peuple et son défenseur contre l'ennemi. L'Empire est à l'image du Tout.

Mais en ce moment, qu'en dire ? J'avais poursuivi ma propre fin. Cette passion de ma vie s'est dépouillée de son luxueux foisonnement. Elle se résout maintenant en la dure ténuité de la corde d'un luth. La vérité approche. La voie est presque en vue. Je pensai à ce frère que je rencontrai au bord du Fleuve Transparent. « Heureux est-il car, s'étant arrêté, il regarde vers le ciel. Je regarde vers l'horizon. Je ne peux qu'être le Cavalier Errant. »

Et l'homme du peuple que voici, me contemple paisible dans son honorable bonheur. Quelle tentation à nouveau ! Quelle tentation aussi de m'interroger : « Qu'ai-je fait qu'il m'envie ? qu'a-t-il que je lui envie ? » Tout chez est calme, paix, immobilité. Il ne m'envie rien... Je m'arrache à mon songe comme la chair blessée à son bandeau : une brève et violente douleur me traverse. Puis, de même que succédant à un élan, la douleur moindre qui reste et lancine semble délicieuse, un vaste frémissement subsiste dans mon âme, qui s'apparente au plaisir. Je me suis ressaisi. Je fixe la flamme joyeuse de l'âtre. Elle crépite. Je m'assoupis.

...Par la fenêtre je voyais la neige tomber. La matinée était blanche. Un repas m'attendait. C'était la femme qui me servait. Je m'enquis de son homme. Il était parti chasser avec son fils. Elle remuait les bûches. Le feu était haut. Mon repos était grand.

Puis elle vint près de moi et me dit, se tenant humblement debout, les yeux baissés : « je suis votre servante ». Le désir m'envahit brutalement.

Je me relevai et me revêtis de ma cuirasse de cuir. Je saisis mes armes. Je m'inclinai, remerciai et souhaitai longue vie. Je m'enfuis. En passant devant la jarre d'eau, je disposai sur son bord ma bourse. Elle contenait tout mon argent. Je savais que désormais je n'avais plus besoin de rien sauf de mon âme.

Ainsi repris-je ma marche. Ma solitude était maintenant devenue une douce compagne. Le plateau lentement s'élevait, immense. Jour après jour, je cheminai. La neige avait cessé de tomber. Le ciel était pur. Une fois je vis passer un être vivant : une panthère blanche, merveille rare. Je m'arrêtai pour l'admirer. Elle marchait indifférente, dans l'étendue blanche. Elle se dirigeait vers nulle part. Nos regards se croisèrent. Ce fut tout. Je louai le Ciel pour la beauté d'un tel spectacle.

Dans ce désert de neige, j'étais comme ce félin, me dirigeant vers nulle part, infiniment seul.

Mais après tout, me dis-je, quand n'avais-je pas été seul ? Maintenant, ce qui avait précédé mon voyage me paraissait très lointain. Mes efforts pour me remémorer ma famille, mes amis, mes batailles parmi les étendards flottant joyeusement au vent, parmi les clameurs et les cliquetis, ces efforts-là, je les voyais comme si j'étais à deux pas de moi. Ils ressemblaient aux battements d'ailes d'un merle pris dans la glu. Ils ne me divertirent plus. Je m'accommodai alors de l'oubli. Là commençait vraiment la solitude.

Alors s'élargit encore le plateau qui, comme un toit infini, élevait sa masse blanche. La pente était insensible au pas, mais la vue portait si loin qu'elle la saisissait. Et bientôt, cette pente devint presque une obsession. Au bord de quelle colossale falaise allait-elle se terminer ?

Le point que je vis, je ne saurais même plus le situer dans le temps dont j'avais perdu le cours. Le placer dans l'espace me paraît encore plus vain. Mais le voyageur parvenu jusqu'ici saura peut-être où se trouve, si elle existe encore (mais pourquoi pas puisque lorsque je la vis, elle était déjà très vieille), cette tente. Poignante sa fragilité, grandiose sa solitude. Après plusieurs heures de marche sur la neige heureusement tassée et durcie, je pus m'en approcher, le cœur battant, comme un enfant d'un nid de tourterelle. Cette tente était de peau de buffle. Mais le temps l'avait blanchie et râpée. La porte flottait nonchalamment aux moindres souffles du vent. Je jetai un œil à l'intérieur. La forme d'un homme étendu me fit, sans raison, frissonner. En effet, que devais-je m'attendre à trouver sinon un cadavre ? L'homme était mort depuis longtemps. Sa chair s'était dissoute sous son enveloppe. Mais l'air sec avait conservé intacte la peau. Le visage tendu, gravé de sillons, était celui d'un homme mûr. La robe était celle d'un moine. Sur un coffre de cuir se trouvait un pinceau de poil de loup et un morceau de toile. Je lus : « Vide » et le début d'un caractère antique que je ne sus pas déchiffrer.

Je retournai à ma mule (mon cheval était mort depuis longtemps). Le spectacle d'un cadavre ne m'émeut pas. Pas davantage la tentative interrompue d'un homme d'exhaler un mot avant son dernier soupir. Mais ce mot lui-même qui n'exprimait qu'une constatation banale dans

ce pays sans limites ni repères, au terme d'un voyage interminable et sans faits, ce mot remuait vaguement quelque chose en moi. J'étais comme celui qui aperçoit ou croit apercevoir une forme. Elle lui rappelle quelque chose mais il ne sait quoi.

... Et, je l'aperçus, en vérité. Elle tremblait dans sa lumière précise et fugace à l'horizon. Un mirage, me dis-je. Car elle disparaissait et reparaisait. Mince, immensément étale. Je contenais à peine ma joie ; j'étais convaincu que j'étais enfin parvenu à la Muraille Eblouissante. Non, il n'était pas possible que ce fût un mirage.

Des jours et des jours durant, cette palpitation miroitante à l'horizon jouait, davantage qu'avec mes yeux, avec mon âme. Je la voyais avec précision, dans sa majestueuse ténuité, puis elle s'évanouissait dans la luminosité de l'air, puis elle reparaisait, nette comme un fil d'argent, lançant un éclair lointain. Elle joignait maintenant les extrémités de l'horizon. Ceci me donna l'impression que je m'en approchais.

La nuit, mes rêves multiples se remplissaient de la muraille. Je la voyais comme ceci : un miroir immensément haut, légèrement convexe. Cette convexité me donna l'idée que cette muraille était circulaire, qu'elle interdisait l'accès d'un Empire Parfait. Je ne me trouvais qu'à quelques pas de la surface brillante. Elle me renvoyait, déformée, mon image gigantesque, si énorme que je distinguais le moindre poil de ma barbe, le moindre pore de mon visage. Les poils avaient la grosseur d'un bâton, les pores étaient d'horribles orifices suintants, mes lèvres étaient obscènes. Je frissonnai devant la laideur de cette image qui me représentait. Agrandi, j'étais devenu un monstre qui m'effrayait. Je frissonnais du dégoût de moi-même. Je reculai. C'est ainsi que même dans mes rêves, je ne pus toucher cette muraille. Il n'y avait nul autre obstacle que moi-même. L'apparence hideuse qui surgissait sur la muraille me repoussait plus puissamment que vingt formations de piques.

Je me réveillais dans la fureur. Je me levais et partais aussitôt, avec une énergie accrue, vers cette ligne brillante qui palpait à l'horizon. Mais cette dépense d'énergie épuisait plus rapidement mes réserves. Je fus comme une lampe mourante au matin.

... Maintenant, ma mule fourbue, mes vivres et ma force épuisés, je me suis arrêté. J'ai creusé un trou dans la neige. Elle sera mon blanc cercueil. Je garde devant les yeux ce fil d'argent qui tremble à l'horizon. Je n'ai que la force de tracer ces derniers caractères. J'assiste au vagabondage de mes pensées en attendant qu'elles s'envolent définitivement vers le ciel. Je pense en particulier à ceci : à la Cour, j'ai entendu parler du projet de bâtir une muraille pour protéger l'Empire. Que le Fils du Ciel se garde d'une telle entreprise ! Cette muraille-là, qui

sera construite indéfiniment avec la peine des hommes, sera prise et franchie. Elle ne protégera contre rien. Elle ne pourra que traduire la peur, l'impuissance et l'immobilité.

Quant à moi, après ce plaisir luxueux d'avoir vécu une seconde fois mon aventure en la contant – privilège que le Destin n'accorda pas au moine –, ayant échoué, je sens cependant monter, avec la langueur des derniers instants, une sorte de joie. Je pense, contre toute apparence, que mon échec se convertira bientôt en un éclatant succès.

Gloire à l'Empire et dix mille ans à la dynastie des Ts'in !

L'OBSCUR ROYAUME

Je lui demandai : « pourquoi voulez-vous revenir parmi les hommes ? Pourquoi vouloir les empêcher de vivre normalement ? »

Il souriait, terrible et silencieux. Puis il secouait la tête comme celui qui renonce à se faire comprendre. Il passa. Je le voyais longer un long mur qui ressemblait à celui d'une prison. Je reconnus, en effet, la centrale d'Eysses.

Quand j'avais treize ans, j'allais jouer tous les dimanches après-midi dans l'enceinte de cette prison. À l'époque mon meilleur ami était mon seul rival en rédaction. Il s'appelait Retucci (j'ai oublié son prénom). Il était le fils du directeur de la prison. Il était asthmatique. Parfois son œil se révoltait et sa respiration faisait un bruit de chaînes. On n'appelait pas le médecin. La classe se taisait et attendait la fin, qui revenait vite, du bruit de chaîne et de gravier qu'on foule. Retucci était malingre. Il était le seul être entièrement bon que j'eusse jamais connu ; son sourire était malheureux et en même temps illuminé d'une irréfutable gaieté auquel il était impossible d'être indifférent. J'aimais sa compagnie. Il m'invitait à venir jouer au croquet tous les dimanches après-midi. Ce ne fut qu'avec lui que j'ai joué à ce jeu mélancolique d'enfants enfermés qui n'ont jamais lancé un cerf-volant dans un pré, ni volé un nid, ni donné un coup de poing qui fait mal. Ces après-midi-là, je les savourais d'avance en pensant au goûter que la maman de Retucci (dont j'ai oublié le visage) nous offrait. Grâce à lui je découvrais les splendeurs du goûter, car chez moi on se contentait d'une tartine beurrée. On ne goûtait pas avec du thé au lait et des madeleines posées sur une table d'acajou, on ne disposait pas de napperons de lin brodés, on n'avait pas de bonne en tablier blanc.

Mais au fait était-ce bien une bonne ? Je me surprénais à frissonner : je m'apercevais que nous étions servi par un homme qui devait être un prisonnier. Bien sûr il n'avait aucunement une apparence hideuse, celle que l'on imagine aux bagnards (la tête rasée, la face bleue fendue d'un énorme sourire où s'inscrit le trou d'une dent qui manque). Ce prisonnier-là, comme ceux qui jardinaient ou prenaient soin du court de tennis (encore que j'y aie perdu la montre de mon père que j'avais oubliée au vestiaire), était un homme tout à fait ordinaire. Mais cela ne m'empêchait pas d'être surpris et gagné par une sorte de recul : c'était un prisonnier !

Je jouais dans le jardin du directeur, dans l'enceinte même de la prison, et je n'en avais même pas conscience tellement ce jardin était beau ! Je jouais souvent aussi à la *pala*. Retucci, trop faible, me regardait frapper une balle de caoutchouc avec une *pala* en bois. En toute innocence, je frappais contre un

mur très haut. Parfois même une balle passait au-dessus du mur ; on me la retournait : probablement quelque prisonnier prenant sa demi-heure de marche quotidienne. De tout cela je n'en prends vraiment conscience qu'à présent. Probablement ma balle qui claquait sur le mur à coups réguliers résonnait-elle à l'intérieur des cellules.

Maintenant je comprends qu'une malédiction était tombée sur Retucci. Il subissait les conséquences du métier de son père et les maléfices du lieu où il vivait.

C'est absurde de le penser. Comme s'il était le seul garçon asthmatique, souffreteux et mélancolique ! Comme s'il était le seul enfant ayant un doux sourire halluciné à certains moments ; comme si, moi-même, je ne me mettais pas parfois à parler tout seul, le visage penché vers le sol, cheminant du même pas que le sien, tranquillement machinal !

Mais je pense qu'une prison porte sa propre malédiction. Ses murs enferment tant de souffrances que celles-ci les débordent et rejaillissent sur ceux qui vivent, apparemment heureux, trop près. De même qu'il ne faut pas vivre dans le trop proche voisinage des malheureux, dont tôt ou tard on subit la contagion, de même il faut éviter de côtoyer les morts. J'ai peur des revenants.

À cette époque-là, nous habitions dans un quartier un peu reculé, la Maladrerie. Mon pauvre père, qui vivait encore, et ma mère étaient souvent très malades. La maison était belle au printemps : les cerisiers fusaient de milliers de fleurs blanches. Tout autour la campagne était verte. Nous étions assez loin de la ville. J'écoutais avec ravissement les querelles des oiseaux. Des hirondelles avaient même construit leurs nids sous l'avant-toit. Je me sentais bien dans cette maison. J'étais pourtant triste de voir mes parents ne jamais vraiment guérir. Ils étaient bons. Je ne suis pas de ceux qui n'aiment leur mélancolique enfance que lorsqu'ils sont devenus adultes. Je me souviens que, enfant et adolescent, je vivais comme on boit une liqueur, à petites gorgées bien senties.

Un jour je fus réveillé par une conversation animée entre mes parents. Ma mère disait à mon père d'acheter un billet de loterie. C'était la tranche spéciale de Pâques. Elle le conjurait d'acheter au moins un dixième, qui était déjà fort cher. Elle répétait qu'elle avait fait un rêve prémonitoire : un roi africain, qui portait une couronne d'or et avait un lion couché à ses pieds, lui avait offert un grenier plein de blé jusqu'au toit. Le blé brillait que c'en était une splendeur. Le roi l'invitait, avec bonté, à tout prendre. Elle se récriait : « C'est trop, c'est trop pour moi. » Il insistait. Elle accepta de prendre un boisseau. Elle disait à mon père : « Nous ne gagnerons pas le gros lot ; j'ai fait la bêtise d'avoir refusé de tout prendre, mais nous gagnerons une jolie somme quand même. » Mon père céda. En ronchonnant, il alla chercher à « la

Civette » un billet. Le surlendemain, lundi de Pâques, je fus réveillé à nouveau de bon matin. Cette fois, c'était mon père qui s'exclamait : on avait gagné cent mille francs. Ce qui me paraissait curieux dans cette affaire est que l'on m'envoya toucher cette importante somme. Je n'avais que quatorze ans et mes parents, qui étaient soigneux, n'avaient aucune raison de se fier à moi, qui étais une tête de linotte.

Plus tard ma mère répétait qu'elle avait bien fait en refusant de prendre tout le blé du grenier car ce qui restait irait à ses enfants. Les cent mille francs s'étaient envolés très vite en soins médicaux. Mon père mourut.

Ma mère faisait souvent des rêves. Il serait plus juste de dire qu'elle était en communication avec les génies de la maison. Elle se convainquit très vite que celle-ci avait été construite sur un lieu maléfique. Ou plutôt : en ce lieu étaient morts et probablement enterrés il y avait très longtemps des gens qui revenaient vivre parmi nous, pauvres âmes errantes qui n'avaient retrouvé ni le lieu natal dont ils avaient été déportés ni même le repos que pourtant tout mort mérite. Ils ne nous voulaient aucun mal et certainement au départ, lorsque nous nous sommes installés, ils étaient bien disposés à notre égard. Mais par la suite, leur contact permanent avait introduit le malheur parmi nous. Notre maison était comparable à un hôpital : les morts, porteurs de maladies, vivaient parmi nous ; ceux de nous qui étaient sains et forts devenaient vulnérables, ceux qui étaient déjà malades voyaient leur mauvaise santé empirer et succombaient. Ce phénomène est l'hospitalisme. Il est responsable d'un taux élevé de mortalité dans les hôpitaux.

La Maladrerie n'est pas un nom charmant. On ne l'a probablement pas donné par hasard à ce quartier. Non plus par ironie ou malveillance à l'égard des malheureux et des pauvres qui l'avaient peuplé successivement, autant que j'ai pu enquêter sur son passé relativement récent qui remonte seulement au début du siècle : on y avait construit des baraquements pendant la Première Guerre pour y loger des Annamites pour travailler aux champs (la France qui avait envoyé ses fils se faire tuer à Verdun et dans l'Argonne manquait de bras). Puis on les avait renvoyés au Tonkin après la Victoire. Les baraquements servirent alors au sous-prolétariat de chez nous qui travaillait dans les conserveries et comme journaliers pour cueillir les haricots verts dans les champs fertiles de la vallée. À quelque distance de ces cabanes s'élevaient presque en plein champ deux maisons, pompeusement appelées villas, dont l'une était la nôtre. Elles étaient placées au bord d'un chemin noir, recouvert de mâchefer : le chemin de la Maladrerie.

Ce nom venait probablement du fait que certainement il y avait eu en ce lieu, dans la nuit des temps, une léproserie. Naturellement on y avait enterré, recouverts de chaux vive, des malheureux rongés jusqu'aux os. Cela avait été un puits de douleur et de désolation, où on avait entassé pêle-mêle les morts et les demi-vivants. Les siècles avaient passé, la léproserie disparut, mais la

terre était restée imprégnée de sang livide et de lymphe malsaine. Elle était imprégnée d'un malheur ineffaçable.

Après que mon père mourut d'une longue maladie qui ne put être diagnostiquée, ma famille continua de connaître gêne, malheurs, contretemps. Le manque d'argent et l'absence de santé furent nos deux plus grandes peines. Plus nous avançons dans la forêt du temps, plus les signes s'accumulaient. Il n'était pas jusqu'à mon frère cadet, un solide gaillard sans problème, qui ne fût touché par ces signes. Il était tombé malade depuis plusieurs semaines. Ici encore le médecin de la famille ne put diagnostiquer avec exactitude ce dont mon frère était atteint. Il s'en tint à une « angine compliquée », par quoi et de quoi, il ne le savait pas. Toujours était-il que mon frère, un matin, chassa notre chien qu'il aimait pourtant beaucoup et qui avait coutume de dormir dans sa chambre. Le lendemain il fut guéri. Il avait en quelques heures recouvré sa force entière. Alors mystérieusement il emmena ma mère dans un coin et lui expliqua à voix basse la raison d'un phénomène aussi stupéfiant : la nuit précédente, au plus fort de sa fièvre et de son délire, un homme lui était apparu. Il lui avait dit seulement : « Retire ton chien de ma tête. »

Il arrivait certaines nuits que nous fussions réveillés par notre chien, un fort berger allemand. Il criait – oui, il criait – et grattait à la porte de l'escalier. Il implorait de monter à l'étage. Nous lui ouvrons. Il avait le poil tout hérissé et tremblait. Il dirigeait son museau tout retroussé vers l'escalier qui descendait, ombreux et menaçant, dans le garage. Il entra dans la cuisine à reculons, le cou gonflé, après avoir lancé un aboiement de défi à l'obscurité.

Ainsi, peu à peu j'avais l'expérience des morts, indirecte du moins, par ces menus incidents et par les récits de ma mère. Mais de leur royaume même je n'eus une petite idée que la jour où, constatant avec quelque amertume qu'elle rêvait moins de mon père, ma mère me dit : « Je vois de moins en moins Monsieur (ainsi appelait-elle mon père). Il ne m'apparaît que lorsqu'il y a une affaire grave, lorsque toi et tes sœurs vous passez un examen par exemple. » Puis elle ajoutait : « Il semble qu'il ait trouvé là-bas une occupation. Peut-être s'est-il refait une vie. Il ne s'intéresse à sa famille que lorsqu'elle a vraiment besoin de lui. L'autre jour il m'a dit qu'il était pressé car il était en retard pour son travail. » Je ne pouvais m'empêcher d'en être vaguement tracassé. Je cherchais un certain temps l'origine de mon trouble.

J'imaginai un monde silencieux et gris où les êtres évoluent sans avoir d'ombre, dans une sorte de torpeur, et où les couleurs sont assourdies et composées à la base par une même teinte : ce gris cotonneux qui étouffe le bruit, l'éclat. Bien sûr je me racontais des histoires. Mais j'avais l'impression que j'avais mis le pied sur un seuil grandiose et solennel. Le portique est brun. Il donne sur un vaste parc éclairé par un quart de jour d'automne. Les plantes sont immobiles. Le fond est indistinct. Dans le moite silence des pierres et des plantes s'élève un lointain son de trompe ou un bruit de mer morte.

Voici comment cela se passa en fait.

Sous l'escalier se trouvait un réduit qui servait de fruitier. C'est par là que j'entrai dans l'Obscur Royaume. Il n'y avait là rien d'étonnant : nous avions tous subodoré que cet escalier était un lieu de mort car chacun avait eu, en le gravissant un soir quelconque, un frisson provoqué par une sensation de froid et d'isolement. Je marchais un certain temps dans un corridor. Sur ses parois s'était accumulée une poussière sèche, une sorte de poudre dure comme d'os de seiche, qui parfois croulait à mon furtif passage. Je débouchais dans une vaste campagne pleine de lacs verts qui me donnaient l'impression d'être sourd. Ils étaient remplis d'étoiles qui luisaient comme des glaçons. Parfois passait une barque. J'en aperçus une, plus proche, noire et vide. L'onde était sans ride, parfait miroir sans reflet. L'ensemble était d'une étrange beauté : collines sombres sur un ciel pur et profond, prairies argentées où pointaient des milliers de fleurs blanches et mauves, arbres lourds, ruines de granit et de marbre. Un parfum de réséda flottait dans l'air brun. Mon âme, mon sang étaient engourdis par une langueur où se mêlaient la monotonie de la tristesse et l'assuétude d'un remords.

Des gens passaient silencieusement affairés. Je fixais mal leurs traits. Ils avaient le même teint pâle. Ils partaient vers des lieux inconnus, pour des affaires mystérieuses. Sans bruit, ils se dispersaient vers des horizons multiples. L'un d'eux cependant s'arrêta et me dévisagea. Rien ne bougea sur sa face. Puis il reprit son chemin et bientôt disparut entre les ormes. Je me parlai : « Il faut rentrer. Dans ce pays, un guide est nécessaire. » Je revins sur mes pas. Lorsque j'arrivai dans le fruitier je fus étourdi par l'air qui me parut neuf. Il y eut dans mon sang un saisissement frais. Avec l'incroyable sensation de délivrance qu'apporte sur le coup un bonheur simple, me parvenaient des champs alentour, à travers la lucarne du fruitier, les claquements de langue et les exhortations de mon voisin qui encourageait ses bœufs au labour.

...Mais j'avais été gagné par la contagion de la mélancolie et de la tristesse. Je cessais de discuter avec passion avec mes camarades. Je n'allais plus au café. Je ne les voyais plus. Je m'enfermais dans ma chambre, celle du bas, contiguë à l'escalier. Sa fenêtre s'ouvrait sur les champs. La colline de Pujols, surmontée d'un château fort en ruines du XIIIème siècle, barrait l'horizon. À droite se trouvait le bosquet de vilains ormeaux que surveillait notre acariâtre voisin, Ponysson (il avait découvert des crottes entre ses arbres et, fusil en main, cherchait des nuits entières à surprendre l'indélicat). Dans le ciel d'été roulaient d'énormes nuages pommelés. Les oiseaux bataillaient et piaillaient. Et cependant, le regard perdu au-delà des grasses étendues, au-delà de la colline qui brillait et des nuages qui fuyaient, je restais sur ma chaise des heures et des heures, tout imprégné de tristesse comme de la glaise des champs.

Mon tempérament passionné et coléreux, hérité de mon père, s'émoussait rapidement. Je devenais lymphatique. Je finissais par évoluer comme une ombre, comme ma mère.

« Mon fils, prends garde de te laisser aller, » me disait-elle simplement en se penchant sur ses casseroles fumantes. Elle faisait la cuisine avec art. Elle parlait comme on respire : calmement, sans se détourner de son occupation. Elle aurait pu s'adresser autant qu'à moi, aux murs, à sa sœur qui vivait trois maisons plus loin, à son enfance, aux gens de l'autre monde. Elle continuait : « Il faudra bien qu'un jour on quitte cette maison. Mais Monsieur y tient encore. Il vient de me dire de ne pas la vendre. » C'était un fait que depuis deux ans nous voulions vendre cette maison, sans succès. Les gens venaient, étaient frappés par la lumière qui inondait les pièces, par les arbres chargés d'oiseaux, de fruits et de senteurs, puis repartaient en assurant qu'ils reviendraient. Naturellement on ne les revoyait plus.

Quand nous étions petits ma mère parfois, pour s'amuser, nous effrayait mes sœurs et moi (mon frère était alors encore un bébé). Voici comment elle faisait : elle racontait un épisode de son enfance qui s'était déroulée dans une campagne du Tonkin. Cette campagne était particulièrement triste : des rizières, des bambous, de longs coups de gongs expirant dans le soir. Nous avions déjà un peu la chair de poule. C'était des histoires de Pavillons Noirs - d'horribles bandits venus de Chine -, de voleurs nus enduits de graisse pour qu'on ne puisse les attraper, de fantômes qui se battaient avec les domestiques ou traversaient en deux pas aériens sa chambre à coucher au milieu de la nuit. Soudain, dans le silence qui suivait ces récits impressionnants, elle se mettait à sourire : un large sourire figé, des yeux hallucinés et brillants. Nous nous précipitions alors sur elle. Nous nous serrions contre elle en jetant des regards anxieux dans les coins de la chambre ou par la porte qui donnait sur le couloir.

Ce qui me préoccupait, entre autres, après mon incursion dans l'Obscur Royaume, était le risque de tomber dans la folie. Je m'inquiétais de quelques symptômes : ma mélancolie, bien sûr, si étrangère à ma nature ; le sentiment de dérapier légèrement de ce que je pensais ou voyais, comme une voiture qui s'avance prudemment sur une route verglacée ; surtout un malaise indéfinissable fait d'un mélange de couleurs (le brun, le vert, le violet, un certain bleu, pâle et froid), d'une sensation de ralentissement (de la circulation de mon sang, des autos que je croisais, des paroles que je percevais ou que je proférais), d'un parfum de linge humide et de glycines. Ce malaise pourrait être comparé à ces breuvages savamment composés, insipides de prime abord mais en fait épais, puissants et sombres.

Je pensais que ce qui pourrait déterminer vraiment mon basculement dans la folie était le déplacement des cendres de mon père. Un géomancien qu'une tante avait consulté avait dit que mon père était enterré à un endroit assez fâste ; mais il fallait craindre que le transfert de ses cendres entraîne chez

ses enfants la folie, l'autodestruction ou l'écroulement de la fortune. Lorsque j'appris que ma mère, faute d'argent, n'avait pris une concession que pour vingt-cinq ans, je n'eus de cesse que l'on obtînt une concession permanente. J'écrivis à ma tante de nombreuses lettres. Je fus soulagé lorsque j'appris que le nécessaire était fait. Mon frère était d'accord avec moi (tout le reste de la famille aussi, mais sans mot dire) pour ne pas transférer les cendres de mon père à V. où nous étions établis. Nous préférions, bien que cela nous coûtât, laisser mon père seul loin de nous, dans un pays que nous avions abandonné pour toujours, dans la crainte de devenir fous et de voir la ruine de nous-mêmes.

Grands étaient mon remords et ma peine. Tout en pensant sans cesse à mon père, je me disais lâchement : « pour rapprocher simplement sa tombe, que de malheurs probables ! » Ainsi traînais-je le remords d'être un fils égoïste.

Je me mis à fréquenter le cimetière. Il n'a rien de pittoresque ni d'impressionnant : un mur, un portail rouillé, le logement du gardien, les deux cèdres inévitables et, par-dessus le mur, les non moins inévitables cônes des ifs. Le portail franchi, ce n'est qu'un amas de pierres hétéroclites mais qui ont un caveau : Famille GAC, Famille BAS, Famille COU ou tout simplement CHOR AI-ABER. Les autres ont une pauvre dalle de ciment avec une croix moussue ; les moins démunis ont une dalle de marbre gris, parfois sans croix. Mon oncle est logé dans un caveau à deux places. La place libre attend ma tante. Mon arrière-grand-mère repose plus loin, toute seule. On n'a pas cru bon de faire un caveau pour elle et ma grand-mère, sa fille, qui est certes encore bien portante mais qui approche de ses quatre-vingt-trois ans, l'âge fatidique pour toute sa famille. J'imagine mon oncle dans son cercueil d'acajou. Ses mains d'os sont jointes. Mais maintenant que la chair du ventre et les viscères sont dissous, ces mains touchent le fond du cercueil. Le capitonnage a dû certainement être réduit en une sorte de magma grisâtre. Mon oncle doit être en paix comme au premier jour de sa mort, lorsque les personnes défilaient devant son corps encastré dans de la soie bleue. Eh bien non ! Il n'est pas en paix. Il rôde, malheureux, parmi ses proches, malheureux de n'être pas vu. Il ne peut pas blaguer avec nous. Le soleil lui-même ne le réchauffe pas et ne lui donne pas d'ombre. Il est impuissant. Il est encore moins qu'un homme bâillonné et ligoté dans un réduit à côté duquel on s'agite et qui ne peut ni appeler au secours, ni seulement geindre. Peut-être se trouve-t-il à côté de moi, écoutant ma respiration, me regardant me pencher vers la porte du caveau. Peut-être me prend-il la main mais ma main traverse la sienne sans même frémir. Il n'existe plus et pourtant il est là.

Je songeais à ceci : et si, soulevé par un séisme par un souffle gigantesque de révolte, ces dalles se retournaient, ces caveaux s'ouvraient, libérant une horde de morts soudains puissants, denses comme la pierre ? Et si cette transparence qui faisait leur impuissance disparaissait ? Que feraient-ils, que

seraient-ils capables de faire, eux qui depuis si longtemps traînaient leur amertume et leur envie ? Car c'était de celles-ci que j'eus subitement conscience. J'avais visité leur Obscur Royaume où tout se ramenait au gris, où tout était silence, où tout était creux, privé d'éclat et de passion. Ce n'était que maintenant, en examinant plus précisément leurs prisons de marbre, de granit ou de béton que je saisis à la fois leur détresse, leur envie et le risque qu'ils représenteraient.

Je me raisonnais : mais non, voyons, ils ne reviendront pas. La mort, irréversible, a scellé leur destin, fixé leur nature. Mais tout aussitôt les preuves que j'avais du contraire détruisaient l'effet de cette affirmation rassurante : j'avais bien, moi, fait une incursion chez les morts. Ils avaient bien eu, eux, une influence sur la vie quotidienne de la famille. On peut traverser un air paisible et lui nous empoisonner.

Alors ce cimetière m'apparaissait dans sa hideur. Je repartais sans me presser, dans les mêmes dispositions qu'un homme qui s'éloigne d'un fauve à pas lents et circonspects pour ne pas donner à celui-ci l'impression d'une fuite. Je percevais des claquements nonchalants. Je me retournai. Les deux fils du gardien jouaient au ping-pong sur une tombe. Je fus fasciné par leur force. J'entendais le gardien gronder de sa voix rude les deux garnements. Au portail s'avancait un corbillard solennel que suivait un cortège silencieux. L'idée me vint d'assister à l'enterrement, mais je m'en détournai vite.

J'avais oublié comment on avait enterré mon arrière-grand-mère. Mais il m'en restait une impression : les morts ne sont jamais aussi dépouillés, bafoués qu'à l'enterrement. Je me faufilai en hâte parmi un piétinement de gravillons. Je sursautai : tous ces hommes, toutes ces femmes se ressemblaient dans leurs habits sombres du dimanche. Ceci me rappela l'impression que j'eus dans l'Obscur Royaume.

Revenu chez moi, je repris mon poste, face à la colline verte. Je repensai à mes découvertes de la matinée : la tranquillité lourde de menaces du cimetière, l'anonymat des gens qui formaient le cortège de l'enterrement, leur analogie avec ceux de là-bas que j'avais croisés dans les prairies sombres où s'illuminaient lys et campanules, comme dans une tapisserie mille-fleurs. Peu à peu le paysage que j'avais devant moi se précisait. Je distinguais l'arête brillante de chaque sillon, le pétale de chaque fleur, chaque feuille de chaque pêcher, la lueur grasse du moindre brin d'herbe. L'air gardait sa transparence. Ma vue aiguisée n'y percevait aucune ombre, aucun déplacement de vapeur. Pourtant, dans le silence qui m'entourait, montait le pressentiment que j'étais accompagné dans mes pérégrinations immobiles. J'attendais jusqu'au soir en vain. Un bruit de vaisselle me parvenait. Ma mère m'appelait pour dîner. J'entendais mes sœurs discuter. Au-dessus de la colline le ciel rougissait. Le jour déclinait, la campagne brillait de sa dernière splendeur. Silencieusement,

dans la pourpre funèbre du crépuscule du soir, elle se préparait pour une fête secrète dont les hommes sont exclus.

Le dîner était gai, comme d'habitude. Je l'expédiai. Puis, après avoir un peu blagué comme si de rien n'était (je m'étais gardé de parler de ma visite au cimetière), je descendis à ma chambre. Je la laissai dans l'obscurité. Je m'étendis. La fenêtre était un rectangle bleu translucide où luisaient les cristaux des étoiles. Les grillons stridulaient sans relâche. Froissements d'herbe et de feuilles. Des oiseaux sous le toit poussaient de légers pépiements plaintifs et monocordes dans leur sommeil. Le monde de la nuit maintenant s'agitait. J'attendais.

- Qu'as-tu à me regarder ainsi ? articulai-je lentement.

- Je te désire, me répondit-elle, en détachant chaque syllabe.

Sa voix douce était comme étouffée par une longue distance. Pourtant elle se tenait à deux pas de moi. Elle avait un visage doux qui se découpait dans la pénombre. Elle me parlait de profil.

- Tu es mon amie ? demandai-je.

- Je te servirai. Ma reconnaissance sera immense si tu me permets de te caresser.

- Pas ici, pas dans la maison de mes parents.

Alors je me levai. Bientôt nous longeâmes ce long et haut mur de prison que je connaissais. Je me dévêtis. Je m'allongeai sur le sol, derrière un maigre buisson. Elle haletait de désir. Sa bouche glissait sur mon corps. Pendant qu'elle embrassait mon sexe, elle élevait ses mains qui encadrèrent mon visage. Elle se laissa retomber à côté de moi. Je n'avais pas bougé.

- Oh tu es bon, dit-elle. Tu es bon. Tu m'as immensément donné.

À présent sa voix était proche et vibrait, mais elle restait voilée. Quelque chose nous séparait, comme une invisible cloison, quelque impalpable membrane.

- Comment t'appelles-tu ?

Elle sourit mélancoliquement et ce fut sa réponse.

Je revins à la charge :

- Il faut bien que je te nomme. Il ne me dit toujours rien. Alors je dis :

- Je t'appellerai Ménine. Maintenant viens.

Je me rhabillai. Nous longeâmes pendant un long moment le mur de la prison. L'air était lourd. Je reconnaissais le mur mais point les lieux par où j'étais entré pour la première fois dans l'Obscur Royaume. Ménine m'avait mené par son chemin à elle. Je lui demandai :

- Qu'est ce mur ?

- Celui d'une demeure.

Elle m'avait épargné de vagabonder dans la campagne. Elle me dirigeait directement vers ceux que je voulais consulter. Nous pénétrâmes dans l'enceinte par une porte immense sans grille et sans garde. La cour était pavée.

Nul arbre. Une lumière de verrière enveloppait les façades intérieures. Des rangées de fenêtres identiques s'alignaient sans fin. J'avais toujours la lancinante impression que j'avais vu ces lieux au moins une fois dans ma vie mais qu'une différence vague entre ce que j'avais sous les yeux et mon souvenir m'empêchait de localiser celui-ci. Mon esprit évoluait lentement, avec peine, à moitié paralysé par une accablante pesanteur. À l'intérieur des bâtiments, nous traversâmes des cours ombreuses où tombaient des escaliers de pierre, des couloirs infinis passant devant des chambres nues vitrées qui ressemblaient à des bureaux.

- Voici Agar, chuchota Ménine.

J'entrai. Agar était de haute taille. Son visage glabre et blanchâtre. Il était impossible de dire si sa pâleur était naturelle ou si elle provenait de l'éclairage, dont je ne pouvais déterminer l'origine. Il m'attendait, assis comme un juge. Il me scrutait avec cruauté. Cette cruauté s'était accumulée sur le visage d'Agar en une sorte de croûte. Il me dit :

- Nous vous haïssons.

- Moi ? m'écriai-je.

- Vous tous, vous qui vous agitez, là-bas.

- Nous aussi, nous sommes malheureux. Pourquoi vouloir accroître nos chagrins ? dis-je.

Alors de sa voix lente et étouffée, il me répondit que, eux, ils n'avaient pas de multiples chagrins mais un seul, qui était infini et sans espoir. Ils voyaient et ils n'étaient pas vus. Ils nous regardaient pleurer et ils ne pouvaient pas pleurer. Ils assistaient à la fin de nos désagréments quand leur mal ne pouvait avoir d'achèvement. Ils se trouvaient souvent parmi nos rires et ne pouvaient pas s'y associer. Ils épiaient nos amours et nos passions, ils ne faisaient pas davantage. Tout pour eux avait le même goût. Ils n'avaient ni jour ni nuit, ils ne connaissaient plus les saisons, ils ne sentaient plus ni la morsure du froid ni la torpeur des après-midi d'été. Le tonnerre était absent de leur demi-jour, comme le crime ou la joie. Ils baignaient dans la mélancolie éternelle. Ils évoluaient dans l'impuissance.

- Mais vous avez une influence sur notre vie, dis-je.

Agar balaya mes objections d'un geste. La fortune qu'ils donnaient, les maladies qu'ils provoquaient, cela n'était pas assez. Ils n'avaient pas l'essentiel. Ils nous haïssaient.

- Et maintenant, la vie, en se développant, envahit notre territoire, gronda-t-il. Son regard pesait sur moi.

Je sentais qu'aucun argument ne pouvait le faire changer d'avis. Nous étions chacun dans une sphère d'acier. Nous avions le même vocabulaire, mais point le même langage. Cela ne me surprit pas. Combien de fois avais-je pris mon parti devant les jérémiades d'un grabataire ou le rire cynique d'un

séducteur ! Nous avions chacun le langage de notre destin. Les mots ne peuvent rien.

Je sortis. Ménine me mena hors de cette citadelle. Elle disparut au détour d'un sentier. Je retrouvais le paysage de lacs et de prairies. D'immenses lys blancs se dressaient au bord de l'eau immobile. Je m'avançais au milieu d'une grande étendue de jonquilles ponctuées d'iris sombres. Mon pied s'enfonçait dans une mousse tiède. Je me penchai sur l'eau puis reculai, frissonnant : je n'avais pas vu mon reflet. Pour cette eau, je n'existais pas. Je n'osai pas y jeter une motte de terre pour vérifier qu'elle ne ferait pas d'ondes. Un tel geste de défi dépassait mes forces. Doucement j'appelai Ménine. Elle surgit d'un taillis qui luisait comme s'il était en émail. Elle me souriait. Ce sourire mélancolique était à lui seul la réponse à toutes mes questions. Je voulais revenir à la vie, chez moi. J'étais maintenant convaincu de l'hostilité des morts à l'égard des vivants. Cependant un instinct me poussait à différer mon retour pour tenter de vérifier mon pressentiment de quelque immense préparatif dans l'Obscur Royaume.

Nous marchions dans un sentier net où aucun débris d'aucune sorte ne traînait.

-Dis-moi, Ménine, Agar prépare quelque chose, n'est-ce pas, une sorte de guerre ?

Ménine baissa la tête. Elle marchait légère et restait silencieuse. Elle prit ma main puis releva ses beaux yeux gris. Comment pouvait-elle m'aimer à ce point ? Je lus dans ses yeux l'humilité, la détresse, l'abandon... Je fus saisi d'une sorte de reconnaissance car jamais je n'avais été aimé ainsi. Une grande douceur m'envahit. Je dis que je l'aimais. Elle eut un sanglot. Ce sanglot sembla la libérer. Il la transforma de l'intérieur avec une telle intensité que je sentis comme un rayonnement venu du plus profond d'elle-même.

Nous traversâmes une profonde prairie piquetée d'innombrables marguerites immobiles. L'air dense ne circulait pas. Nous arrivâmes aux abords d'un grand rassemblement de maisons toutes semblables. Aux croisées brunes pendait la même treille luisante. Chaque carrefour était la fidèle reproduction du précédent. L'uniformité de cette cité silencieuse ne me paraissait pas étrange : je l'avais déjà vue. Mon esprit se perdait à la recherche du souvenir. Il s'égarait dans un labyrinthe sans murs, sans sol, dont l'air s'effritait et s'effondrait comme des parois de sable infiniment renouvelées. Je renonçais à une telle chasse. Je m'énervais à sentir un souvenir certain glisser et se dérober à mon esprit. J'avais envie de pleurer de rage comme je le faisais lorsque enfant je ne pouvais grimper sur un mât de cocagne. J'avais beau serrer mes cuisses et mes bras, je glissais et je retombais, je détestais la vie parce qu'elle permettait impuissance aussi désespérante.

Ménine poussa une barrière à toutes les autres pareille. Nous traversâmes l'étroit jardin. Nous pénétrâmes sans bruit dans la maison. Ce qui me frappa

tout de suite fut une odeur métisse où je distinguai le lourd parfum de réséda que j'avais saisi ailleurs et une odeur humide de pierre cachée du soleil. Cette odeur-là je la connaissais aussi. Où l'avais-je sentie ? Au cimetière ou là-bas, à l'entrée de l'Obscur Royaume, lorsqu'on parcourt ce long corridor enténébré ? Puis, peu à peu je détaillais cet intérieur. Il était meublé d'acajou, dans le style indéfinissable qu'on trouve en province dans les maisons des percepteurs ou des receveurs des postes. Je m'asseyais dans un fauteuil-grenouille, à côté d'un fauteuil dont les bras figuraient des cols-de-cygne. Le tapis était d'une propreté méticuleuse. Sur la commode, une dentelle ronde sur laquelle était posé un vase de verre filé mauve piqué de fleurs de papier. Une lampe en opaline bleue diffusait à travers son abat-jour cerclé de cuivre une lumière incécise. Aucun tableau ne surchargeait les lilas et les chardonnerets du papier peint. Je n'apercevais nulle part dans la pièce de portrait ni de photographie.

- Tes parents, Ménine ?

C'étaient les premiers mots que je prononçais dans sa maison. Elle s'assit par terre et posa sa tête sur mes genoux. Elle me dit que ses parents avaient été victimes d'un bombardement. Elle n'avait que peu connu la guerre. Tout ce dont elle se souvenait était qu'ils manquaient de pain.

- Pourquoi alors ne sont-ils pas avec toi ici ? demandai-je.

Ménine fit un geste vague, puis elle dit : « Ils sont loin. Ils sont dans la lumière. »

Je m'écriai : « Vous ne pouvez pas être réunis ?... Ne se réunit-on pas après la mort ? » Une douleur terrible m'étreignit : le secret espoir que j'avais de revoir mon père se dissolvait dans un chagrin que je ne sus pas dominer. Je pleurai. Mes larmes avaient ce même goût de déchirement que le jour même où mon père nous avait quittés.

Ce ne fut que lorsque mes pleurs s'apaisèrent que je m'aperçus du mal que j'avais fait en prononçant le nom de la mort. Ménine s'était recroquevillée contre la commode comme une bête blessée.

- Pardon, Ménine, pardon.

Elle m'écarta d'un geste très doux. Comme quelqu'un qui supporte un malaise, elle se secoua puis se força à me sourire. Alors la tendresse et la tristesse m'emportèrent. « Je t'aime, Ménine, je t'aime, » criai-je avec désespoir. Toutes ces souffrances accumulées en un instant me furent intolérables. Je me levai et m'enfuis.

Je me mis à courir dans les rues droites. Le silence toujours... Aux carrefours passaient des silhouettes qui s'évanouissaient dans les maisons. Au coin d'un jardin je me heurtai à quelqu'un.

- Vous, Monsieur Redon, vous ici !

Redon releva la tête et cligna des yeux d'un air rusé et coupable. Il jeta un furtif regard autour de lui et porta l'index à la bouche.

- Chut, chut mon ami. Oui je suis ici.

Souriant avec un petit air de mystère, il continua sa route et pressa le pas. Je regardais, stupide, son dos étroit, ses épaules inégales et son chapeau. Il disparut au carrefour suivant. « Redon, Redon, l'agent immobilier de la rue de Penne ! » me répétais-je abasourdi. Je repris plus calmement ma fuite, ressassant ma surprise.

Je traversais à nouveau le paysage de lacs sombres et de collines sans habitants que maintenant je connaissais bien. Je croisais des êtres anonymes : leurs visages, leurs habits, sans être uniformes n'avaient rien qui permît à mon regard, à ma mémoire de les distinguer et de les retenir. Eux-mêmes passaient sans me remarquer. Ils paraissaient absorbés, glissant dans la paix crépusculaire et minérale de leur Royaume.

Je parvenais sans peine, comme mené par une invisible main, à la muraille. Je franchissais le portail, je longeais les pierres grises, je pénétrais dans le couloir où régnait cette odeur des lieux privés de lumière. Bientôt j'émergeais dans le fruitier de ma maison.

Mon premier mouvement, à mon retour, fut d'aller faire un tour dans les champs pour respirer. L'air était limpide et sentait l'herbe fraîchement fauchée. Par de profondes inspirations, je m'en remplissais les poumons pour les nettoyer de cet air brun et lourd dont ils s'étaient imprégnés là-bas. J'étais rempli d'une joie simple en errant le long des champs, dans les bosquets, en sautant des fossés. Avec avidité, comme si j'en avais été privé depuis des années, je jouissais du spectacle familier de la vie. Tout vivait : dans le ciel passait, lointain, un avion parmi des nuages indolents ; l'air vibrait des trilles d'un merle dissimulé dans les branches ; Monsieur Goussac au loin poussait ses bœufs en faisant claquer la langue ; les arbres frissonnaient de la brise d'ouest ; l'eau du ruisseau qui descendait de Pujols fuyait entre les herbes, rutilait et chantait sur les pierres moussues. Le château lui-même paraissait vivre. Cette petite merveille de pierre avait traversé presque victorieusement les siècles. Elle était pimpante, rosie par les rayons du soleil. Elle était entourée des maisons blanches des bouchers, dentistes, et chirurgiens de la ville qui, avec la complicité du maire, avait accolé à une œuvre séculaire le fruit grossier de leur négoce.

Cette nuit-là Ménine ne revint pas. La nuit suivante je me réveillai, doucement tiré de mon sommeil par un vent coulis. Du dehors me parvenait un grand froissement d'arbres. L'air s'était rafraîchi. Il avait plu. Ménine se tenait au pied du lit et me veillait. Sa présence qui m'avait été si douce me donnait un sentiment bizarre où je crus discerner une peur vague. Mais la douceur de son visage était telle qu'à nouveau me poignirent la douleur et la tendresse.

Ménine me dit : « Je t'ai amené Grave ». Un homme alors s'approcha. Il s'inclina d'une façon cérémonieuse : « Enchanté » souffla-t-il. Lorsqu'il se

releva, son visage me remplit de répulsion. Il paraissait s'éclairer de sa propre lumière jaunâtre qui rendait sa peau translucide. Ses yeux ronds avaient quelque chose d'halluciné. Il souriait constamment, même lorsqu'il me faisait le récit terrible des projets d'Agar. Aucune destruction, aucune lésion sur ce visage, simplement la fixité souriante de son regard le rendait hideux. Grave semblait travaillé par quelque sourde satisfaction.

D'après lui, Agar avait décidé d'envahir ce coin de terre, d'y lancer ceux dont il était le chef. Il voulait faire une reconquête, nous chasser, nous les vivants, de ce coin du monde - ces champs et ce quartier embryonnaire - que nous avons indûment occupé. Notre présence tapageuse sur les lieux où ils avaient souffert et succombé était une provocation. Malgré toutes ces explications, je répétais à Grave la question que j'avais posée à Agar : « Pourquoi voulez-vous revenir parmi les hommes ? Pourquoi vouloir les empêcher de vivre normalement avec leurs petites joies et leurs nombreuses peines ? » Il souriait encore. Il secouait la tête. Il renonçait à expliquer davantage. Mes questions n'étaient qu'un vain plaidoyer. Grave nous quitta. Il longeait le mur de la centrale d'Eysses, le mur de souffrance des vivants retranchés des autres vivants. Je compris alors ceci : vivants et morts sont emmêlés, certains vivants sont des morts, les morts ont aussi une existence ; et avec la privation de la liberté et de la joie se dessine l'imprécise limite du royaume de la mort. (Pourquoi pensons-nous, hommes de bonne foi mais aveuglés par la peur de la mort, que la prison est un sort bien enviable par rapport à la peine capitale ? Mais voilà, disons-nous : on en réchappe, on en sort. Mais ceux qui sortent de prison portent la marque de la mort. Ils la font circuler parmi les hommes comme un germe pernicieux. Qu'on rase les prisons ! Que les voleurs et les assassins continuent de voir le soleil ! Qu'on leur ouvre les champs, qu'ils puissent vivre dans des maisons !...)

Ménine tenta bien de rester. Je la renvoyai d'un geste. Un vague dégoût de moi-même nageottait dans ma bouche. J'attendis l'aube. Ses premières minutes, grisâtres et silencieuses, me furent pénibles. Bientôt le jour odorant et doré me redonna courage.

Je pensai alors à ce royaume de lumière dont m'avait parlé Ménine. Ainsi chez les morts, pensais-je, il y avait au moins deux régions, celle que j'avais visitée et une autre, règne de la lumière. Là devait se trouver mon père.

Avec résolution, je me levai. Je fis une toilette minutieuse. Puis je me rendis à la mairie.

Je croisai Redon devant la parfumerie centrale. Il souleva son chapeau. Je ne sus pas si le clignement de son œil était un tic ou un signe de complicité. Il virevolta et descendit vers la place à petits pas sautillants.

- Qu'est-ce que c'est ? fit le maire, impérieux, en relevant sa tête d'empereur romain décadent.

Je lui parlai de l'urgence d'urbaniser mon quartier et d'autoriser le lotissement qu'avait souhaité mon oncle. Il m'écoutait avec indulgence, sa patience tenant lieu de sagacité.

- Mon jeune ami, j'ai déjà tant de problèmes, tenez ces halles qui font hurler les loups. Vous êtes sans doute chargé par votre oncle ?

- Oui, répondis-je avec assurance.

J'ajoutai qu'une catastrophe résulterait de tout retard. « Quelle catastrophe ? » demanda le maire, l'œil rond. Je répétai d'un air entendu : « Une catastrophe. » Avant de sortir de son bureau, je jetai un regard en arrière. Je fus satisfait. La vague inquiétude du politicien lui donnait un air pensif et noble.

Tout ensuite fut rapide. Ma mère, après tant de peine pour trouver un acquéreur, mais à force de prières, vendit la maison à un petit fonctionnaire qui y logea ses beaux-parents, deux petits vieux tranquilles. À peine une semaine après leur installation, les deux vieux trouvèrent la mort dans un accident de la route. Pendant qu'ils reposaient à la morgue après s'être agrippés de toutes leurs forces tremblantes à leurs lits d'hôpital, une tourmente soudaine se leva. La foudre frappa leur maison. Sous une pluie battante, dans la nuit tombée précocement de l'amoncellement des nuages noirs, le feu dévora en quelques minutes l'infortunée demeure. Les voisins réunis restèrent pétrifiés devant un spectacle prodigieux : les flammes s'activaient furieusement et devenaient de plus en plus formidables à mesure que s'enflait la pluie. L'incendie cessa avec l'orage. Sous le ciel lavé il n'y avait plus qu'un amas de moignons noirs et fumants. Nous marchâmes entre les pierres calcinées pour ramasser au moins quelque objet échappé à la destruction. Rien, pas même une pierre, ne pouvait être récupéré. Je ne reconnus pas l'emplacement de l'escalier qui devait me rappeler tant de lugubres souvenirs. Comme si la terre et les pierres avaient été une chair, elles avaient, sous l'effet de la violente torture qu'elles venaient de subir, pris des formes aberrantes, vaguement grotesques et menaçantes. Le sol s'était couvert de boursouflures ; ce qui restait des murs avait éclaté, de telle manière que la matière brute elle-même avait pris une apparence inhabituelle et méconnaissable. Les gens attribuèrent cet aspect inusité à la violence du feu. Ils pensaient naïvement que la chaleur avait agi comme dans un creuset : la pierre et la terre elles-mêmes avaient fondu en une sorte de lave immonde.

J'assistais avec satisfaction aux travaux de lotissement. Maintenant la Maladrerie est un véritable quartier, presque gai, normal du moins. Presque tous les terrains sont occupés par des maisons blanches. Il y a du gazon. Des enfants turbulents se chamaillent dans la rue. Des chiens aussi se livrent à des bagarres homériques. Sur l'emplacement de mon ancienne maison se dresse la villa d'un charcutier prospère et sans problème. Je ne remarque qu'une chose un peu insolite : à côté de cette maison se maintient un carré de sombres

orneaux. Dans le temps, ma mère me disait déjà qu'ils étaient funestes. Leur propriétaire, ce vieil irréductible de Ponysson, n'avait pas voulu céder son terrain pour la construction. Il remâche quelque haine, quelque amertume. Mais j'ai beau regarder ce coin touffu, qui détonne avec le reste du quartier, j'y perçois moins une menace quelconque qu'une mélancolie qui certains soirs me point le cœur. Je pense alors à l'irrévocable douceur de Ménine et je prie doucement, dans ma claire solitude, pour qu'elle soit au royaume de la lumière, là-bas.

LES VOIX

DIES IRAE

« *AUSCHWITZ ORATORIUM* »

de Penderecki

Elles déferlaient sur l'infinie plaine blanche où je fuyais les Russes. Elles s'élevaient jusqu'au ciel, semblables à des flammes, tour à tour lentes et souples, brutales et droites : elles émergeaient de l'horizon en troupeaux, dodelinaient de la tête, dépassant à peine la neige, puis montaient en ondulant, montaient encore, léchant le ciel noir ; elles disparaissaient par degrés, perdant leurs vives couleurs, dans une progression presque insensible et finissaient par se confondre avec la vague clarté de l'horizon ; soudain elles jaillissaient droites, en jets de feu, et s'évanouissaient dans le silence. Les Voix terribles me cernaient.

Elles ressurgissaient. Elles approchaient dans un roulement infernal, à une vitesse prodigieuse, sur la grande plaine prussienne. Dans ce colossal emmêlement de cris, de chants et de gémissements, je discernais la basse majestueuse de Anton Levy, et le soprano déchirant de la petite Zina Perenkova qui s'était pendue dans le bâtiment 9. Ces Voix enchevêtrées roulaient sur la neige. Je courus. Elles me renversèrent, passèrent sur moi, me percèrent en même temps de la plante des pieds à la racine des cheveux. Elles continuaient leur chemin et, me laissant brisé sur une plaque de glace, s'éloignaient puis basculaient derrière l'horizon. Alors le silence se mit à béer comme une gueule d'ombre.

Je repris ma fuite vers l'Ouest. Là je trouverais les Américains. Je préférais me trouver dans les mains des Américains, des Français, des Anglais, ou même des Polonais plutôt que dans celles des Russes.

Une chape de fonte s'était abattue sur la nuit. Mais les voix pourraient d'un instant à l'autre revenir. Je marchais stimulé par ma peur d'être capturé par les monstres de l'Est. Lorsque le camp fut bombardé, la panique dispersa tous les gardiens. Nous laissâmes les internés griller dans les bâtiments qui brûlaient. Je ne pus m'accrocher au dernier camion qui quittait le camp : un de mes hommes me refoula d'un coup de crosse en ricanant. « Mille excuses, Herr Doktor » grailonna-t-il. Puis il me lança violemment sa croix de fer qui me fit saigner le front. J'entendais les cris des internés. Leurs mains se tendaient à travers les barreaux. Je ne distinguais pas leurs visages. « Par

pitié ! » criaient-ils. Mais j'abandonnais tout et me mis à courir comme un dément vers l'Ouest où tout était encore possible, où les Allemands se battaient encore avec vaillance et espoir.

Enfin, dans l'étendue désolée de l'hiver se dessinait la forme d'un village tapi dans l'obscurité. J'y pénétrai par la grand-rue. Des moignons de murs se dressaient, les fenêtres béaient comme des yeux crevés. Les poteaux électriques érigeaient leur noire géométrie. J'entendais mon pas crisser. Le brouillard circulait à mi-hauteur des murs, s'effilochait aux carrefours. Nul feu. Nul indice de présence humaine. Pourtant je crus percevoir un frôlement. Je me précipitai. L'ombre s'était évanouie. Je poussai une porte. Elle s'ouvrit sans difficulté. Je grattai une allumette et me dirigeai vers la cuisine. Des stalactites de glace pendaient sur la cheminée. Je ne pris même pas la peine de chercher des vivres, du bois ou du charbon. Bien sûr qu'il ne restait plus rien. La peur et la solitude s'étaient emparées de tous les êtres humains. Ils étaient en ce moment dispersés dans la plaine, errant plutôt que fuyant, ils ne savaient plus où aller. Le dieu hagard de la panique les tenait.

Je sortis de la maison. Marcher dans le désert plutôt que rester prostré dans une maison abandonnée.

Le sentiment bizarre d'être épié me fit frissonner. Avec infiniment de précaution je tournai légèrement la tête. Mes yeux glissèrent tant qu'ils purent sous mes paupières. Je vis alors nettement une ombre. Dégainant mon pistolet, je fonçai. J'étais soulevé par l'espoir fou d'une présence ; je n'avais sorti mon pistolet que par réflexe. Mais l'ombre s'était dissoute dans le mur. Je restais seul.

Une faible lumière perçait au rez-de-chaussée d'une maison proche. Peut-être celui qui me suivait vivait-il là. Le cœur battant, je me dirigeai vers cette maison. La lumière s'éteignit. Je frappai avec le heurtoir. Le bruit résonnait et rendait un écho lugubre. Je frappai encore, doucement. « Je vous en prie, dis-je, ouvrez moi, je ne vous veux pas de mal. » Je répétai plusieurs fois : « Qui que vous soyez, ouvrez-moi, ayez pitié de moi. »

Alors je redescendis dans la rue. Une ville morte est terrible. En elle se rassemblent dans leur absolu l'échec, la solitude et le désespoir de l'homme sur la terre.

Le désespoir m'étreignait. Je ne pouvais que crier ma révolte et ma détresse. Je hurlais : « Mein Führer, mein Führer ! » avec rage. J'y mettais toute ma force. Je hurlais le nom de mon maître Adolf Hitler. Je hurlais mon nom. Je hurlais le nom de ma ville natale, Essen. Je hurlais les quelques mots qui me situaient sur terre. Bientôt je ne pouvais rien articuler. Mon cri était devenu celui d'une bête.

En un éclair, je me vis sous un jet de lumière d'un projecteur. Un visage mal rasé, raviné d'ombres, se penchait vers moi. J'aperçus l'insigne nazi, un

sourire amical. Mais au milieu de mon cri de bête, tout ceci ne fut qu'un éclair. Je me sentais glisser avec lenteur sur un immense plan incliné.

Sans même bouger la tête de peur de précipiter ma glissade, je fouillais du regard autour de moi avec précaution. Au début, je ne croyais pas mes yeux. Je dus me rendre à l'évidence. Alors l'horreur imprégna ma chair et mon âme. Je me trouvais couché sur une immense plaque brillante et lisse qui se déplaçait, oblique, dans l'espace où scintillaient les étoiles. Noir était le ciel. La surface de la plaque captait l'infime lumière de l'espace. Ainsi, dans le silence glacé, je voyais les étoiles défiler au-delà de la surface sur laquelle lentement mon corps glissait. Au-dessous, l'espace me paraissait encore plus profond : c'était là que j'allais tomber pour errer sans fin, planète de chair, portant encore sa conscience, sa peur, son regard, son cri gelé. L'énorme obscurité m'attendait.

J'aplatissais mon corps, j'ouvrais mes mains et les appliquais sur la plaque, tentant, dans un effort d'une intensité et d'une douceur extrêmes, d'arrêter ma glissade. Je rassemblais toutes les forces de mon esprit pour insuffler à mon corps le pouvoir de se coller à cette surface désespérément lisse. De toute ma volonté je désirais l'aspirer, m'y incruste. Or, telle fut cette volonté que je m'immobilisai. Ce succès surhumain me métamorphosa. Je ne regardais plus le vertigineux abîme qui s'ouvrait au-dessous de moi mais son symétrique qui me dominait. Les étoiles se déplaçaient implacables et glacées. Alors, j'entrepris une ascension insensée, poussé par le désir de vivre. À mesure que j'approchais de l'arête supérieure de la plaque, mon activité de reptation devenait frénétique : le salut devait s'y trouver. Je m'agrippai enfin à cette arête et tirai avec violence sur mes bras. Je basculai dans le vide.

Planète en dérive, je tournoyais sur moi-même. Je n'eus guère le temps de m'ouvrir à l'effroi : j'échouai sur une poudre moelleuse. Je me trouvais au centre d'un cirque qui paraissait de basalte noir, dont les confins se perdaient dans la nuit, parmi les astres. Des gradins s'élevaient, innombrables. Mon regard se perdait dans cette infinité de cercles superposés qui s'enfuyaient dans l'ombre. Le vide de l'espace stellaire m'avait rempli d'effroi ; mais ces gradins déserts et colossaux m'infligèrent une désespérance si absolue qu'elle s'était expulsée de moi : réifiée, solidifiée, comme posée à côté de moi, plus réelle que ce qui était moi, Eckhart von Kuntz. Car l'espace est familier, nous le connaissons vide, immense, tandis que les gradins doivent être peuplés. Davantage que leur dimension et leur étagement sans limite, le sentiment d'une injustifiable, écrasante absence déchira mon être : au milieu de cette arène serais-je seul, placé sous le regard de personne ? J'étais rempli d'angoisse et d'un sentiment d'absurdité absolue...

Alors je criai, je croyais crier : « Au regard de Dieu je préfère l'injustice des hommes ! » Peut-être ne proférai-je pas ces paroles d'égaré mais elles

s'inscrivaient en moi en lettres de feu. Je ressentais ainsi le néant et l'absence comme le véritable regard de Dieu, l'absolu de sa colère.

Répondant à mon vœu, surgissaient à nouveau les Voix qui m'avaient poursuivi et rompu dans la plaine. Poignantes, elles m'étaient le multiple remords et l'infinie détresse. Et pourtant je pleurais de joie en les écoutant. À nouveau je distinguais la basse de ce Anton Levy dont j'avais mêlé les poils de la barbe et les cheveux, rasés avant la chambre à gaz. À nouveau je reconnaissais, pure comme une étoile de cristal, Zina Perenkova, soprano de l'opéra de Varsovie, qui avait osé chanter devant sa chambrée en ce fatal février 43.

Dans l'immense chœur qui s'élevait, je les reconnaissais tous, ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, aux yeux hagards. J'égrenais leurs noms un à un en pleurant de joie autant que de contrition : je retrouvais enfin les hommes.

Les Voix terribles apparaissaient dans l'arène, elles jaillissaient en flammes qui léchaient la courbe de l'infini. Volutés, rougeoiements, éclairs, explosions, les voix de tous les morts, conduites par celles de mes victimes, se précipitaient du haut des gradins pour me châtier. Je les attendais avec reconnaissance et humilité.

Une fenêtre donnait sur le ciel bleu. Le chant d'un merle espiègle me parvenait. Sur une table de bois blanc étaient posés une cruche de terre et un chapeau sans couleur au large bord.

- Vous vous êtes beaucoup agité, docteur.

Cette voix un peu rauque me fit tressaillir. Sensuelle, profonde, elle portait une trace d'accent bavarois. Frau Eva Schloegel se penchait vers moi. Elle m'apparut belle comme l'âme allemande.

Dans la pesanteur du silence, elle m'apprend de sa voix lente que je me trouve dans une ferme, à quelques quatre-vingt kilomètres de Cordoba, en Argentine. J'ai déliré pendant quatre semaines. Ici décembre est l'été. Quelques lambeaux du III^e Reich ont fondé cette ferme qui sera, m'assure Frau Eva Schloegel, prospère ; qui ouvre déjà un nouvel avenir. Nous sommes trente-deux. D'autres se joindront à nous, fugitifs de par le monde.

- L'Argentine ? dis-je.

Alors je suis assailli par les images de l'Argentine que je ne connais pas : la pampa sans arbres ni limites, rase sous le poids d'un ciel criblé de soleil ; des gauchos coiffés de chapeaux à large bord, vêtus de ponchos bariolés et d'amples jambières de cuir ; ils mangent de la viande crue ; le pays est vide et silencieux, flasque comme une peau retournée. Il ne m'est pas seulement étranger ; il est l'abstraction d'un archétype.

Je ferme les yeux. Je pense avec amertume que tous, tels que nous sommes, nous sommes déjà morts. Pourquoi parler de nouvel avenir ? N'existant plus, en avons-nous besoin ? Je ne m'appelle plus Eckhart von Kuntz, docteur en médecine, biologie, ethnologie, auteur d'une thèse remarquée sur Darwin, qui fut publiée en 1929 à l'université de Heidelberg. Je ne suis plus né à Essen, je n'ai jamais eu la carte n° 1873 du parti national-socialiste. Je dois être désormais quelque Walter Strauss anonyme, quelque professeur de mathématiques sans destin.

Je souris à Frau Eva. Je ne lui dis rien des questions que je nous pose. Pourquoi, sous l'effet de quelle misérable, inacceptable espérance, tenter d'envisager un autre temps alors que le passé est là, constamment et seulement là ? Comment pouvons-nous entrer dans un futur alors que nous n'existons plus, cadavres dont les cendres ont été dispersées dans le vent, sans pardon possible ?

Au nom de quoi croyons-nous que la défaite seule nous ait oblitérés alors que le cancer et la malédiction du Mal nous dévorent interminablement ? Ne sommes-nous pas, dans cette fuite et cette survie insensées, nos propres bourreaux, alors que plus tenace qu'un indélébile tatouage, et aussi durable désormais que l'éternité de la souffrance humaine, la tache honnie que nous laissons restera à jamais captive de cette mémoire indestructible et terrible du monde qui se nomme l'Histoire ? Qu'avons-nous donc à faire de tout ceci, cette vie qui ne nous concerne plus et qui nous laisse écrasés par notre propre legs à nous-mêmes ?

Je contiens des larmes brûlantes.

L'AMERIQUE

J'ai accueilli avec sérénité la sentence de mes pairs. Ils l'ont prononcée à leur corps défendant. La souveraine opinion publique elle-même n'a pas saisi pourquoi j'avais été traîné sur le banc des accusés. Je dois cette situation à un engrenage futile et à la prétention obstinée du procureur, le général Henry J. Walker Junior. Mais ma satisfaction est grande de me rendre compte de ceci : l'Amérique me comprend.

Moi-même je comprends Walker Junior. Dans notre admirable société, où il existe une fonction pour chaque catégorie, un groupe social pour chaque fonction, une voix pour chaque groupe, il faut bien que Walker Junior, procureur vétilleux, existe ; il faut bien que moi, qui fais la guerre et défends l'Amérique, existe. Il fallait donc bien que ce procès eût lieu et qu'en conséquence une sentence fût prononcée.

Qu'est-elle cette sentence ? Six mois d'arrêt et, le plus grave, la dégradation. Celle-ci m'atteint dans mon orgueil de soldat. Mais elle ne donne qu'un prix nouveau au service de la patrie à laquelle je suis passionnément, glacialement, attaché. Au reste elle s'efface d'elle-même par la véritable contre sentence des membres du tribunal de guerre (tous les juges, mes camarades de West Point en particulier, sont venus me serrer la main, me demandant de les absoudre) et, mieux que cela, de mon peuple qui, je le répète, ne comprend pas la raison de ce procès. Il fallait que je fusse condamné. Je l'ai été avec rigueur. Cela est bien. Pour tous comme pour la grandeur de l'Amérique.

Au reste, quel était ce crime pour lequel j'ai été condamné ? Oui, colonel, j'ai couvert des meurtres et des tortures. J'ai couvert le capitaine Franck E. Palmero qui avait donné l'ordre de raser le village d'An-Son. J'ai approuvé l'acte de discipline du sergent Dick Mac Pherson qui a strictement appliqué cet ordre. Celui-ci était justifié : nous avions perdu la veille deux hommes atteints par des balles venant d'An-Son. Cet ordre a été exécuté dans sa rigueur. Tout est bien.

On a, pendant le procès, projeté des photos prises à An Son : femmes, enfants, vieillards massacrés. On a aussi passé des films pris en d'autres circonstances pour mieux démontrer que An-Son s'inscrivait dans la grande logique de la guerre : le canon d'un M16 s'enfonçant implacablement dans le nez d'un prisonnier, des ennemis jetés d'un hélicoptère, le tirage au sort pour savoir qui aurait le privilège de faire le premier mitraillage sur une paillote école. On m'a fait grief d'errements d'autres marines : le lieutenant Ralph T.

Jones, passant en jeep, avait attrapé un gamin par les cheveux, l'avait traîné puis jeté à terre où sa tête se fracassa (on a évoqué l'image, qu'on a cru terrible, de la cervelle projetée sur la table d'un marchand de soupe). On a évidemment parlé de multiples viols commis sous les yeux des parents des victimes et le meurtre des jeunes filles après que la section fut passée dessus. On a ravaudé tous les lambeaux de la guerre pour me les faire endosser. Je devenais prétexte et symbole.

C'était la guerre. Nous y étions tous jusqu'à la pointe des cheveux : Blancs et Noirs, ainsi que nos ennemis. Aucun n'a reculé devant la guerre. Je n'ajouterai rien au plaidoyer. D'ailleurs j'étais partisan du mutisme. Mais le plaidoyer fait partie de la démocratie comme le meurtre de la guerre.

Ce que je peux, en revanche, développer : une série de points qui démontrent que les Américains ne sont pas des criminels de guerre et que l'Amérique a une nature propre qui la définit au service de la démocratie. Rejeter ces arguments, c'est dénier à l'Amérique non seulement sa grandeur spécifique mais encore son droit à l'existence ce qui, par hypothèse, est nul et non avenu.

*

Les juges faciles de l'étranger ont osé évoquer Treblinka, Lidice ou Oradour-sur-Glane. Ils ont osé parler de crimes de guerre. Pendant qu'ils étaient au chaud dans leurs fauteuils, nous défendions leur droit de parler. Mais qu'y a-t-il de commun entre nous et les nazis, entre nous et les communistes ? Est crime l'acte meurtrier ou immonde commis par des criminels. Sont criminels par nature ceux qui forment une minorité dictatoriale, qui bâillonnent leurs peuples et les violent. Tel n'est pas notre cas : nous servons notre peuple qui décide en toute liberté, nous servons comme nous pouvons notre peuple qui est informé à chaque instant de tout, qui nous approuve ou qui peut nous désapprouver. Pendant douze ans il nous a approuvé en connaissance de cause, et c'est pourquoi il n'a pas compris les condamnations de circonstance infligées au sergent Mac Pherson et à moi-même. Ses yeux ont eu leur pâture quotidienne d'horreurs de la guerre et le spectacle journalier de nos difficultés ; il a été témoin du moindre de nos gestes. Il a attendu de nous un service. Nous avons accompli celui-ci avec les moyens que l'ennemi et la fatale logique du combat nous ont imposés. Nous avons fait la guerre.

Nous avons agi dans la discipline à l'égard de notre patrie. Nous n'avons rien imposé à notre peuple. Et lorsqu'il a eu assez de cette guerre, nous l'avons arrêtée sans murmurer. Nous sommes des démocrates : nous ne pouvons être des criminels. Une nation entière ne peut être criminelle. Elle a

le droit d'agir selon le sentiment de son intérêt. Nous ne sommes pas criminels. Aucun démocrate qui combat pour la démocratie ne peut l'être.

D'autre part s'avère crime l'acte meurtrier ou immonde commis pour l'établissement d'une injustice. L'injustice consiste en une suppression de la liberté, ou en un reniement de droits légitimes. Tel ne fut pas notre cas. Nous avons combattu pour que ne soit lésés ni la liberté ni nos droits légitimes de grande puissance. D'ailleurs lorsque l'injustice est librement prise pour la justice, elle disparaît.

Ainsi nos actes, qu'ils soient considérés sous l'angle de leurs agents ou sous celui de leur fin, ne peuvent être qualifiés de crime de guerre. Ce ne sont que des actes de guerre imposés par l'ennemi, je le répète. Il faut savoir à quelle époque furent négociés et adoptés les conventions de Genève...

*

Après ma détention, je suis revenu chez moi. J'habite dans une maison blanche entourée de gazon et de fleurs, dans le Wisconsin. Les voisins sont venus me serrer la main. Ils ont dit : « Désolé. » Certains ont ajouté : « Nous vous avons embarqué dans une sale histoire. Ne nous en veuillez pas. » En silence, une grande joie dilatant mon âme, j'ai accueilli les marques de la solidarité américaine. Je n'ai jamais été vraiment déçu par mon pays.

Puis je me suis rendu à New York pour saluer le symbole de la liberté. J'ai fait un grand détour par Brooklyn. J'ai pris le ferry-boat. Mon visage vivifié par le vent glacial de la mer, j'ai contemplé la grandeur. Je me suis découvert devant l'impérissable statue de la Liberté. Je lui ai rendu l'hommage anonyme, silencieux, résolu, des hommes qui croient dans la démocratie.

Pendant que s'avançaient vers moi les tours altières de Manhattan, moi le colonel déchu revenu à son état de professeur du secondaire, dans une « high school », je pensais à l'admirable poème « Une femme m'attend » de Walt Whitman :

« ... Je suis sévère, âpre, vaste, inébranlable, mais je vous aime,
Je ne vous fais pas plus mal que nécessaire ...
... Sur vous je greffe le plus cher de moi et de l'Amérique ... »

Je sentais la grandeur de ma terre et de mon peuple croître en moi. Non je n'ai pas fait plus de mal que nécessaire. Oui je porte le plus cher de l'Amérique. J'ai tenté de le greffer où j'ai été. Devant le prodige de puissance, devant cette érection massive, ce vaste mutisme grondant, je dis : « nous avons fait cela ! »

Nous avons recueilli les réprouvés de la terre : Pères Pèlerins, Pauvres, Noirs, Juifs, Fugitifs du monde, les uns fuyant la tyrannie et les autres la

misère. Ils se sont mêlés. Ils ont construit, sur un continent désert, la chose que voilà, qui fascine le monde. Ils ont été l'Effort Humain. Ils ont édifié l'asile de la liberté, le refuge des justes, l'espérance des démunis. Ils ont manifesté la puissance de la main et l'aisance de l'esprit. Une poignée de culs-terreux puritains ont inventé la Démocratie Moderne : nous avons uni la démocratie à l'idée de bonheur. C'est par cette démocratie que ce peuple est devenu grand, aimantant le monde.

Sur l'eau calme, je m'approchais lentement des plus hautes tours de la ville. Downtown était superbe dans le ciel pur. Des mouettes planaient dans le vent exquis du large. Une grande paix régnait. J'abordai à Battery Place. Je pénétrai dans les canyons. Je levais les yeux : les lignes fuyaient vers le ciel, dans un vertige immobile. Wall Street : ici s'élevait le mur qui protégeait les premiers venus contre les Indiens. Ici, même le prince de Talleyrand-Périgord est venu chercher fortune, claudiquant sur les rochers et dans les taillis. Depuis lors la planète continue de rêver à l'Amérique. Il faut que l'Amérique se perpétue dans les siècles et par-delà les océans, vers les espaces sidéraux.

*

Une grande puissance incarne le rêve des peuples. À ce titre elle est irrésistiblement appelée à s'étendre. Le fer peut frayer sa voie. Mais le véritable pouvoir vient du rêve et du mythe : les cœurs et les âmes sont ainsi subjuguées sans effort. Aucun glaive n'égale la force du rêve. Celui-ci fait que l'Amérique est réclamée par les peuples. Elle croît selon leur propre désir. Le fer ne fait que parachever l'intrusion puis la domination en brisant la résistance des inévitables poignées d'irréductibles. Cela est bien : qui saurait nier les vertus de la paix impériale ? Le monde, grâce à elle, entre en civilisation : celle-ci est faite de loi et d'ordre sans lesquels la prospérité est précaire, le progrès éphémère et l'esprit incertain.

C'est ainsi qu'il faut comprendre l'irrésistible accroissement de la puissance des Etats-Unis, son inexorable expansion. Inconscient ou non, tous les peuples de la planète, y inclus finalement ceux qui se déclaraient nos compétiteurs, nos adversaires, nos ennemis, ont compris les bienfaits de la paix américaine. Mais auparavant, et cela déjà du temps maintenant reculé de Henry Ford et de John D. Rockefeller, ils étaient fascinés par notre force et notre audace. Le siècle américain donnait enfin la réponse à la première aspiration des hommes que seul Dieu avait jusqu'alors résolu par la multiplication des pains et des poissons un jour au bord du lac Tibériade : l'Amérique a inventé l'abondance.

Pourquoi, dans ces conditions, les hommes n'auraient-ils pas tourné leurs regards vers la terre américaine et fini par nous appeler pour que nous

partagions les fruits de notre savoir, pour que nous leur livrions quelques clés de notre merveilleux, divin secret ? C'est ce qu'ils ont tous fait, les uns après les autres.

Maintenant que quelques péripéties pathétiques de notre grandeur ont disparu comme scories de l'Histoire – et la dernière en date fut le ravage de ce malheureux pays, le Viêt-Nam – maintenant que l'Amérique paraît rendue à la fois plus humble par la reconnaissance de ses erreurs et plus libre (comme un être qui vient de liquider toutes les complications sentimentales dans lesquelles il était empêtré), nos ennemis même se disputent comme des chiens le privilège de nous approcher.

Jamais l'hégémonie américaine n'a atteint ce degré de perfection.

En elle repose la paix du monde ; d'elle jaillit le progrès. C'est là que se trouve la mission de l'Amérique au regard de l'histoire et de l'humanité. Nous sommes les dépositaires de l'espoir.

Qu'ils clament dans les vents qui dispersent leurs cris, les contempteurs de notre puissance ! Ils savent bien que, nous absents, s'établit le règne de la terreur et de la misère, de l'injustice, et de l'injustifiable tyrannie. Les inconvénients de notre tutelle ne sont rien auprès des maux que provoquerait sa disparition.

Notre puissance est une. Ses bienfaits s'accompagnent en effet de quelques désagréments. Ceux-ci ne vont pas sans ceux-là. Certains l'ignorent ou veulent l'ignorer. Ce sont des naïfs ou, je le crois, des abuseurs, les soldats subtils des forces des ténèbres. Nous ne céderons pas car nous avons soin du destin du monde, nous voyons au-delà du temps présent, au-delà des limites de la planète, vers les espaces grandioses où règne le silence et où la lumière elle-même est lente.

Nous seuls disposons des moyens suffisants pour bondir vers l'infini, de soleil en soleil. Nous seuls allions la puissance à la liberté de création. Ailleurs la puissance procède de la dictature : ainsi est-elle condamnée à se dévorer elle-même. Mais la nôtre qui s'épanouit dans la multiplicité infinie des désirs, des volontés et des forces créatrices, ne peut que s'élancer vers un espace sans limites. Le seul péril est que, rendus insouciant par l'excès de confiance en nous-mêmes, ou pis, moroses par le doute à l'égard de notre race et de notre destinée, nous baissions la garde devant le Double Ennemi.

Nous ne devons craindre en effet que l'invasion intérieure. Les germes du cancer sont incrustés dans nos villes. Les subtiles forces de la dissolution ont déjà fait preuve de leur efficacité. Elles sont nécessaires à ce délicat équilibre qu'est la démocratie. Puisque celle-ci est le sens de notre destinée, nous avons besoin d'elles. Mais il convient qu'elles ne soient pas plus puissantes que notre capacité de construction, de solidarité, de création. Nous devons donc veiller à ce que notre esprit ne se consume pas lui-même, que

notre corps ne se dévore pas lui-même. Que la clameur, puisque ce pays est grand, existe, mais qu'elle ne submerge pas la patience au travail. Que la haine stimule les ardeurs, mais qu'elle ne rende pas l'amour honteux. Nous saurons, le cas échéant, faire face à l'exagération afin que soit préservée la grandeur et la sécurité de l'Amérique.

L'ennemi de l'intérieur, nous le tolérons par amour du progrès et de la liberté. Mais nous ne supporterons jamais le déséquilibre des forces : dès que nous verrons se préciser le moindre risque d'un basculement, nous prendrons les devants. Nous trancherons toutes les têtes de l'hydre à la fois.

L'ennemi de l'extérieur nous guette, constant, attentif, tablant sur le temps. Nous ne craignons pas cet ennemi-là.

Mais si un jour le centre de gravité de l'Histoire quittait l'Amérique, alors malheur à l'Histoire...

LAHORE

Lahore ! Son nom résonne comme un coup de gong. Dans sa sonorité profonde je vois : la caverne rouge d'une poitrine, l'emmêlement barbare des siècles, la voûte d'un mystère.

Et c'était dans cette ville que les conspirateurs devaient se réunir, dans quelque souterrain, quelque salle basse d'une de ces innombrables demeures muettes. J'apercevais un surgissement de minarets. Lorsque j'arrivai, le ciel s'ensanglantait du soir. Dans l'air moite s'élevait en tremblant l'appel geignard d'un muezzin gigantesque et invisible. La même voix se répandait sur des millions de fidèles soudains graves. Je marchais parmi une multitude prosternée et psalmodiante. Elle était tournée vers le soleil impassible qui glissait derrière le désert. Je traversais une tragédie.

Le gouverneur fit la grimace en me voyant. Il grommela que j'aurais pu arriver à une autre heure. Ceux qui ne croyaient pas à Allah, même les puissants Infidèles de l'Angleterre, s'abstenaient de traverser aussi insolument une foule en prière. Le sacré était la seule chose que ce peuple qui appartenait à l'Empire possédait dans sa totale intégrité. Ayant perdu la maîtrise de son destin politique, il devait au moins disposer de cette miette que sait accorder un maître intelligent : la célébration de sa foi. J'avais commis une maladresse. L'air était chaud, la multitude instable bien qu'amorphe en apparence. Le gouverneur représentant de sa Majesté le souverain du Royaume-Uni, continuait de me désapprouver en se versant du whisky.

Je haussai les épaules. Ce que je croyais : agir vite, cette nuit même, sous peine qu'éclate dans la semaine quelque révolte concertée dans tout l'Islam. Ce que je savais : ici, à Lahore, devait avoir lieu une conférence secrète de hauts émissaires et même des chefs des communautés musulmanes nationalistes. J'étais venu avec des noms, des signalements, des photographies. J'avais en mains l'ordre du jour. Etaient gravés dans ma mémoire les traits de quelques chefs : des nuits entières j'avais contemplé leurs portraits. Comme dans ce conte japonais, j'avais avalé les visages de ces hommes et maintenant ils campaient en moi. Je connaissais leurs buts et leurs moyens. Ce que j'ignorais : le lieu exact de la réunion et, bien entendu, le moment de la révolte qu'ils décideraient. J'étais venu pour détruire le lieu et empêcher la date.

- Ainsi vous êtes venu seul, me dit le gouverneur, dont le sarcasme couvrait mal la surprise.

- Je suis venu seul en effet, répondis-je. Mais je dispose de l'autorité de l'Empire britannique.

Il se tut, la peur dans les yeux. Sur le coup je voulais lui arracher ses galons dorés, lacérer son bel uniforme rouge. Ce n'était qu'un misérable fonctionnaire qui avait tout simplement oublié l'Etat. Son regard maintenant fuyait dans les sentiers de la lâcheté.

- Pardonnez-moi, Sir, bégaya-t-il. Ce n'était pas ce que je voulais dire.

- Mais vous ne saviez pas non plus qu'à Lahore se tient ce soir cette réunion. Qu'à Lahore s'ourdit une immense conspiration contre l'Empire Britannique. Vous vous êtes contenté d'une apparence de tranquillité. Vous avez cru que la puissance suffit. Vous ignorez tout parce que vous ne soupçonnez pas qu'une puissance, dès qu'elle existe, est menacée. Moi, j'ai suivi ces gens à travers les déserts et seul comme vous dites, depuis Le Caire, Damas, Bagdad, Kaboul. Maintenant ils sont tous là. Nous n'hésiterons devant rien pour les briser. Le monde ne saura jamais qu'ils furent à Lahore.

Le gouverneur se redressa, insoumis :

- ... Ou bien Lahore deviendra un mythe.

Je reconnus la fierté d'un vieux combattant. Cela me plut. Je me dirigeai vers la fenêtre. La rumeur affairée de la ville avait repris. Les minarets dressaient leurs tiges noires et leurs bulbes dans le crépuscule cuivré.

- Lahore est un mythe, dis-je. Ce nom ...

- Ce nom ?...

Alors je me souvins de ces impressions de gong grave, de vouête du temps, de frémissement et de mystère qui s'éveillaient lorsque, à l'Université, j'entendais : Lahore. Ce nom de bronze noir... Je me trouvais à présent à l'intérieur de cette ville et de ce mot. Pourtant ces impressions ne s'étaient guère dissipées. Leur puissance affaiblie par la réalité de la ville, elles se maintenaient comme des fantômes. Alors je sus que j'allais combattre des fantômes. A ce moment-là, dans l'immense ignorance dans laquelle j'étais enfermé - et je méditais sur cette ville hérissée dans la splendeur du ciel, sur cette unanime forêt humaine qui jusqu'à présent n'avait été qu'un point sur la carte -, ma certitude se mua en un pressentiment. Malgré moi se levait cette angoisse pour mon pays : avais-je confondu le temps ? Avais-je pris pour le présent ce qui s'était produit sous le Moghol, ou pis, ce qui ne se produirait qu'un jour, dans cet avenir que je savais menaçant ?

Mais je me ressaisis : ces noms, ces visages qui s'agitaient dans ma mémoire, vivaient autant que moi-même. Hassad Y., Mohammed ben D., Lakhdar R., le Sheikh Al Ghazzali, vingt autres, gisaient dans ma sacoche en une puissante réalité : chacun avait sa fiche où figuraient date et lieu de naissance, diplômes, parentés, itinéraires, signalement.

J'étais chargé de la plus extraordinaire mission qu'un homme pût accomplir : agir de telle sorte qu'un fait ne s'est pas produit. Cela est moins aisé que la tâche normale de la police, qui consiste d'abord à réprimer et arrêter. Il n'entre dans sa besogne que de la technique, non un art : il s'agit de procéder à des arrestations, de frapper, d'assurer la sécurité et la circulation. Quant à moi, je devais faire remonter le temps, effacer le destin : le temps n'a pas eu lieu.

Cette entreprise n'était possible qu'à une seule condition : le secret. Ce secret devait être l'arme des conspirateurs. Il se transformait en piège pour eux-mêmes. Ces chefs religieux, agitateurs, mystiques ou meneurs d'hommes, considérables, s'étaient dépouillés de leur identité. Ils avaient un à un disparu du spectacle qu'ils donnaient devant leurs disciples. Ils étaient partis chacun au plus profond d'une nuit close. Sur la route, ils étaient déguisés en marchands, pèlerins, mendiants, lépreux, anonymes. Ils portaient d'autres noms, d'autres destinées dont ils racontaient parfois dans les cours des caravansérails les étapes imaginaires. Ils avaient une vie qui se confondait avec toutes celles qu'elles croisaient. Ce qu'ils avaient été n'existait plus. Et pour tous la conspiration, leur destin véritable, Lahore et eux-mêmes n'existaient pas. Je me demande si certains n'éprouvèrent pas à un moment, sur les pistes écrasées de soleil, ou dans le tumulte crépusculaire d'une ville étrangère, le sentiment de glisser un pied dans ce gouffre qu'on nomme si commodément le néant. Il est possible, en effet, qu'à force de proclamer un autre destin tout en voulant garder secret et intact l'ancien, la résistance du dissimulateur faiblisse. Il glisse alors dans ce vide qui est à la jointure de deux identités. J'ai connu des fugitifs ainsi rendus fous, des métis désorientés tels des animaux privés d'ouïe ou d'odorat, des criminels soulagés par leur propre capture.

Tel un chef-d'œuvre immense et mystérieux, un soir lyrique et théâtral tordait ses pourpres, ses ors, ses grenats, mettant le feu aux minarets ; les terrasses s'embrasaient au-dessus de l'ombre compacte des arbres et des palmes ; l'appel à la prière retentissait en longues modulations, puis s'éteignait... Ce fut alors que le temps s'immobilisa. L'irruption du silence me fit pressentir la vanité de ma mission. L'air en suspens m'était hostile. Le mutisme de la ville se dressait comme une muraille...

Puis Lahore, se réveillant du songe qui avait un instant prolongé la prière, recommençait à vivre. La puissante rumeur de la ville s'élevait comme une vague de haute mer. Le jour basculait derrière les murailles, les tours de garde et les frondaisons. La substance claire du ciel se transformait en une grisaille inquiète puis en fiévreuses ténèbres. Je me retournai. Le gouverneur était toujours assis derrière son verre de whisky. La pénombre envahissait le vaste bureau où maintenant rampait un air frais.

Je songeais...L'Empire Britannique est une affirmation précise face à cette grande chose diffuse, l'Histoire. Il est plus étendu que celui de Gengis

Khan. Voici des hommes en fuite. La réalité : ils sont neuf, ou quatre-vingt-un ; ils ne sont personne. L'Empire les recherche : il envoie en chasse le meilleur officier de ses services secrets. Nous ne savons en fait qu'une chose : ce que veut l'Empire. Pour le reste, les noms de ces hommes ne sont que des noms, les lieux de leur passage disparaissent puisqu'ils n'y sont plus. Peut-être l'immensité d'une puissance est-elle encore plus vaine lorsque le temps devient immobile. Les peuples où s'évanouissent ces hommes sont l'eau où disparaissent les reflets.

On apporta de la lumière. Dans la clarté suspicieuse de la lampe à manchon je reconnus enfin un objet que je recherchais avec la sourde patience un homme habitué à remonter pas à pas, dans le labyrinthe des cartes, des empreintes, des fiches de renseignements, des palabres des indicateurs, pendant des mois, le destin de ceux sur le compte desquels on enquête. C'était une montre sans aiguille. Elle servait de presse-papier et reposait sur des rapports morts.

Le gouverneur but et reprit :

- L'Empire croît et se renforce. Dieu bénisse Sa Majesté le Roi et que je sois maudit si je dis que l'Empire est menacé de mort. Et pourtant ce qui m'effraie et me fait honte c'est que je ne sache pas comment le défendre à jamais.

Je me découvris une trace d'indulgence. L'ombre préparait à la fraternité. Le sentiment de l'impuissance m'y inclinait. Je saisis la montre. Ce qu'elle avait de curieux était ceci : elle marchait (son tic-tac s'amplifiait démesurément dans ma fascination) et les aiguilles manquaient.

Le gouverneur me tendit la main et je lui rendis la montre. Il pencha pensivement sa face rouge sur le cadran blanc couronné de chiffres romains. Puis, toujours penché sur ce cadran aveugle, il murmura sourdement :

- Je sais cependant ceci : ces hommes sont effectivement à Lahore. Ils ont attendu deux jours deux émissaires qui venaient de Srinagar, la perle du vert Cachemire. Ceux-ci étaient envoyés par une espèce de junte secrète de sept personnes dont je connais inutilement les noms car ils sont faux. La junte pense qu'il faut rassembler les efforts de l'Inde indépendante. Elle pense faux car l'Inde n'est pas ici, à Lahore. Mais elle pense juste car l'Inde est tout l'Empire. A travers l'Inde c'est l'Islam qui s'éveille. Et c'est pourquoi les hommes qui ont traversé la Perse, venant d'Egypte, du Soudan, d'autres déserts, d'autres oasis et d'autres peuples de l'Islam écouteront ces émissaires qui sont leurs frères. Unie cette réunion dispose de l'autorité sur des centaines de millions de Croyants, elle apparaît comme l'Initiatrice, elle est la première dans le désir d'éprouver ensemble le goût de la liberté et de la révolte contre l'Occident. L'Islam se trouve à Lahore aujourd'hui pour être puissant demain

partout. L'Islam va de l'Atlantique aux îles de la Sonde. Un poète, un géant, se trouve parmi eux et les domine de sa stature. Il se nomme Mohammed Iqbal. Sa maison se trouve à dix minutes de là où nous sommes. Cette nuit il est trop tard ou trop tôt. »

Je lançai quelques ordres brefs. Une minute plus tard, trente hommes en armes, silencieux, longeaient des rues désertes. Nous encerclâmes une belle demeure basse et carrée. Nous y pénétrâmes avec brutalité. Elle était vide. Nous attendîmes toute la nuit. Pendant la veille je pensais à cette Ligue Musulmane que nous Britanniques avions encouragée et qui était devenue le centre de tous les dangers. Iqbal devait la présider. Son verbe était magnifique. On n'emprisonne pas le verbe.

Et puis l'aube indécise parut, chargée de voiles comme une veuve. Je compris que j'étais arrivé non cinq minutes trop tard mais vingt, trente, cinquante ans trop tôt, qu'à ce moment-là placé quelque part dans ce qu'on nomme le futur, l'Empire Britannique n'existerait déjà plus. Dans cet instant où la lumière était androgyne, le temps se dévoilait : il était l'autre face du néant. Tout était inutile, sans usage, illusoire.

*

Aujourd'hui 24 février 1974, près d'un demi-siècle après cette nuit où j'ai heureusement failli à ma mission, je lis dans le *South China Morning Post* qu'à Lahore se tient la Conférence Islamique Mondiale. Le Royaume Uni ne compte que soixante millions d'habitants devenus sans importance. Nous savons ce que fut son Empire, nous ignorons ce qu'est l'océan où nous dérivons. Ou du moins, me trouvant à Hong Kong entre la Chine et l'Inde, je le prévois trop bien. Alors une grande mélancolie m'étreint et je crois qu'il est temps d'honorer mes cheveux blancs et de mourir. Livré aux puissances de ce destin bariolé et superbe du monde que l'on appelle Histoire, ce qui naît, se développe et domine, succombe et meurt à son tour. Le vouloir, l'agir sont vains. Une autre curiosité, pétrie de lassitude, me pousse vers la Porte de Bronze derrière laquelle gît le Rien.

FANTAISIE

Vous aurez deviné que j'aimais Clarissa Strass lorsque je vous aurai dit que tout le monde ne pouvait pas être forcément sensible à sa beauté.

J'aimais, en effet, Clarissa qui est morte depuis longtemps, en 1918 (je ne sais quand exactement ni où), comme des millions d'âmes nobles de l'Europe.

Les garçons de ma ville ne faisaient qu'alimenter des rumeurs sur elle, Clarissa. Peu l'avaient vue mais sa beauté était légendaire. Elle ne sortait guère. Lorsqu'elle s'aventurait hors de chez elle, c'était toujours accompagnée de sa mère vêtue de noir comme une duègne, à la tombée de la nuit, à l'heure où les gens traînent les chaises sur les trottoirs, y prennent place et bavardent avec leurs voisins d'en face.

Lorsqu'elle passait sous un réverbère, le halo de lumière jaune saisissait en un éclair son visage. Cet éclair traversait et traverse encore ma vision avec l'éclat d'une lame. Il laisse dans mon souvenir un sillage de tristesse.

Je la suivais précautionneusement, le cœur battant. Je rasais les murs. Je marchais en amortissant le bruit de mes pas. Au dessus des maisons aveugles, j'apercevais le ciel translucide où brillaient les premières étoiles, très grosses et fraîches dans la chaleur des rues.

Parfois Clarissa cessait son long conciliabule avec sa mère. Elle s'immobilisait. Elle se tournait vers moi. À ces moments j'eusse voulu que la terre s'ouvrît et me happât. Elle avait de grands yeux noirs et surtout, qui me bouleversait, une bouche dont la lèvre supérieure était un arc parfait et où s'inscrivaient le dédain, la sensualité et (je me croyais le seul à le distinguer) le refus de l'espérance.

Quelle était donc la nature de sa mélancolie, qui était comme l'essence d'elle-même ? Qui en était-il la cause ? À cette dernière question, une vague me soulevait. Je m'écriai en moi-même : « Je te vengerai, je te vengerai ! » Mais le visage de Clarissa Strass se détournait et elle reprenait son chemin à côté de sa mère qui s'avavançait imposante et pleine de sollicitude.

Clarissa régnait chez elle. Ses parents étaient en adoration devant leur fille. Ils lui passaient tout. Mais ses caprices se résumaient en des sautes d'humeur inexplicables et tragiques : elle éclatait d'un rire sauvage, ses joues prenaient feu, puis soudain elle tombait dans une prostration qui la jetait à terre. Hors ces crises, elle semblait laisser couler son âme dans l'abîme d'une mélancolie sans raison. Elle restait de longues journées perdue dans ses rêveries. Une muraille l'entourait. Ses parents tentaient de vivre normalement

comme si de rien n'était mais peu à peu ils étaient vaincus. Alors sur la grande maison tombait un suaire de silence. La mère s'isolait dans sa chambre. Et pendant qu'elle tricotait, face à la fenêtre qui donnait sur la treille et, plus loin, sur la rivière, son regard noyé de larmes se perdait à son tour dans des songes désolés.

L'évocation de ces images à la fois me navrait et alimentait mon adoration. Elle occupait toutes mes pensées, tous mes instants.

...Comment peut-on souffrir autant ? Je me posais tout haut cette question, allongé tel un grabataire, tandis que mon corps se séparait en deux, une meule refoulant l'intérieur de mon ventre et de ma poitrine vers la gorge. Je respirais lentement, l'air s'immisçait avec peine dans les replis de mes poumons. J'avais envie de rendre. Oui, disais-je encore (les senteurs du soir, par vagues, venaient du jardin), pourquoi faut-il que je ne sache de l'amour qu'une irrecevable souffrance ? Est-il donc une maladie aussi terrible que la cancer qui divise le corps et désagrège l'âme ?

Mais je bénissais ma souffrance. Plus elle était terrible – et je me mettais parfois à hurler dans ma chambre – plus je la chérissais et plus elle m'apparaissait dans sa sainteté.

Pour me distraire de ces affres de l'amour, je courais dans d'immenses batailles, d'immenses mêlées ; je parvenais aux cimes, éblouissantes de blancheur, de montagnes interdites ; j'assistais impassible au déferlement d'une marée qui emportait de vastes cités, des foules d'hommes grimaçants, étroitement embrassés. Je découvrais ainsi la marche désespérée de l'Histoire, imaginant ses catastrophes, ses guerres.

Ce remède ne me guérissait que l'espace des quelques pages sur lesquelles je rêvais plus que je ne les lisais. Ma vie et ma vision finissaient toujours par me ramener à ce beau visage immobile où je découvrais l'indifférence et le renoncement à la vie, ce visage encadré de cheveux noirs, où s'illuminaient les yeux et les lèvres. Clarissa !... On se trompe lorsque l'on dit que l'amour ouvre au monde, qu'il aide à tout voir et comprendre. Or il rétrécit l'univers à la forme d'un visage. Il réduit la vie à l'écoute d'une seule douleur. Si l'amour est la liberté, pourquoi rive-t-il à une peine ? S'il est la vie, pourquoi provoque-t-il les affres de l'agonie ?

Plus je contemplais mon amour, plus je le savais monstrueux : l'ivresse liée à la douleur, l'absorption de mon esprit dans l'image d'un visage, la souffrance de mon corps réglant mes instants, l'énigme d'un bonheur replié dans la déchirure de mon être. Emportant ma raison comme un maître brutal enlève une captive terrifiée et ravie, mon amour, loin de m'apparaître comme un mirage, était une force inconnue à laquelle je me confiais, sans révolte contre son incompréhensible sauvagerie, mais avec la foi qu'elle donnerait à ma vie, le seul sens qu'elle devait avoir.

Je guettais les sorties de Clarissa Strass.

Lorsqu'elle n'apparaissait pas à la tombée de la nuit, que l'obscurité avait déjà envahi la rue, et que j'avais perdu l'espoir de guetter sa silhouette, je passais sous sa fenêtre. La persienne fermée laissait filtrer des rais de lumière. J'espérais encore qu'une ombre passerait.

Une fois, cette ombre traversa le rectangle zébré de jaune. Mon visage reçut alors une pluie de cendres légères, celles d'un bonheur infini. « Bénie soit cette journée, bénie soit-elle puisqu'elle me donna cette seconde de félicité ! »

Souvent, j'attendais dans le crachin. Sur les arbres et les haies, sur le gravier et dans les flaques, il faisait le bruit pérenne d'un grignotement immense : une armée de rongeurs envahissait sans discontinuer l'empire de la nuit. Et j'étais là, le visage comme baigné de larmes, environné de cette invasion puissante et douce, à peine perceptible. Lentement, elle engourdissait mon esprit dans des rets infinis dont la trame s'épaississait, m'emprisonnant.

Ma vie n'était plus que ce rêve.

*

À l'ombre de grands platanes, sur l'esplanade, dans les baraques foraines, crépitaient les carabines et les plaques de tôle derrière les cibles. La roulette aux nougats cliquetait chez Julot. La sirène des manèges mugissait que suivait le vacarme d'un roulement continu. À la voix mélancolique d'un orgue de Barbarie se mêlaient les vociférations d'un bateleur vêtu de rouge comme un démon et moustachu comme Clémenceau. Là-haut, dans le ciel doré du crépuscule, montaient et descendaient, lentes dans leur course impassible, les nacelles de la grande roue. « Regarde, dit mon ami Pierre, c'est elle, Clarissa Strass. » Je me détournai de la roulette qui cliquetait tandis que Julot, inlassable, grailonnait : « Rien ne va plus, rien ne va plus ! » Alors, je la vis. Nos regards se croisèrent.

Ce fut ainsi que nous nous étions rencontrés la première fois.

Elle se détourna aussitôt et se fondit dans la foule, accompagnée de son amie Jacqueline. Mais son regard, aussi rapide fut-il, était celui de l'étonnement d'une âme.

Je garde encore dans mon souvenir la netteté de cet instant. S'éleva en moi un grand silence. La place s'était vidée. Je ne sentais plus que la présence haletante de mon ami Pierre à mes côtés. Je gardais mes yeux rivés sur l'endroit d'où Clarissa venait de disparaître. (Ce silence, je le retrouvais deux ans plus tard, lorsqu'elle joua devant nous et sa famille une *Nocturne* de Chopin. C'était le jour de ses dix-huit ans. Elle jouait avec des fautes. Je savais qu'elle jouait pour moi. Ma vie médiocre est jalonnée de ces instants sublimes).

Depuis cette rencontre, mon amour ne cessa de grandir. Enfin, Pierre, mon ami de toujours que j'aimais encore plus depuis que je savais que nous portions le même amour, me présenta à Clarissa. Dans quelles circonstances, je ne m'en souviens plus. Probablement parce que ma joie et mon émotion avaient été telles que, comme le vin, elles avaient aboli la mémoire. J'avais dû balbutier quelque chose pendant que le monde basculait. Nous avons dû nous serrer la main. Elle avait dû poser sur moi ce regard calme et indifférent. Nicole, sa cousine qu'éphémèrement je fréquentai par la suite, me dit lors de notre premier rendez-vous au bord de la rivière : « Comme nous sentions tous ton amour ! Un jour vous vous promènerez ici même, le long de la rivière. Vous viendrez dans une grosse Bugatti. Vous serez mariés et toi tu auras gagné gloire et fortune. » Nous ne nous sommes pas mariés bien que le destin eût tout fait pour nous rapprocher. Nous ne sommes jamais venus ensemble, Clarissa et moi, à cet endroit.

Pourquoi n'avions nous pas pu nous joindre ? Pourquoi à l'instant de nous unir nous étions-nous séparés ? Et pourtant nous nous aimions. Oh, tout se bouscule dans ma pauvre tête. La gloire, la fortune m'ont comblé mais tout s'est dilapidé et je me suis perdu dans le désert de la vie. L'homme méthodique que je suis perd le sens de l'ordre lorsqu'il essaie de se souvenir de son échec. Pour la première fois je vais essayer de me remémorer depuis le début.

*

Baignée de musique et d'azur me paraît l'adolescence, ces quelques années pendant lesquelles la pureté de l'enfance se remplit de l'espérance du monde. De l'enfance j'avais gardé un regard immaculé. Et je m'ouvrais à l'existence.

Je me rendais chez Clarissa Strass maintenant qu'elle m'avait admis dans son cercle. Accompagné de Raphaël, le valet, qui promenait silencieux son air insolent et ironique, je traversais des couloirs rouges parés de lourdes tentures. Je marchais sur la pointe des pieds, le cœur battant parmi tant de solennité. Le père de Clarissa avait fait fortune grâce à une besogne imbécile : construire des maisons, puis les revendre. Des rires et des voix me parvenaient, étouffés dans l'immensité de la maison. Raphaël poussait une porte et, exagérément pompeux, m'annonçait : « Monsieur Georges Duquin ». Quatre garçons étaient là qui entouraient Clarissa. Les regards se tournaient vers moi, le silence tomba comme un drap noir. « Entre, » me lançait-elle gaîment. J'étais le nouveau ; je ne disais rien. Les autres reprenaient leurs bavardages qui comme les rayons d'une roue, se dirigeaient vers le centre lumineux, Clarissa Strass. Elle écoutait en souriant, absente. Elle arrangeait sans cesse quelque pli

de sa robe qui s'épanouissait, gracieuse corolle. Je me tassais dans mon coin. Bientôt, je ne la regardais plus parce que je ne voulais pas que les autres fissent des plaisanteries sur « mon regard noir et ma flamme transie ». Je fixais les feuilles d'acanthé en stuc du plafond, les dorures des portes, leurs poignées en forme de têtes de lion. Je m'approchais de la fenêtre. Je me plongeais au loin, très loin, au-delà des arbres et de la rivière, plus loin que les prairies ondoyantes, dans le Pays Sans Nom où règne une brume éternelle, porté par ma souffrance. Et lorsque Clarissa répondait à la voix indolente de Serge Chaubard – c'était un pleutre brillantiné – elle m'infligeait des élancements qui m'obligeaient à m'appuyer sur l'encadrement de la fenêtre. Le parfum des roses montait des parterres du jardin. Les oiseaux s'ébrouaient et bataillaient dans les frondaisons : innombrables froissements secs de plumes et de feuillages.

Je me sentais moqué et misérable. « Eh bien, Monsieur Georges Duquin, disait-elle soudain. Ton génie, offre-le moi maintenant. » (Sa voix oblitèra la confusion des bavardages qui cessèrent). Ce que ses paroles auraient pu contenir d'ironie était démenti par ses yeux qui, en se posant sur moi, m'enveloppaient d'une affection presque enfantine. Je restais silencieux ; lentement je dévisageais les quatre effrontés en chargeant mon regard de tout mon mépris. Elle souriait en suivant les haltes de mes yeux. Enfin nous nous rencontrâmes. Alors, pensivement, elle dit : « Ils te haïssent vraiment, tu sais. » Je sortis. En passant devant une fenêtre, j'aperçus Pierre sur la terrasse, perdu dans sa rêverie. J'ouvris la croisée : « psst ! » Pierre ne se retournait pas. Je le laissais dans sa propre souffrance. Surgissant de l'ombre, Raphaël me raccompagna. Il avait la trentaine cynique. La ville connaissait ses frasques. Il avait dévoré de pauvres filles perdues. Il appartenait à la race que je craignais et tout mon être se hérissa d'horreur lorsque, sur le perron, il s'approcha de moi et osa parler de Clarissa en ricanant : « Elle n'est qu'une petite fille. » Je m'enfuis, impuissant et désespéré.

Dans la rue déserte mon pas résonnait. Les demeures étaient enfouies dans les jardins obscurs ; parfois un haut mur de pierres annonçait la résidence d'un bourgeois. Lilas et magnolias répandaient leurs lourds aromes dans l'air mystique de la nuit.

À peine dissipé le désarroi que m'avait causé Raphaël, la voix de ce pleutre de Chaubard me revenait. Je fus rempli de fureur. C'est de cette année-là que date ma haine des bourgeois. Ce fut cette haine qui me porta à – ce qu'il est convenu de dire dans leur langage – « réussir dans la vie ».

Mes pensées pour Clarissa étaient souvent encombrées à cette époque par l'évocation de Chaubard qui ne cessait de la courtiser. Il était le fils d'un notaire et d'une pimbêche gourmée qui pinçait ses lèvres avars. Selon les rumeurs qui circulaient parmi les collégiens – et leurs yeux brillaient d'envie – il organisait, assisté de sa sœur, des orgies. Les invités venaient de cinquante

kilomètres à la ronde. Certains avaient même des voitures automobiles. Moi, pendant ce temps, j'allais avec Pierre lancer un cerf-volant dans les prés, ou traîner au café « le Globe » parmi les joueurs de rami. J'étais un pauvre. Je n'avais découvert qu'un des deux mystères haïssables de la vie, l'argent. L'autre, je n'en aurais l'expérience que plus tard.

Presque tous les jours je retournais chez Clarissa. Je revenais pour souffrir dans le ravissement. Lorsqu'elle s'absentait l'été pour des vacances au bord de l'océan, mes journées s'effondraient et se vidaient. Mon seul recours était d'aller chez Pierre. Il était rarement chez lui. Il faisait semblant de jouer au rami au Globe ou errait je ne savais où. Je l'attendais patiemment. Il finissait par rentrer à la nuit tombante, lorsque la chaleur décroissait sous les arbres. Il me lisait ses poèmes exécrables sur les yeux de Clarissa et sur son chien. J'y prenais un plaisir infini : sans relâche le nom de Clarissa était prononcé

Puis je rentrais chez moi en pleine nuit. Ce fut pendant ces longues périodes de vide que je commençais à rêver des rencontres avec Clarissa. Une fois nous nous trouvions dans la cour de l'école que j'avais fréquentée petit, des années auparavant, lorsque ma famille était à Haï-Phong, au Tonkin. Cette école avait été rasée depuis longtemps, elle avait été comme on dit rayée de la carte. Et naturellement comme elle se trouvait à douze mille kilomètres de la ville que Clarissa n'avait jamais quittée, nous ne l'avions pas fréquentée ensemble. Pourtant dans cette école qui revivait dans ma mémoire, Clarissa et moi causions sous l'aréquier planté au milieu de la petite cour moussue. Une autre fois, nous nous rencontrions sur un tertre au milieu d'une lagune où s'entremêlaient des milliers de serpents et de sauriens. Nous courions, la main dans la main, sur les bords d'une eau glauque où poussaient des plantes géantes à fleurs rouges, obscènes. Je commençais alors à pressentir le danger qui guettait Clarissa. Mon âge, mon manque d'expérience de la vie, ne me permettaient pas encore de nommer ce monstre qui allait fondre sur elle, la couvrir, la souiller et ainsi m'anéantir.

*

Lorsque je prononce le mot destin, j'éprouve la sourde insatisfaction de l'ambiguïté. Le destin est-il cette machinerie infinie qui règle jusqu'à mon geste d'allumer une cigarette, ou cette force majestueuse qui se manifeste de loin en loin, tantôt par un coup implacable d'où découle un irrésistible enchaînement, tantôt par un signe mystérieux, une sorte d'allusion s'ouvrant sur un choix, mais toujours avec ce caractère hautain qui le fait paraître, avec le recul du temps, parabole d'une insondable vérité, d'une inconcevable cohérence ? Les hommes croient au destin parce qu'ils veulent croire en la justice. Des sages ont pensé que l'échec donne lieu à la victoire, la folie à la raison, la mort à la

vie. Énonçant ces préjugés qui résultent de la croyance dans la justice, ils n'alimentent qu'une antique chimère sans laquelle tout ne paraîtrait que néant. Je ne crois pas en l'espérance parce que la justice n'existe pas.

Quelques années passèrent. La mère de Clarissa fut pour moi l'instrument du destin. Elle m'apprit qu'en secret sa fille subissait mon influence. Ses moqueries, son dédain, son acidité dissimulaient le fait qu'elle prenait ses décisions en fonction de ce que j'avais dit. Par exemple : elle voulait devenir peintre (ce qui avait effarouché toute sa famille) ; j'avais négligemment exercé mon dédain à l'égard de ce que je considérais comme une frivolité ou un désœuvrement ; se détournant alors des beaux-arts elle s'était inscrite pour une licence de philosophie. Cette information, est-il bien utile de l'indiquer, m'ouvrit les portes de la joie. Elle me faisait aussi croire d'une manière insensée que j'avais renforcé Clarissa dans son intransigeante pureté. Elle avait dû être sensible à mes déclarations d'adolescent : « Il n'y a qu'un amour dans la vie, être l'un pour l'autre le premier et le dernier, » et cætera, et cætera. De la voir courtisée et solitaire, entourée et dédaigneuse, la rendait à mes yeux encore plus précieuse. J'imaginai qu'un jour elle serait à un garçon infiniment plus beau, infiniment plus noble que moi, et surtout qu'elle ne serait qu'à lui, dans sa totale pureté. Je me voyais les rencontrant. Je pouvais plus loin mes délices : je me figurais devenir l'ami loyal et discret de ce garçon, son frère cadet.

Or voici que par une pluvieuse après-midi de novembre, la mère de Clarissa me déclara : « J'apprends que vous aussi vous allez à Paris pour finir vos études. Je vous en prie, voyez Clarissa, aidez-la car elle est très malheureuse là-bas. Je lui annonce aujourd'hui même votre arrivée. Voici son adresse. ». Sa voix était seulement celle d'une mère. J'y percevais le signe du destin.

Celui-ci devint aveuglant : Clarissa, inopinément, revint de Paris ; nous y repartîmes ensemble. Nous fûmes côte à côte dans le train pendant toute une nuit. Je ne lui dis rien, ma gorge était nouée. Je me contentais de me remémorer amèrement ce qui s'était passé entre nous deux mois plus tôt. L'été désœuvrant s'était emparé de la ville. Pierre avait organisé une petite fête. Je voulus embrasser Clarissa à la faveur de l'obscurité. Elle me repoussa. Le lendemain je l'emmenai dans un café sordide : le Cheval Blanc. Je lui dis devant une tasse de café, que je l'aimais. Elle me répondit : « Que veux-tu que je te dise ? » Elle paya car j'avais oublié mon portefeuille. La tragédie de mon existence débouchait sur le dérisoire. Je m'en voulais d'être né médiocre. Et c'était cette scène qui inlassablement revenait dans le rythme triste d'un train fonçant dans la nuit froide, alors que Clarissa était assise à mon côté. Les baies embuées s'ouvraient sur le noir. Nous étions isolés du monde. Le bruit vague du couloir nous parvenait accompagné d'une odeur de suint et de fumée de

charbon. Je contemplais le profil de Clarissa endormie. Je l'avais à ma garde. Je serais son ombre fidèle. Le destin m'avait mis définitivement sur sa route. Je ne m'étais donc pas trompé. Quoi qu'elle deviendrait, je serais son ami discret et silencieux .

Ainsi le destin nous avait-il rapprochés, loin des importuns, dans le désert de Babylone. Clarissa me recevait seule chez elle parmi un amoncellement de lys au parfum bourdonnant, de gueules-de-loup mauves, de roses couleur de sang dont les feuilles s'accrochaient à mes doigts lorsque je les effleurais. Je la soupçonnais de vouloir mourir par mégarde, étouffée par le parfum de ces fleurs. Leurs teintes sombres et violentes s'accordaient à mon amour.

Elle se vêtait de couleurs qu'une affectation d'artiste avait choisies parmi celles qui donnaient un subtil inconfort à l'œil : le mauve, le gris de poudre, le violet des glycines ou des lilas, l'or trouble du sable. J'y reconnaissais le sourd chatolement d'un deuil.

Elle restait à moitié étendue dans un immense fauteuil à bascule, figée des heures entières. Elle gardait les yeux fermés. Ainsi me parlait-elle. Ses phrases rares n'étaient qu'interrogations. Elles ponctuaient de loin en loin la lente giration de la lumière d'hiver. Lorsque Clarissa disait : « Quelle heure est-il ? » sa voix lente indiquait elle-même une heure précise, celle pleine de poudre d'or et de cendres où l'âme, telle une horloge sans aiguille, poursuit son rythme dans la désespérance et l'inutilité. Elle me demandait : « Qu'as-tu fait hier ? » Alors c'était, pendant quelques instants, l'irruption de la vie dans cette demeure fermée au monde par des fenêtres qui ressemblaient à des vitraux d'église au travers desquels on ne pouvait apercevoir la simple beauté des jardins et du ciel mais des losanges aux couleurs crues ou des personnages solennels et sinistres ennemis du rire et de la gaîté. Parfois elle se balançait. Ces moments pour moi étaient les plus intolérables. Dans ce mouvement impavide et soyeux se concentraient l'absence de Clarissa à l'égard de la vie, son exaspération et ses refus.

Je ne pus me contenir. « Tu ne peux rester comme cela ! » lui criai-je. Elle ouvrait des yeux étonnés. Elle eut un rire bref. « Je fais beaucoup de choses lorsque tu n'es pas là, sais-tu ? » Mais la jalousie m'étreignait dans son étau. Les beaux-arts ! Je me figurais quelque sabbat, quelque débridement des mœurs. Dans quelle sorte d'atelier se rendait-elle ? Avec quels rapins frayait-elle ? Elle n'avait jamais voulu m'en dire quoi que ce fût. Je maudissais le monde des artistes dont j'ignorais tout, que je confondais avec le stupre, le libertinage, le mal. Doucement j'approchais du nouveau mystère et de l'épreuve. Lentement je remâchais ma propre détestation et ma frayeur devant l'inconnu.

Chaque fois je quittais Clarissa avec un sentiment divisé, cloisonné à l'image de mon amour sans issue. J'emportais un sombre ravissement qui me

faisait vivre une semaine. Puis, avarement j'accumulais la joie, sordidement la tristesse était mise à l'écart : elle ne me concernait pas en quelque sorte.

Les façades solennelles de ce beau quartier de l'ouest de Paris formaient un cadre conforme à l'image que j'avais de Clarissa, à mon amour, au désir que j'avais de le garder ainsi qu'une œuvre pleine de noblesse, désespérément distante, perverse et mystérieuse. Elles enchâssaient la maison qui abritait Clarissa qui elle-même détenait ma vie.

Ainsi chaque semaine lui faisais-je une visite qui en était également une à moi-même, prisonnier d'un monde qui n'était pas le mien. Il était celui de la puissance, de l'argent et de l'ennui. Il s'affirmait par des demeures hautaines et taciturnes entourées de grilles en fer forgé, qui dressaient leurs pointes orgueilleuses et menaçantes sous des arbres hostiles. Je le quittais chaque fois imprégné de son irréalité. Une part de moi-même se dérobaient dans le silence et la vacuité.

Je reçus une lettre de Clarissa qui me bouleversa. Elle se terminait ainsi : « Je ne sais plus, je ne sais plus. Qui m'aidera ? » Elle portait la trace bénie de ses larmes. J'accourus chez elle comme un fou.

Or, elle était là, dans son fauteuil contourné, parmi ses fleurs et ses tentures, pâle comme à l'accoutumée, immobile. Je me jetais à ses genoux : « Clarissa ! » Elle posait sa main sur mon front (ce contact me rafraîchit soudain), m'accordait un adorable sourire. Elle me dit de prendre sur la commode un livre d'heures qu'elle venait d'acheter chez un antiquaire. Je l'ouvrais. Les enluminures où dominaient l'or, l'azur et le carmin se brouillaient devant mes yeux. Mais aucune chose n'avait plus de valeur, mon émotion coupait ma respiration, chassait de ma vue les plus belles images, y introduisait un entrelacs de volutes d'ombre, un tourbillon de noires graminées. Clarissa se dirigeait vers le gramophone. Pendant qu'elle tournait la manivelle, elle rejetait sa tête en arrière. Son regard se perdait dans les noires frondaisons du jardin. Elle esquissait un sourire où je voulais lire l'amertume mais qui montrait avec plus d'évidence un orgueil dédaigneux. De la corolle ambrée du pavillon qui s'évasait jaillissait une voix nasillarde. J'étouffais. « Sortons, » dis-je et je pris le bras de Clarissa. Elle se dégageait avec douceur puis se coiffait lentement en s'examinant dans un grand miroir au cadre tarabiscoté. Elle replaçait ses mèches de cheveux, le ruban de son chapeau, la dentelle de son corsage, puis s'immobilisait et me demandait, comme n'importe quelle coquette, avec ce sourire à la fois complice et étranger : « Suis-je bien, ainsi ? » L'aimais-je donc si désespérément, me demandais-je, parce ce qu'elle avait tout ce que je n'avais pas, parce ce qu'elle était tout ce que je n'étais pas ? L'aimais-je donc par snobisme ? À ce moment de futilité Clarissa m'étais plus précieuse que jamais. La musique aigre qui s'échappait du gramophone n'effaçait pas celle de ma souffrance et de mon ravissement, à moins qu'elle ne s'y confondît elle-même. J'entraînais Clarissa dans la lumière

jaune des rues sévères de l'été. Nous nous penchâmes sur la Seine. L'instant était pur, tissé de silence. Puis j'eus une idée : nous irions à un bal des faubourgs. Un taxi groggelant nous laissa devant une cour ombragée, tendue de lampions, où la foule des ouvriers, des mauvais garçons et des cousettes sautillait. Assis, quelques petits bourgeois portant bésicles et chapeaux melons sirotaient de la bière aux côtés de leurs épouses figées. Sur une estrade décorée de petits drapeaux, un orchestre en chemises, foulards et casquettes, jouait avec conviction. Clarissa paraissait enchantée. Il faisait chaud. Elle but et dansa.

Ce furent les seules vraies danses de ma vie. J'ai dansé par la suite, mais absent. Peut-être ai-je toujours, depuis lors, vécu de la même manière, absent.

J'avais rêvé le bonheur. De quelle pauvreté est le rêve lorsque celui-ci se réalise ! Le jour n'était plus le jour, l'instant cessait de l'être. Lorsque sous ce marronnier, à l'écart de la foule tourbillonnante, Clarissa posa son front sur ma joue, je me brisai. « Comme j'ai changé avec toi, comme j'ai changé, le sais-tu, monsieur ? » me dit-elle. Joie, joie et souffrance. Bonheur.

Mais une peur soudaine m'envahissait. Une force terrible me paralysait. Je fus incapable d'embrasser Clarissa.

Désespéré, je ne pus qu'articuler : « rentrons. » En silence, nous nous éloignâmes des arbres, de la musique, des rires. Un soir poudreux tombait. Nous marchions un long moment, passant devant de petits jardins potagers mal tenus. Enfin nous trouvâmes un fiacre. Je le hélai. Clarissa y monta seule. Je lui serrai la main. Je lui dis : « au revoir. » La voiture disparue, je m'effondrai.

Lorsque je repris connaissance, la nuit était noire. Je revenais doucement vers la ville, comme un aveugle, mal assuré et divaguant. Je montais presque inconscient dans un taxi. Je donnais mon adresse et demeurais prostré, recroquevillé dans un coin. De même que rien ne peut exprimer le bonheur fugace que je venais de vivre l'instant où un front se posa sur ma joue, aucun mot ne peut non plus représenter cet état d'abandon dans lequel je dérivais : froid, solitude, pesanteur, désespoir, je ne sais plus. Aucune douleur, c'était la seule certitude, j'étais amer et hébété. Je me laissais glisser dans un abîme.

Soudain un taxi noir débouche en trombe d'une rue obscure de la droite. Mon chauffeur se dresse sur son siège, arc-bouté sur le frein, criant comme un damné. La forme noire et pétaradante s'est fondue dans la nuit. L'homme s'ébroue, pousse un juron et s'essuie le front. Il se retourne vers moi, tandis que sa voiture hoquette et s'immobilise : « Vous... Vous avez vu ça ? Vous avez vu ça ?... » s'indigne-t-il encore tout ému d'avoir échappé à la mort. Et moi j'ai envie de lui crier : « Pourquoi cet accident ne s'est-il pas produit, imbécile ! » Mais je ne dis rien. Je ne fus pas entièrement minable ce soir-là. Je voulais mourir par habitude.

Si les mots sont de piètres instruments pour exprimer des sentiments extrêmes - le bonheur ou la souffrance - qu'ils ne peuvent évoquer que de loin sans réussir à en décrire la tessiture, ils sont encore plus impuissants lorsqu'il s'agit de l'absence de sentiment, du vide qui envahit l'âme, de l'abandon qui peut s'emparer d'un homme comme une sorte de torpeur, d'hypnose, d'anesthésie. A mon retour dans ma chambre après ce désastre, un œil extérieur et froid saisissait mes gestes : j'ouvre la porte de ma chambre, je m'assois à mon bureau.

J'écrivis à Clarissa une lettre d'injures. Je l'y traitai de catin. Je fermai le pli, le timbrai et sortis, le pas léger, le poster...

Le reste de ma vie a découlé de cette lettre. Elle est le grand remords qui me fait tout accepter depuis lors. Chaque fois qu'un nouveau malheur m'abat je me dis : ce fut ma faute et rien d'autre. Le destin m'avait, après l'épreuve, récompensé. Ma lâcheté, ma négligence, m'avaient fait manquer l'accomplissement de ma vie. À la Grande Bifurcation, j'avais pris la mauvaise voie. Désormais tout était irréversible, j'irais sur ce chemin sottement et peut-être librement choisi. Clarissa !

Près d'une semaine après je partais pour la guerre, la Grande Guerre. Une amère allégresse m'animait pendant que j'assemblais mon barda dans l'infâme caserne de Limoges. Enfin je trouvais, dans l'embrasement de l'Europe, ce suicide de la civilisation, le cadre grandiose de ma propre mort.

...De la guerre elle-même je ne pourrais rien relater. Poursuivant mon songe intérieur je voyais à peine les orages d'acier ; ils m'apparaissaient comme une collection de faits infiniment répétés. Feu, explosions, fatigue, mort. La guerre n'était évidemment qu'une fabrication de morts devenues futiles faute de raison. La tuerie était atroce dans sa banalité. Le souvenir, qui reconstruit la réalité, seul peut faire que la guerre paraisse héroïque. Mais tout était misérable et honteux.

...Dès que j'avais un répit, réapparaissait l'image de Clarissa. Son image me préservait du dégoût, du découragement, de la peur, comme un talisman. Je traversais tranquille et solitaire le plus grand bouleversement de l'Histoire, portant en moi cet amour inaltérable qui à la fois me faisait vouloir la mort et m'en protégeait.

Un soir miraculeusement tranquille que je veillais dans l'immense nuit de l'Argonne, alors que de l'horizon illuminé d'éclairs me parvenait le grondement d'autres combats, je me murmurai : « Tout est bien. » Alors, l'idée me vint que Clarissa était pour moi l'expression de Dieu que jusqu'alors je n'avais pas su trouver. Clarissa avait été une image, un instrument, non point une personne. Elle avait été ce symbole qui m'avait permis d'approcher ce qu'aime Dieu : l'intransigeance, la pureté, la sainteté de la jeunesse. Justement je l'avais rejetée au moment même où, s'offrant à mes lèvres et à

mon étreinte, elle cessait d'être une image. Je l'avais repoussée peut-être, comme je l'avais cru, par peur d'être trompé (n'avait-elle pas auparavant refusé mon amour ?), par impuissance ou timidité, mais plus probablement parce que je ne pouvais pas accepter qu'elle devînt chair et ne fût plus symbole et rêve.

Et maintenant je la gardais intacte de toute souillure comme elle avait toujours su m'apparaître. Elle vivait en moi comme la foi des Croisés. Elle me permettait d'affronter sans ciller la mort, l'horreur vulgaire et l'Histoire. Elle me donnait l'invulnérabilité des chevaliers errants. Je méprisais l'héroïsme dont je dois pourtant reconnaître qu'il me procura quelques instants d'ivresse. Mon amour me grandissait dans ma solitude, il m'y raidissait. Mais il me maintenait dans l'humilité par le souvenir de ma lettre infâme. Je vivais avec égalité l'exceptionnel et la médiocrité et cela m'apparaissait aussi comme un enseignement saint.

Ainsi Clarissa, qui dans sa chasteté et sa solitude m'avait fasciné, me devenait-elle plus sainte encore. Je comprenais que la vie ne pouvait être que souffrance. Je comprenais que la solitude était l'unique chemin qui mène à Dieu et que l'amour n'est que lorsqu'il ne se peut réaliser.

*

Mais la vie est puissante. Même dans les circonstances où elle paraît compter le moins, où la mort semble souveraine, efficace à tout instant, la vie est là qui empoigne l'homme et l'oblige à se retourner.

La vie était puissante et Clarissa en était la messagère.

Alors que la grande contre-offensive faisait rage et que l'ennemi progressivement ployait sous la poussée alliée, j'obtenais à la faveur d'une blessure sans importance cinq jours de permission. Le train n'en pouvait plus et se traînait, exténué : il ne me restait qu'une demi-journée à passer chez moi. J'embrassai mes parents et ressortis aussitôt. Un grand orage s'était emparé de la ville. La matinée était le soir, le vent grondait, les volets claquaient, le ciel brun s'illuminait de lueurs sulfureuses. Je me précipitais dans les bourrasques. Une violente odeur de terre m'enveloppait. La ville s'estompait dans les tourbillons de la pluie. Je passai devant la maison de Clarissa. Elle paraissait abandonnée. Je ne m'y attardai pas, un pressentiment m'engageait à ne point m'y arrêter. Je marchais, frappé par l'eau et le vent, étrangement rempli d'une sorte d'allégresse qui allait bientôt se nommer : l'espoir. Je frappai à la porte de Pierre. Il était là. Nous nous embrassâmes. Il avait échappé à la guerre grâce à un accident. Nous nous regardâmes sans mot dire ; nous avions été séparés de longs mois mais nous savions chacun ce que l'autre avait vécu pendant ce temps. Il me présentait sa femme, me montrait son petit enfant. Puis nous nous isolâmes. La tempête avait un peu décréu. Les

arbres du jardin que les rafales d'eau et de vent fouettaient, remuaient, lamentables et dépouillés.

- Je suis heureux que tu aies obtenu ce que nous avions tant désiré, dit-il.

Je me redressai, stupéfait. Il eut un sourire. J'y retrouvais la franche complicité d'autrefois lorsque ensemble nous complotions. Il reprit :

- Clarissa n'a jamais aimé que toi. Elle m'a demandé ton adresse avant de partir comme infirmière sur le front. Elle m'a dit qu'elle voulait te chercher.

Le ciel restait plombé mais l'orage était passé. Je me levai. J'embrassai Pierre et repartis pour le front, heureux.

L'espoir s'agrippait à moi. Survenait la volonté de vivre. Je prenais conscience plus que jamais de toute l'ignominie de la tuerie. La marche victorieuse de notre corps d'armée était pour moi un calvaire. J'attendais une lettre de Clarissa, je guettais sa silhouette parmi les ambulancières. Mais je n'ouvris pas la bouche pour demander où elle pouvait se trouver. Je me confiais au temps, au hasard, à la fatalité. Ce ne fut pas l'orgueil mais la honte et le remords qui m'empêchèrent d'aller vers Clarissa, de la rechercher dans le déferlement des foules hagardes. Mais l'espérance ne me faisait pas douter de l'avenir. Simplement elle me donnait la peur de mourir. Peu à peu je quittais le pays du vide et du délaissement où j'avais vécu pendant plus de trois ans. La vie progressivement reprenait le terrain perdu en moi.

Et puis soudain la guerre cessa. La joie populaire que provoquait la victoire me remplissait de nausée. Chez moi, sept hommes sur les dix qui étaient partis au front, n'étaient pas revenus. La plupart des cadavres avaient été mêlés à ceux de l'ennemi dans quelque indistinct ossuaire. La victoire n'avait pu atténuer la hideuse misère de la guerre.

Ce fut parmi ce dégoût de l'Histoire que l'espérance était la plus forte. L'image de Clarissa, de même qu'elle m'avait protégé de la couardise et du danger en temps de guerre, m'empêcha de succomber à l'écoeurement et à la lassitude de la paix retrouvée. Elle continuait d'être mon talisman. À nouveau elle me permettait de cheminer hors des atteintes du monde. J'étais seulement devenu dans la paix moins parfaitement invulnérable qu'au feu.

En fait, mon espérance, comme toutes les espérances, n'était qu'un rêve éveillé. Rien ne les justifie hors les fantasmes qui s'agitent en nous.

De retour au pays, ma première hâte fut de me précipiter chez Clarissa. Pour la première fois depuis des années, je remarquais la laideur de la pompeuse plaque de marbre rouge fixée sur le portail : « Félix Strass, négociant ». Je surprénais des traces de mousse verte et grise sur le pilier. Je levai les yeux. La belle demeure portait toujours un air de délabrement. Je ne sonnai pas. Comme jadis, je poussais le portail. Mon pas crissait sur les cailloux ronds. Quelques herbes folles bougeaient sur le perron moussu. Je me penchai et jetai un œil par le vasistas de la cuisine. Elle était déserte. Les

domestiques avaient-ils été renvoyés ? Je pénétrai dans l'entrée, grimpai l'escalier désert. Je suffoquai moins aux relents de moisissure qu'à l'impression de décrépitude. Celle-ci avait sa propre odeur qui était violente. Cette vapeur de mort était scandaleuse, elle était un véritable attentat contre la beauté qui avait régné ici même pendant tant d'années ! Je m'attendais à ce que j'avais connu depuis des années : des rires qui se percevaient depuis la pergola, l'accueil dès le perron par les enfants de la maison, un luxe bourgeois fait de mille soins... Et voici que cet abandon criant détruisait ce monde qui avait constitué le cadre le plus précieux de mon passé. Pire que ce spectacle fut la brutale pensée que Clarissa était perdue : Clarissa ne pouvait plus exister.

Je montai l'escalier quatre à quatre. Je bondis vers la chambre de Clarissa. Dans la bergère bleue, une vieille femme boulotte dormait, la bouche serrée et tombante, le bras gauche levé et replié derrière la nuque. C'était sa mère. Elle se réveilla en geignant. Elle m'apprit que Clarissa avait maintenant un enfant ; qu'elle vivait quelque part en Suisse, en Italie, à moins que ce ne fût en Afrique ; qu'elle n'avait pas laissé d'adresse.

- Au nom de notre amour pour Clarissa, je vous en supplie, Madame, ne me dissimulez rien.

En parlant ainsi, en la suppliant aussi humblement, je surprenais la montée de mon aversion pour cette femme : elle était elle-même délabrée. Ce qui lui tenait lieu de visage était fripé, ses yeux clignotaient lamentablement et surtout sa bouche était affreusement tirée vers le bas en une grimace permanente qui portait l'empreinte des peines silencieuses et des larmes ravalées. Elle se leva et alla machinalement verser le thé qui attendait sur une table encombrée de tasses sales. Sa silhouette ramassée donnait une pénible impression de vulgarité. Elle se penchait sur les tasses, le clignotement de ses yeux et le tiraillement de ses lèvres redoublèrent. Je détournai mon regard ; il tomba sur des débris de plâtres et de lambris, des papiers – probablement des lettres – qui traînaient sur le plancher poussiéreux.

- Je le répète, Madame, je vous supplie de ne rien me cacher.

- Je vous dis que nous ne savons pas où vit Clarissa. Cela fait des mois qu'elle ne nous a pas écrit. Mon mari est fou de désespoir. Il s'est enfermé là-haut, dans sa chambre. Les autres se sont enrichis pendant la guerre. Lui, il a tout laissé périr. Je me suis établie ici, dans la chambre de Clarissa, pensant à elle jour et nuit.

Je pressentais des choses encore plus terribles. Les yeux dans la nuit de mes mains, je demandai de qui était l'enfant. Je suppliai à nouveau cette femme de me dire la vérité. J'entendis la voix divaguer. Elle se perdait en soupirs, en bredouillements. Mais avec l'évidence de ma douleur me pénétrait la conviction que l'enfant était de Raphaël, le valet de chambre. J'eus encore la force de demander l'âge de l'enfant. Il avait quatorze mois. Ivre de chagrin, je m'enfuis de la maison maudite, autrefois chérie. Aveuglé par les larmes, je

courais dans la ville. J'entends encore mes propres pleurs. J'entends encore mes hurlements par les rues, parmi les ombres des passants. Un instinct irrésistible me dirigeait vers l'église Saint Étienne. J'enfonçai la porte du père Doussez. Je tombai à genoux. Je ne pouvais que répéter : « Gardez-moi mon père, je suis si malheureux. » Je restai chez lui presque tout le mois. Dès que je le pouvais, plusieurs jours après mon arrivée à l'église, j'allais prier devant l'autel. Des journées entières, dans l'ombre glacée, je confiais à Dieu ma peine et mes regrets. J'y trouvais peu à peu quelque apaisement. Mais mon chagrin restait comme un bloc au milieu de mon corps.

*

Nous eûmes une nuit de Noël évangélique. Elle était pure, profonde. Il avait fait très froid. La neige commençait à geler. Peut-être la lune brillait-elle, je ne m'en souviens pas bien, mais je le suppose car la nuit était très claire et la neige apparaissait dans toute sa splendeur, bleutée.

Après la messe de minuit, je me vêtis chaudement comme pour un grand voyage et sortis. Je me dirigeais hors de la ville. Les prairies brillaient paisiblement. La rivière gelée miroitait. Je descendis la berge, après le cimetière. De l'autre côté, tapie dans l'ombre de grands arbres se trouvait la maison des Strass. Je traversais sans hâte la rivière. Je glissais un peu sur la glace. Apparemment, aucune raison particulière ne justifiait une nouvelle approche de la maison des Strass. Je recherchais l'ultime épreuve. Parvenu à l'autre berge, je grimpai péniblement vers un pré. Sa bleue clarté me remplissait d'une grande paix. Je trouvais la nuit encore plus belle qu'elle fût jamais.

Ce fut à ce moment que je distinguai une silhouette lumineuse qui se détachait sur le rideau noir des arbres. Elle se dirigeait vers moi. C'était Clarissa. Toute la joie et toute la tristesse que j'avais accumulées ne furent rien comparées à la joie et à la tristesse qui explosèrent en moi. Trébuchant sur la neige poudreuse, je me précipitais vers Clarissa. Non ! Elle n'avait pas changé. Son visage était celui que j'adorais. Je me mis à genoux et je dis : « pardon, Clarissa, pardon. » Je lui dis aussi que j'élèverais l'enfant, que nous pourrions vivre heureux, je balbutiais de nombreuses paroles, toutes celles que je n'avais pas su dire et qui se libéraient maintenant. Ses mains étaient glacées. « Viens, allons chez toi. » Elle fit non de la tête. « Mais tu es glacée. Ne restons pas ici. » Alors j'entendis sa voix. Elle était celle d'une enfant timide. C'était sa voix, maintenant blessée, qui avait changé :

- Ce n'est plus chez moi, je n'irai pas.

Je la pris dans mes bras pour la réchauffer. J'étais glacé jusqu'au cœur. Elle leva vers moi son visage adoré (je reconnus ses grands yeux noirs, son nez aux fines narines palpitantes, l'arc parfait et sensuel de ses lèvres).

- Monsieur mon amour, je vais te dire adieu. Maintenant tu vas vivre, tu vas lutter, tu vas gagner pour ta Clarissa. Retiens bien cela, Monsieur : vis pour moi, pour moi.

Et elle expira faiblement en refermant ses yeux. Je la portai jusqu'au mur de la propriété. Je l'y déposai. J'escaladai le mur et courus jusqu'à la maison. Au premier coup que je donnais, la porte, qui n'était pas fermée, lentement s'ouvrait. « Au secours, au secours ! » criai-je. La maison résonnait, lugubre. Dans la chambre de Clarissa où je faisais irruption, je trouvais ses parents.

- Clarissa, Clarissa...haletai-je.

Le père était assis dans la bergère bleue. Il portait des lunettes noires. Un rictus immobile creusait son visage. La mère, elle, était debout devant la fenêtre qui restait ouverte sur le pré, trou béant de la nuit, comme une horrible plaie.

- Clarissa, repris-je, Clarissa, je l'ai laissée derrière le mur, dans le pré. Immobiles ces deux êtres lamentables me dévisageaient fixement.

- Puisque je vous le dis, Clarissa... hurlai-je.

Au milieu même de son rictus, le père articula :

- Que dites-vous, jeune homme ? Clarissa n'est pas là. Elle est à l'autre bout du monde, Dieu sait où. À l'heure qu'il est, elle est probablement morte. Nous avons reçu le mois dernier une lettre où elle annonçait qu'elle allait mourir. Nous comprenons votre douleur. La nôtre est grande aussi. Laissez-nous, je vous en prie.

Je reculai, hébété. Ils appartenaient à un autre monde. Bien des choses appartenaient à un autre monde. Clarissa et moi nous nous trouvions ensemble dans notre monde. Elle venait de me l'ouvrir. Elle est morte, voilà tout. Mais nous étions ensemble pour toujours.

Je revins vers le lieu où je l'avais laissée. Je la retrouvai, toute menue, vulnérable, enfantine. Vulnérable, enfantine : à l'instant de mourir elle me livrait enfin ce qu'elle avait mis tant de soin à dissimuler. Elle me rappelait à ce que je venais de quitter. Je la pris dans mes bras. Je déposai sur ses lèvres glacées ce baiser que je n'avais pas osé. Je la portai au loin, en retraversant la rivière gelée, vers les arbres où j'avais autrefois rêvé d'elle et souffert en l'appelant. Je déposai mon fardeau. Je creusai dans la neige au pied de ces arbres. Je plaçai Clarissa Strass dans la fosse blanche et légère. Une dernière fois je la contemplai. Puis je la recouvris. Je jure que ce fut moi et moi seul qui avais assisté au dernier instant de Clarissa Strass.

En revenant vers la ville qui se dressait bleue et sombre, à mesure que je m'en approchais sur les chemins poudreux et blancs, une étrange force me gagnait. Je me sentais libre.

LES RESISTANTS

Ils rôdaient, gigantesques, autour de l'enclos. Ils étaient quatre. Tapi derrière ma porte, par une fente je les regardais passer en tremblant de tous mes membres. La nuit, sous l'énorme lune d'automne, était claire comme en plein jour. Ils longeaient la barrière, passant et repassant gravement. Je distinguais leurs profils sous la visière de leurs casques. Leurs orbites étaient noyées d'ombre ; leurs nez et leurs mentons avançaient, larges et forts. L'herbe argentée étouffait le bruit des pas des chevaux dont j'entendais le souffle puissant. Les Cavaliers semblaient, en tournant autour de l'enclos, hésiter, supputer leurs chances. Avec leurs armures et leurs lances dressées, ils étaient comme les Quatre Cavaliers du destin.

L'un d'eux parut chanceler. Celui qui le suivait se porta à sa hauteur et le soutint. Ce fut alors que le premier de la colonne se pencha et poussa le portillon de bois. Il pénétra dans la cour.

Je le voyais à contre-jour. Il n'était qu'une ombre colossale et menaçante. Son armure scintillait au clair de lune. Sa lance était droite comme un mât. J'entendis le cliquetis des armes et du harnais. J'entendis une voix claire et forte :

- Nous fuyons les Barbares. Nous sollicitons abri et nourriture.

Que faire ? Moi, pauvre paysan isolé qui avait cru mieux réussir en m'éloignant du village, allais-je résister à eux quatre ? J'ouvris sans hésiter, le cœur battant.

- Entrez, seigneurs, puisque vous êtes porteurs de paix.

Ils s'approchèrent dans un bruit étouffé d'armes. Avec une infinie douceur, le blessé fut porté à terre par ses compagnons. Nous l'installâmes près du feu. Je lui donnai à boire. Ma femme découvrit sa blessure, la nettoya, y pressa les herbes miraculeuses de la vie. Il s'endormit. Ce ne fut qu'alors que ses compagnons se débarrassèrent de leurs cuirasses et prirent leur repos.

C'était des géants comme je n'en avais jamais vus. Celui qui avait poussé le portillon et demandé l'hospitalité était le plus grand, le plus vaste. Sa face était plate sur laquelle se dressait son nez comme un gros silex. Ses yeux étaient écartés à l'ombre de sourcils farouches. Sa tête était un roc et lui-même une montagne. Ses mains, énormes, ne quittaient pas la poignée de ses armes : un sabre et une massue, qui pendaient à sa ceinture. Lorsqu'il se déplaçait dans la pièce, j'avais l'impression que la terre tremblait. Il portait la trace d'un coup

de lance à l'épaule gauche mais ne lui accordait aucune attention. Je l'appellerai le Seigneur du Nord.

Celui que je nommerai le Seigneur de l'Est, quoique de taille presque aussi élevée (il baissait la tête pour éviter la poutre maîtresse), avait une nature totalement dissemblable. Il était le plus jeune des quatre. Il marchait comme un félin et ses gestes précis étaient d'une grande douceur : je le constatai lorsqu'il but. Il aspirait l'eau avec la grâce d'un daim et la tranquillité d'un fauve. Il remerciait en souriant. Alors son visage s'illuminait d'un éclair double : ses dents blanches, pointues, et ses prunelles étincelantes qui perçaient d'une lueur inquiétante. Il était imberbe.

Le troisième était assez sérieusement touché au visage. Une croûte rouge lui balafrait le front. Il avait perdu un doigt de la main droite. Il était assis, le dos au feu et se reposait. Mais ce qui me surprit fut son extraordinaire vitalité en dépit de ses blessures. Elle rayonnait de son visage et de son corps. Il n'avait ni la puissance du Seigneur du Nord, ni la félinité du Seigneur de l'Est, mais l'intelligence et la cordialité débordait de sa personne. Il me parut proche de mon humble condition. Ce fut lui qui me parla. Ma femme pansa le moignon de son doigt. Il eut des mots plaisants et agréables. Je l'appellerai le Seigneur de l'Ouest.

Le Seigneur du Sud gisait sur notre modeste couche qu'il débordait de sa masse imposante. Il était pâle. Il avait reçu un méchant coup sur la cuisse gauche. Mais les plantes miraculeuses avaient arrêté l'épanchement de sang. Dans sa souffrance il gardait la noblesse. Dès son réveil d'un bref assoupissement, il me dit : « je suis désolé de vous importuner. » Je lui assurai que grâce à ces remèdes, il marcherait dans cinq jours.

Alors le Seigneur du Nord sortit de son mutisme. De sa voix sourde il raconta comment l'armée des Barbares avait envahi le pays entier, passant comme la marée invincible de l'océan infini. Il dit comment eux, les quatre rois, joignirent leurs armées et se battirent quarante jours ; comment leurs hommes furent dispersés au bord du fleuve ; comment enfin, se rendant compte de l'impossibilité de vaincre, ils battirent en retraite pour organiser la résistance dans la montagne. Il dit enfin : « Tant qu'il reste les chefs et qu'ils désirent résister, le peuple n'est pas vaincu. Il peut espérer la victoire pour d'autres temps ».

Le Seigneur de l'Ouest, lui, donna des détails sur les horreurs de la guerre : les villes rasées et les tombeaux ouverts, les femmes enceintes éventrées, les jeunes filles violées, des villages entiers passés au fil de l'épée n'ayant opposé aucune résistance, les mères qu'on faisait couvrir par des chiens, les vieillards qu'on obligeait à manger leurs excréments, les enfants projetés en l'air et s'empalant sur les pics. Il dit aussi que le peuple aida les soldats contre l'ennemi en se servant de ses instruments des champs. Il dit enfin que le destin est plus puissant que la volonté des hommes.

Le Seigneur de l'Est, le cadet, ne proféra aucune parole. Il buvait le thé brûlant à petites gorgées. Il écouta ses aînés. Son regard parlait : il disait la haine de l'ennemi et le souvenir des combats.

*

Deux jours passèrent. De la maison réfugiée dans le feuillage au pied de la montagne, nous voyions au loin s'étirer la longue colonne des fuyards. Je ne craignais qu'une chose : que la vue perçante des pillards nous découvrit.

C'est ce qui se produisit. Ils s'approchèrent au crépuscule.

Les trois seigneurs valides revêtirent leurs armures. Je barricadais la porte. Ils me dirent :

- Laissez-nous sortir. Nous combattons dehors.

J'entendais des cris, le choc du fer, le martèlement du sol. Je me hasardai à glisser un œil par la fente de la porte. Les trois Cavaliers se battaient dos-à-dos, en silence. Ils étaient comme trois bûcherons à l'ouvrage, au milieu d'un orage. Soudain, je n'y tins plus. Une force me saisit, une sorte de tendresse (comment pourrais-je nommer autrement ce sentiment ?) me remplit le cœur. Alors je courus saisir ma faux. Elle était grande et lourde. « Ouvre ! » criai-je à ma femme. Je me précipitai au dehors, je fis tourner ma faux. Je vis deux têtes voler. De toute ma vigueur de paysan, de toute mon habileté de paysan, de toute ma rage de paysan, je travaillais comme aux jours les plus durs lorsqu'il faut moissonner avant qu'il pleuve. Je lançais la faux et sèchement la tirais à moi. À chaque mouvement une tête, deux têtes tombaient. Je voyais la masse de mes trois seigneurs s'ébranler muette et terrible dans la confusion vociférante des pillards. Ceux-ci disparurent dans la brume comme une volée de corneilles criardes.

Les Cavaliers posèrent sur moi leurs regards. « Mes Seigneurs, balbutiai-je, mes Seigneurs... » Ils essayèrent leurs fronts puis leurs armes.

Nous rassemblâmes les corps, les membres et les têtes. Nous les fîmes tirer par ma vache jusqu'au ravin. Ils y furent poussés. Nous y jetâmes des pierres. C'était une bien honnête sépulture pour des pillards.

À la nuit noire, nous rentrâmes. Le thé chaud nous fut d'un bien immense dans notre immense fatigue. Pendant que la flamme crépitait dans l'âtre, le Seigneur de l'Ouest, me désignant, s'adressa à son compagnon gisant : « Il fut notre égal. » Ainsi se termina cette journée peu ordinaire.

Trois jours encore passèrent. Le Seigneur du Sud était rétabli. Arrivait le moment où mes hôtes devaient me quitter.

Passaient les cigognes, le vent,
Nous pensions vivre sous ce toit tranquille.
Mais voici le moment du départ.

Seigneurs, gardez au moins la fleur du souvenir !

Le Seigneur du Nord, puissant et majestueux, me dit (et sa voix était celle d'une forge tranquille) : « Hôte respectable, vous nous avez donné le gîte alors que nous étions vaincus. Vous avez guéri notre compagnon. Vous ne nous avez pas marchandé votre vie à l'heure du péril. Mais nous sommes démunis de tout. Un jour seulement, nous l'espérons, nous pourrions vous dédommager, notre fortune recouvrée. Souffrez que nous vous offrions le modeste présent que voici. »

Sans un mot de plus, ils se dépouillèrent de leurs buffleteries. Ils sortirent du maigre bagage accroché à la selle l'insigne de leur noblesse : chacun une tunique de soie. Ils s'en revêtirent. Ils montèrent à cheval. Le Seigneur du Sud était pâle mais parvenait à se tenir fermement sur sa selle haute.

Alors, dans l'enclos de ma modeste chaumière, ce fut un lent ballet prodigieux. Les Cavaliers, droit sur leurs selles, soudés à leurs montures. se déployaient en éventail, se rassemblaient en ligne, tournaient. Ils faisaient se cabrer leurs montures au même moment, trotter sur place puis se déployer à nouveau pour se joindre et former une étoile souple et puissante.

Que l'homme pût obtenir de la bête cette noblesse, qu'il en fût jaillir l'art, qu'enfin moi, paysan, je fusse le spectateur privilégié de ce ballet somptueux, digne des rois, de ce plaisir précieux, parce que suranné par ce temps de guerre où il n'était question que de survivre dans la marée haute des violences et des foules meurtrières !... Je contenais difficilement mon émotion. Avec ferveur je contemplais cette danse lente qui m'apparaissait comme l'adieu poignant d'un monde qui disparaissait, par le destin renié.

Enfin l'étoile, après avoir tourné sur elle-même, s'immobilisa. Les Quatre Cavaliers se présentèrent en ligne devant moi, paysan. Le silence régnait. Une brise légère circulait, elle faisait flotter paisiblement la soie des tuniques. J'exécutai l'octuple salut. J'entendis le chant mélodieux du loriot. Une tristesse puissante me submergea comme un fleuve.

Ils se dévêtirent de leurs tuniques et m'en firent don. Ils reprirent leurs buffleteries, leurs armes lourdes et sonores et remontèrent sur leurs montures.

- Avant de nous quitter, Seigneurs, dites-moi vos noms pour qu'ils soient gravés dans nos cœurs jusqu'à notre mort.

En souriant, le pâle Seigneur du Sud parla :

- Nous sommes les Quatre Cavaliers vaincus.

- Non ! m'écriai-je. Vous êtes les Quatre Rois de la Plaine Fertile. Vous êtes les Quatre Rois de ma vie.

Comme ils étaient venus, avec majesté et lenteur, ils disparurent vers la montagne.

À présent que le Barbare coiffé de fer et de fourrure est passé ayant rasé ma maison, massacré ma famille, je ne veux pas me joindre à la foule des fuyards. Ils sont sans âme ni maître. Ils ne savent pas qu'au-delà de la montagne les Quatre Cavaliers reconstituent leurs forces, qu'ils organisent la résistance et qu'un jour ils reviendront. Ils ignorent que là se trouve l'espoir. Je m'en vais rejoindre les nobles vaincus qui sont les héros de ce temps.

L'ADVERSAIRE

Comme porté par l'air qui tremblait dans l'espace lointain, il paraissait immobile à l'horizon. Je le voyais ainsi dans l'espace que pourtant il parcourait - l'immense plaque noire brillante, déjà tiède à la pointe du jour. Il venait de l'autre côté du désert, appelé par sa bande qui m'avait capturé cette nuit.

C'était d'abord un point sur l'écran pâle de l'aube. Dans l'immobilité du temps, il ne semblait pas se déplacer. Mais enveloppé des bruits obscurs du campement – froissements des toiles, raclements des sabots, souffles des dromadaires, des mules et des chevaux, ordres brefs et gutturaux, cliquetis d'armes – je voyais le point grossir peu à peu, menaçant et majestueux, tel un vaisseau à voile noire qui s'approcherait sur une mer de marbre.

Enfin, il fut assez proche pour que je le pusse distinguer au sommet de son dromadaire qui roulait tranquille et silencieux. Il était enveloppé de toile d'un bleu sombre, presque noir. Sa monture était richement harnachée : les cuivres, le cuir et la laine multicolore brillaient au soleil qui rapidement se hissait dans le ciel métallique. Son masque impassible s'incrustait dans mon regard. Pendant un long moment encore il vogua. Je percevais maintenant le martèlement régulier du trot. Il s'arrêta à quatre pas de moi. Son visage était sévère et avait pris la couleur du pisé. Il avait gardé sa moustache blonde. Je le reconnus malgré son masque creusé.

- Enfin nous voilà, dit-il.

Sa voix grave avait conservé cette espèce de fêlure qui dans les vociférations des libations que nous faisons à l'Université, la rendait reconnaissable entre toutes. Elle lui donnait cette vulgarité grasseyante qu'en secret je détestais. Nous avons été, à cette époque-là, liés comme deux doigts de la main. Du moins le voulait-il et je ne m'y étais pas opposé. Il se précipitait à toutes les faluches. Il y hurlait le plus fort. C'était lui qui organisait les descentes dans les établissements de religieux, et elle était restée fameuse son irruption à la tête de trente braillards dans une classe terminale au lycée de filles de Mondenard. Il se vautrait dans la sauce et se goinfrait. Je le détestais car tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait, était à l'opposé de moi-même. Et pourtant, nous étions liés.

Des années plus tard, je me surprénais une certaine voracité. Elle n'était pas sans rappeler la sienne. J'aimais de plus en plus les nourritures lourdes et paysannes, les viandes en ragoût et les jurons. Parfois je suspendais ma

brusquerie ou ma vocifération et, songeur, je repensais au temps ancien. Je me revoyais pâle jeune homme à côté du barbare vulgaire. Une sorte d'exécration et de dégoût m'envahissait alors, je revenais à la civilisation.

Cependant, ce n'était pas cela qui me l'a fait haïr tout à fait, mais autre chose. Il vaut mieux le dire tout de suite, éviter les détours.

À un moment ou à un autre de la vie, tout homme commet une abomination. Il rassemble alors dans le même opprobre lui-même, sa victime, le monde entier, le destin. Mais surtout il veut se cacher. Il aimerait pouvoir dire : « J'expierai. Tel sera désormais le sens de ma vie. » Pour cela, il ne faut pas qu'il y ait de témoins.

Or, Borgat était ce témoin.

*

Il était fils d'agriculteurs immigrés. Il devint féru d'histoire de France. Mais il traînait la hantise du métèque. S'il cultivait la vulgarité, ce fut par tempérament mais aussi, j'en suis convaincu, par défi à moins que ce ne fût par mortification. Il disait haut et fort qu'il était métèque et fils de cul-terreux ; il devait vivre et agir en conséquence. Il se fit l'ami de bâfreurs et fréquentait un monde interlope de traînards à filles, de trafiquants à la petite semaine. Mais il connaissait la liste des maîtresses de Henri IV et les agissements de Chateaubriand au Congrès de Vérone. Il couvait l'ambition d'être un haut fonctionnaire de la République. Il en ourdissait le projet. Il y travailla comme un forcené. Mais lui manquait la grâce des origines : Paris, ses gandins et ses dynasties brisèrent ses beaux rêves de carrière. Il abandonna la culture et l'Administration française car elles ne lui servaient plus à rien. Il retrouva avec un soulagement amer sa vraie nature aventureuse et révoltée.

À l'époque, je ne m'apercevais guère de son évolution. Je devinais certes l'étrangeté de la paire de copains que nous formions. Je percevais mon malaise mais m'en accommodais. Nous venions tous deux des classes populaires et je lui passais ses excès. Je le considérais comme l'autre versant de moi-même sans, à l'époque, en tirer la conséquence.

Et puis vint mon abomination. Elle résulta comme presque toujours de la négligence et de la veulerie. Je crus avoir un confident en Borgat. Il fut le seul à tout savoir. Il m'écoutait avec impassibilité, en continuant de lire ses dossiers et de manger son pâté allongé sur son lit. En fait il m'épiait et, par son apparente indifférence, m'engageait à me livrer complètement. Il se hâta de répandre mon secret parmi les créatures qui l'entouraient. Je devinais les regards furtifs et les commentaires faussement apitoyés. Je me mis à raser les murs et à me cacher.

Un jour, ayant atteint le fond de l'abîme, je lui demandais de me prêter une somme minime afin d'aller voir dans une ville de province celle que je

martyrisais. Je frissonnais de honte. Je bafouillais péniblement. Il feuilletait son livre d'histoire. Sans lever les yeux, il me dit qu'il n'avait pas le temps d'aller retirer les quelques francs à sa banque qui se trouvait à deux pas. Je sortis de chez lui comme si enfin j'étais libéré. Je semblais l'être vraiment : j'avais enfin trouvé le prétexte pour rompre avec cet adversaire qui depuis cinq ans ne me quittait pas et m'épiait dans ma chute. J'avais souhaité le fuir mais je n'y étais pas parvenu. Maintenant, avec infiniment de lâcheté, j'avais trouvé malgré moi, grâce à sa pingrerie, le moyen de me purifier d'une présence qui me répugnait.

Depuis ce moment-là, je m'ingéniais à faire diverger ma route de la sienne. Mais on ne se délivre pas si aisément d'un témoin. Je sentais qu'il me suivait en dépit des pays et des mers qui nous séparaient.

Je me mariaï puis m'expatriai. Mais voici qu'au fond même de mon exil j'appris qu'il avait lui aussi quitté notre pays. Il était parti dans une lointaine contrée où tout le monde se connaissait. Il travaillait dans la même ville où vivait celui qui fut l'atroce amant de ma femme. Je découvrais que Borgat était l'autre moi-même. Jamais je ne m'en libèrerais. Toutes mes flétrissures avaient été acquises une fois pour toutes. Mes haines vis-à-vis de moi-même et de ma destinée, je pouvais les atténuer avec le temps et par le divertissement mais elles resteraient accrochées à mon flanc. Les gouffres dans lesquels j'avais plongé et plongeais encore souvent, baigné d'une sueur de mort, avec ce goût fade de sang dans la bouche, dont seul me guérissait momentanément le sommeil qui ressemblait à un suicide, ces gouffres continueraient de s'ouvrir sur la route de ma fuite.

Je bénis le ciel d'avoir été pris en otage, au fond d'un désert oublié des hommes, par cette bande farouche. Enfin, je serais face à face avec mon adversaire et mon témoin. Enfin, ce fond de l'abîme que j'avais cru atteindre simplement parce que j'avais été prêt à m'anéantir, j'allais vraiment le toucher. Borgat me connaissait comme personne ; il connaissait aussi ma femme qui ne lui avait jamais été présentée ; il savait tout sur elle. Il tenait moi, ma femme, ma chute et ma fausse rédemption, dans les mêmes rets. Il avait tout souillé par sa personne même, les orgies dans lesquelles il s'était plongé, les créatures lascives dont il s'était entouré. Il ne me laissait aucun espoir de libération. Notre rencontre aujourd'hui était le terme de sa poursuite.

Il était là, devant le soleil, drapé de noir, impassible. « Nous voilà » répéta-t-il simplement. « Oui, répondis-je. Que de temps et de détours, mais nous voilà. » Il se pencha et me tendit la main. Je la pris. Un sentiment qui ressemblait à de l'apitoiement s'empara de moi à cet instant. En un éclair je dus comprendre que toutes ces souffrances avaient été vaines. Peut-être avaient-elles seulement été inventées dans nos pauvres têtes par nos peurs et nos hantises. Peut-être ne furent-elles que le fruit aigre de notre manque de générosité d'abord à notre propre égard. À quoi servaient maintenant toutes

ces haines accumulées ? À quoi avaient répondu cette répugnance, cette horreur sacrée devant la souillure – alors qu’il eût fallu le pardon et l’humilité – si ce n’est à l’orgueil ou à ce monstre touffu qui se débattait à l’intérieur de nous-mêmes ? J’ai serré cette main non point machinalement mais en toute connaissance de la vie. L’horreur sacrée se dissolvait devant la nécessité de l’humain.

Dans un jaillissement d’ordres gutturaux, la bande se mit en branle. Nous marchâmes pendant toute la journée vers l’est. Nous laissâmes la plaque volcanique – qui allait être bientôt comme chauffée à blanc – par laquelle Borgat était arrivé solitaire et pensif. Vers le milieu de l’après-midi, nous entrâmes dans des gorges colossales. La pierre était ocre. La crête des montagnes, finement dentelée, se détachait sur le ciel pourpre avec la netteté d’une lame ébréchée. L’air semblait ruisseler dans la chaleur. Un voile de larmes brouillait ma vue. Je fermais souvent les yeux pour les soulager. Mon ample vêtement de laine, m’isolant dans ma propre chaleur, me donnait l’impression d’une carapace. Parfois, je frissonnais dans l’énorme brasier.

Mon regard embrassa soudain un lac vert. C’était une somptueuse palmeraie ; elle brillait comme si les palmes eussent été en beryl vert. Des enfants en haillons se précipitaient vers nous en poussant des cris perçants. J’apercevais des femmes voilées, tapies derrière les frondaisons, qui nous observaient. Nous parvenions à une série de grottes creusées dans le flanc de la montagne. Borgat se laissa glisser de sa monture. Je le suivis dans la grotte. La fraîcheur me frappa au visage. Le sol était recouvert de tapis. Sur un coffre trapu reposait une coupe de fruits opulents : grenades, figues, dattes. Borgat saisit une grenade et y mordit avec un bruit glouton. Je reconnus sa voracité. Tout ce que j’avais ressenti de bon et de pacifiant s’évapora. Avec brutalité, les images d’antan surgissaient. Je retrouvais mon aversion.

Deux hommes voilés nous servaient un mouton entier à la broche. « Sans couteau ni fourchette, » ricana Borgat grassement. Du jus de viande s’égouttait sur son menton. Il s’essuyait les doigts tantôt sur le tapis tantôt sur sa djellaba. Il buvait à même la cruche, puis me la tendait. Je faisais semblant d’y boire. Nous n’échangeâmes pas un mot. Il se consacrait à sa nourriture. Puis, posant son regard sur moi, il dit : « Je t’offre un bain. » Ses yeux se plissèrent. Une lueur jaunâtre en filtra.

Je me lavai avec soin dans une eau fraîche. Des pensées vagues me traversaient. Une assurance indéfinissable me pénétrait. Je fus bientôt éclairé là-dessus.

Borgat m’attendait dans sa grotte ombreuse. Par l’entrée de celle-ci, j’apercevais un soir farouche couleur de braises et de fer. « Choisis, » me dit-il. Deux poignards identiques brillaient sur le coffre de cuir. Nous nous armâmes et sortîmes.

Dehors, un arc de cercle silencieux d'âpres créatures s'était formé. L'air était tiède et silencieux. Une toile bleue flottait faiblement. Je jetai un regard à la palmeraie qui se pressait, compacte et brillante, au pied de la montagne mauve. Un grelottement de source parvenait jusqu'ici. Je me retournai. Il attendait, le poignard au poing.

Ce fut bref. Nous nous observâmes à peine. Soudain il bondit. Je tendis avec violence mon bras armé tandis que l'autre, replié, frappa mon adversaire au poignet. Je maintenais mon arme plantée dans son corps. Lentement il s'affaissa. Je ne le vis plus. Je jetai mon poignard dans la poussière et, fendant la foule qui s'écartait en silence, je me hissai sur ma monture qui se releva en blatérant. Je partis vers le nord, sans me retourner vers ce lieu où venaient de se commettre un double meurtre et un double suicide.

CHRISTINE MAUBERLEY

Je monte aux terrasses pour contempler cette ville qui m'épouvante et que je ne comprends pas.

L'informe, la hideur, l'immémorial chaos de Calcutta l'ont vidée de toute réalité. Ils ont fini par lui donner cette nouvelle nature que je subis : polypier démesuré d'un rêve monstrueux où j'erre et suffoque. Peut-être n'est-elle que l'invention des hommes pour fixer quelque part tout ce qu'ils redoutent, comme la figuration d'un mythe où s'étale leur multiple terreur. Ils craignent moins la mort même, qui peut être digne ou s'ouvrir sur le paradis, que la maladie, la misère, la solitude qui peuvent s'y attacher. Cette maladie, cette misère, ce désespoir qui dégradent la mort elle-même, les hommes, par une tacite conjuration, en ont concentré ici une sorte de paroxysme. Ailleurs, ces vices de la vie sont dilués dans des existences individuelles ; lorsqu'ils prennent quelque ampleur ils sont limités dans le temps ou compensés par quelque joie collective, quelque insouciance, quelque chatoiement des couleurs qui apparaît comme une représentation de l'espérance. Mais ici, ces maux semblent de tout temps et universels. Ils infectent toutes les vies sans exception, ils pèsent dans chaque regard et dans chaque geste. L'immémorial et l'universel les font circuler dans la moindre goutte de sang et dans le moindre souffle. Les morts et les vivants sont emmêlés dans le même néant. Un dieu désespéré règne sur cette ville avec l'obscur volition de l'humanité. Oui, elle a voulu telle Calcutta afin de vivre.

Dès avant l'aube je viens ici. Je ne me pose plus de questions, je me comporte comme celui qui chaque jour se rend dans un temple dont il ne comprend pas le culte. Il contemple les statues des dieux multiples et énigmatiques dans une obscurité chargée de silence et d'encens.

Elle est plus puissante l'odeur de haillons et de vase en suspens dans l'atmosphère, épaisse comme une lymphe. Elle est de tout temps l'insinuante purulence qui enveloppe la ville, mais je ne me trompe pas, elle est plus lourde que de coutume. Cette étendue désordonnée et plate de toits gris et de terrasses, jusqu'à l'horizon brumeux...Je la vois, ville tapie dans sa boue, immobile dans son infatigable rumeur qui se répand sur les bras infinis d'un fleuve que surplombe un pont de fer.

*

Elle soulève ses jambes, pose ses pieds sur mes épaules. Mon regard suit émerveillé la pente de ses courbes pleines. Il enveloppe, et amoureuxment possède ce corps triomphant (dur ventre bombé, seins larges, bras levés), ce visage et cette chevelure. Il s'immobilise sur son sexe, fleur noire de cette chair. Un fleuve frissonne en moi, est-ce la tendresse ? Je la soulève, l'attire vers moi (c'est comme si une montagne se dresse). Je veux que ce visage si fin s'applique sur la partie obscène, obscure, conquérante de mon être ; que sa bouche docilement se laisse pénétrer par cette pierre jusqu'à l'entrée de sa gorge. Le spectacle de ce mariage est jouissance. Comme si je ne crois pas parfaitement mes yeux, pour mieux m'assurer de cette jouissance, je glisse mon doigt dans la jointure de nos deux chairs. Il sent simultanément la douceur de la lèvre et la dureté de la verge. À cet instant rompu de tout (du temps, du lieu), un kaléidoscope, un cliquetis de fragments tourne et se disperse. Ces fragments sont des brisures d'images, de perceptions, un vrac d'être. Enfin je pénètre tout entier dans le secret de son corps. Tout entier je m'y trouve. Et dans cette volonté d'enfouissement, dans ce désir de garder indéfiniment ce qui est au-delà du plaisir, je perçois le bonheur enrichi du désespoir. Mon être se répand en elle en un ultime et mortel triomphe.

Les corps retombés et les âmes divagantes, la nuit lentement revient comme un fantôme. Elle se coule le long des murs, elle se précise dans le rectangle bleu de la fenêtre. En silence elle marche sur les dalles des galeries, les mosaïques des fontaines vides, les sentiers déserts de lourds jardins. L'heure s'enfuit. Annette a bougé. Le téléphone grésille monotone. Annette s'adresse à Chris, son mari. Elle lui demande s'il est bien avec Cherry. Elle lui dit qu'elle est avec moi, lui souhaite avec suavité de passer une bonne nuit, et raccroche.

Alors la ville soudain m'apparaît. Elle prend l'aspect d'une mer grouillante d'ombres. Ces ombres crient mais n'exhalent aucun son. Des milliers de trous noirs s'ouvrent et se ferment - des bouches. Des vagues de faces levées se meuvent. Je dis simplement à Annette que sa cruauté, son manque de charité envers elle-même ont avili un moment qui aurait pu nous délivrer à jamais, elle et moi ; que par sa faute nous sommes à nouveau précipités dans la misère de tous ; qu'elle nous a déjà séparés et que nous ne pouvons plus nous rejoindre, parce que ce qui a été fait ne peut s'abolir ni s'oublier. Elle se lève, se vêt dans l'obscurité. Etourdi et désespéré – le salut arraché au moment où il était proche –, je reste étendu. Je parviens à m'excuser de ne pas pouvoir la raccompagner. Elle s'en va sans un mot. J'entends seulement un sanglot étouffé. Dans l'émiettement de moi-même

j'arrive cependant à constater avec amertume que si les larmes procurent le pardon, celui-ci n'efface rien. Une odeur fade et répugnante m'entourne.

...Un à un ils entrent par la fenêtre. Dans un bruissement sec de plumes ils se posent sur le montant au pied du lit. Ils se serrent les uns contre les autres, les épaules haussées. Ils s'affairent tranquillement à trouver une place digne. D'autres arrivent encore dans un vaste, sinistre et lent battement de leurs ailes démoniaques. Ils se perchent sur l'armoire, les chaises, la table, le lourd lampadaire de cuivre. Leurs ombres gigantesques s'agitent sur le plafond. Ils sont tous là les vautours du banyan mort de l'Empire Road. Mon esprit leur donne la qualité humaine de témoins ou de messagers. Mais ce n'est qu'un fantôme de l'homme qui à tout prix veut un sens à la vie, au monde, au destin. Je le vois bien, leurs yeux sont insondablement vides. Si jamais un sens existe, il n'a jamais eu de rapport avec celui que l'homme a trouvé. Il ne le concerne pas. C'est ce que je tire de mon horreur, c'est l'unique lueur, que j'ai saisie dans le néant du regard que me fixent ces animaux voûtés.

Rassemblant mes forces éparpillées, dans un pénible sursaut je leur lance mon pied. Ils bougent à peine, imperturbables, énigmatiques. Ils ne me répondent que par un froissement bref de leurs sinistres plumages, un dérangement indifférent. Mais la nuit frissonne de ce froissement après qu'il a cessé. Se détachant de ses congénères, un vautour à tête de vieillard déploie ses ailes qui portent la poussière de la mort. Il se laisse tomber sur le lit à mon côté et reprend son expectation. J'avoue alors ma défaite qui est celle d'un homme devant davantage que l'horreur, la peur, l'inconnu : sa propre solitude. Je me lève et m'enfuis, me frayant un passage dans un agglutinement immonde.

Retrouver l'air libre est une expression courante que j'évoquai machinalement. Mais les mots sont des êtres vivants qui parfois ne tolèrent plus d'être méprisés, considérés comme des neutres instruments. Ils se démasquent alors et exercent leur puissance. Je retrouve l'air libre de la rue : je prononce cette phrase tout haut et la répète. La cruauté et l'ironie de ces mots pèsent sur moi comme celles d'un serviteur qui vient de prendre sa revanche sur son maître. Auparavant je pensais à peine que vivre c'était se trouver en prison. Et jamais je n'avais songé que survivre c'était s'échapper d'une prison pour entrer dans une autre, infiniment plus terrible. Puisque le temps est à l'ironie, je me dis qu'à tout âge se reçoivent les évidences, que telle est ce qu'on appelle communément la sagesse.

Je longe les parcs fastueux du quartier résidentiel : héronnières au bord du fleuve putride, jardins où la vanité des maîtres fait éclairer par des torches des végétations lugubres et des fleurs tumescentes, pergolas solitaires, hautes cages grillagées où dorment les paons, çà et là dispersés à même le sol comme des flaques oblongues d'huile noire, flamboyants appauvris par la nuit, banyans vêtus de leurs propres défroques et, au-delà des ferronneries

hautaines, tapies sur des pelouses noires parmi des massifs menaçants, ces demeures victoriennes à l'assurance lourde sur lesquelles pèse, comme harnais d'éléphants de parade, la torture de leurs sculptures rococo fin de siècle, leurs cariatides et leurs faunes de pierre. Les réverbères diffusent des halos de lumière blanche cernées par les ombres innombrables.

Au coin de Victoria Street et de St James Alley s'ébranle derrière moi un grand drag couvert tiré par quatre chevaux blancs. Il m'attendait. Le cocher au visage d'encre se tient raide dans sa livrée brillante de satin. Le claquement tranquille des fers sonne et pénètre le cœur de la nuit ; il grave dans ce fruit mou des éclats de métal. Un turban énorme et éblouissant se penche hors de la voiture. Singh Lakdar m'aborde et me murmure une impérieuse invitation de monter.

Ainsi avançons-nous muets au pas cliquetant des chevaux. Singh ne me révèle pas notre destination. Je ne l'interroge pas parce que je connais la mienne. Il s'agit d'aller au spectacle puisque seule reste cette ressource : la fuite ni le combat ne sont plus possibles. Nous allons contempler la mort de plus près : ses effets, son rituel, sa célébration. Dans la tragédie puissante de cette ville, la mort elle-même a perdu son importance. Elle cède devant l'horreur, comme le tyran s'efface devant la réalité infiniment plus considérable de la tyrannie.

Avec la lenteur solennelle d'un adieu, nous sortons de la ville des maîtres (gouverneurs, généraux et colonels, représentants de grandes sociétés de Londres et de Paris, diplomates de passage, hauts fonctionnaires de sa Majesté, aristocrates et riches marchands hindous qui ont oublié le signe de leur destin et qui se croient associés à l'irréfutable grandeur de l'Empire britannique). Ils sont cloîtrés dans leurs arrogantes demeures hantées de domestiques vêtus de blanc. Dans le statut de prison qui s'est abattu sur la ville, ils se sont eux-mêmes relégués. Ils espèrent que les rôdeurs de la nuit, la vague fétide qui monte, le spectre lui-même de la mort s'arrêteront à leurs grilles, à la lisière de leurs parcs, à la muraille d'air de leur puissance regroupée et de leur insouciance méprisante. Mais du silence humide des arbres et des massifs inquiétants s'élève dans la nuit, comme un polypode géant, la métaphore de leur effroi muet.

Nous arrivâmes à l'hôpital. Keath Richards y était passé. Sa présence n'y était pas providentielle. De toute manière Singh voulait jeter un dernier regard sur ce lieu du dernier rendez-vous. J'y voyais une mise en scène méticuleuse dirigée contre moi, son compétiteur pour gagner le cœur de Christine Mauberley. Il se mettait en règle avec sa nature cruelle. Il n'appréhendait qu'une chose : que ceux qu'il avait soumis lui échappent ...

*

Nous avançons dans un dédale composé d'un inextricable assemblage d'alvéoles, de planches, de briques mangées par l'humidité, où grouillaient et glissaient des ombres aux yeux blancs, des êtres en guenilles confondus avec l'ombre. Des voies, abusivement appelées rues, le parcouraient en tout sens, jonchées d'immondices entre lesquels sinuaient des ruisseaux noirâtres, bordés de talus où gisaient emmêlés parmi les cloaques, à demi nus, les dormeurs et les morts que l'on n'avait pas eu le temps d'emporter. Il exhalait, comme une haleine, une éternelle odeur de corps, de vase et de prison. Sempiternellement un marmottement immense circulait, qui semblait provenir d'une multitude de dieux rêveurs. Et l'esprit était confondu par le mystère de ces millions de destinées indistinctes qui, enchevêtrées et imbriquées les unes aux autres, se détruisaient ou se fécondaient, engendrant ce multiple infini.

...Le sommeil s'emparait de la ville. Des formes se mouvaient encore, c'étaient les équipes du service de santé qui brûlaient les détritiques et emportaient les cadavres. Je me laissais emmener au pas nocturne des quatre chevaux blancs, dans cette voiture qu'on avait décorée de manière incongrue avec des pompons et tendue de velours. Parfois, dans une cour éclairée d'une mèche, un conciliabule d'ombres s'immobilisait à notre passage. De quoi pouvaient-elles deviser ? Un grand vide pullulant s'emparait de mon esprit. Je me disais que je descendais un fleuve. L'homme n'existait pas.

Singh nous faisait parcourir un espace infiniment répété. Le sordide succédait au sordide, nulle part ne se rencontrait la trouvaille du beau ou de l'agréable, une façade avenante, une corniche travaillée, un square dessiné. Dans l'ombre suspecte se dressait partout l'absence du génie humain. Ceci était l'œuvre inlassable d'une multitude larvaire ou le coup de génie d'un dieu désabusé. Singh, dans son silence, nous transmettait son implacable message : l'homme avait fui les créatures de ce lieu, il les avait abandonnées à la puissance des divinités lasses. Je les connaissais : immensément gisantes sur la ville, nourries d'un songe indifférent.

En longeant les docks, nous devions apercevoir une tentative de l'effort humain. Mais nous ne recueillions que des ruines : hangars à moitié détruits, grues dressées comme des moignons dans un ciel poisseux. Le Gange à son delta était cette obscure étendue qui se perdait dans la profondeur des ténèbres. Il n'apportait aucune réponse, seulement le constat d'une impavide tranquillité. La fumée de la crémation des morts soulevait le cœur. Je me convainquais que je rêvais. Je reléguais dans la chambre la plus retirée de moi-même ce que je savais : il n'y a pas d'odeur dans les rêves.

*

Une multitude s'était agglutinée et cela avait fait la plus formidable ville du monde : la capitale de la multitude et une capitale de l'esprit. Je pensais aux

cités qui avaient créé leurs propres civilisations, Athènes, Florence, Ur, New York. Ceci était Calcutta plus grande qu'elles toutes, plus vaste que Pagan, Méroé et Babylone, qui n'étaient plus que des vocables et des songes. Et Calcutta avait aussi secrété sa propre civilisation, unique dans l'histoire universelle : celle de la misère. Elle était le fruit d'une connivence entre les hommes et les dieux : ils construisirent ici un immense monument à la mort, leur loi unanime et commune. Et pour que la mort fût parfaite, elle devait être anonyme : personne n'avait de destin ; tous se fondaient dans l'emmêlement d'une pitoyable multitude. Je criais en moi-même : ceci doit avoir sens ! Ceci a un sens ! Calcutta devenait alors la terre entière et Athènes, Florence, New York disparaissaient derrière sa grandeur corrompue mais triomphante. J'entendais comme le gémissement d'une foule en gésine de quelque chose qui s'appelle le futur.

Il était plainte et prière. À travers la douleur se percevait cette pitié de soi-même dont procède toute ferveur. La douleur... Il y avait un destin. Le drag enrubanné bifurqua, franges et plumets frissonnants, vers le lieu d'où venait le gémissement. Nous sortions de la ville. Au bord d'un marécage, des ombres débiles erraient dans la substance pâle de la nuit. Ces êtres étaient venus là pour mourir. Flairant la mort, ils s'étaient rejoints à ce mouvoir. Une odeur de terre, d'herbes pourrissantes flottait, l'odeur humaine si poignante dans les rues avait disparu. Ces gens tentaient d'isoler leur mort sous un ciel tendu qu'un couteau pouvait déchirer. Certains étaient tombés en se tenant le ventre.

- Pour l'amour du ciel, allons nous-en, étouffai-je.

- Par sympathie de vous-même, je nous fait rentrer, dit Slim.

Son ironie incongrue, l'idée qu'il y avait ou non un destin, mon dégoût, me parurent dérisoires comme une peau abandonnée sur le chemin par un serpent qui avait mué. La seule chose qui ne semblait pas un mensonge fut cette lassitude. Elle me confondait avec la terre épuisée et stérile.

Nous nous enfonçâmes encore dans la ville et la nuit. La ville était la nuit. Peut-être avions-nous erré des heures durant bercés par les lents cahots, les pensées vagues. Mais tels étaient l'infini des mesures et l'anonymat des ténèbres, que le chemin me paraissait sans importance, comme inexistant. Dans l'humidité nous parvenaient de lointaines psalmodies qui alourdissaient l'air...

*

...Nous nous trouvions sur une place sans rêve entourée de taudis en torchis blanchis à la chaux. La touffeur, le silence, la majesté moisie de l'obscurité nous cernaient. Je demandai à Slim si Christine Mauberley avait été immolée, si je m'étais évanoui longtemps, si nous étions enfin loin de cet

atroce lieu de folie sacrificielle. Slim eut un regard bref et se replongea dans son songe. Il dit avec indifférence que rien de ce que j'avais cru voir n'avait existé. Je le crus. Je compris alors la force du désir et de la haine, la capacité du dépit, l'énergie créatrice d'un absolu qui ne se réalise pas. Je compris que j'aimais Christine Mauberley autant qu'un homme était capable d'aimer, que je la haïssais autant qu'un homme déçu pouvait le faire.

Peut-être la folie se glissait-elle à nouveau en moi sous la forme d'un espoir insensé : « Slim, fis-je, puis-je aussi penser que vraiment rien n'a existé, je veux dire ces mots, cette fosse, cette épidémie, cette horreur divine. » Slim parla, mais sa voix de magicien venait (sa bouche était fermée et il scrutait quelque étoile) d'un porche sur notre droite, où je pensais discerner une présence obscure.

- Ce que vous avez vu de la mort, et non sa hantise, existe. Et cette mort-là est nécessaire. Afin que naisse le futur. N'oubliez pas que l'Europe s'est suicidée.

À un geste de Slim, la lourde voiture s'ébranla. De nouveau nous étions bercés par des lents cahots au pas mesuré des chevaux qui sonnait entre des murs aveugles. Cette nuit était sans fin, comme cette ville, qui subissait, muette, un immense désastre. Je n'avais pas assez de ressource pour m'apitoyer sur moi. Mais j'étais pénétré d'un sentiment qui pouvait être la révolte et qui n'était que la mélancolie. J'en découvrais l'opportune saveur qui l'apparentait à ce qu'il faut bien nommer le dégoût de Dieu. Ce dégoût était pétri de la perception d'une grandeur fondamentale ; mais qu'importait !

Dans cet univers balbutiant et nocturne dont j'étais le prisonnier errant, je devinais la probabilité d'autres valeurs ; face à elles, les valeurs qui m'avaient animé seraient sans force. Je pressentais une autre immensité : celle où ce qui fait l'homme – son nom, sa conscience, son destin, son visage – serait ignoré. La tentation d'un apitoiement s'effaçait : je reconnaissais cette ivresse surhumaine que nous procure la vision d'un mystère où nous n'avons pas place. Je me sentais investi d'une énergie. Elle rayonnait dans mon corps ; il me paraissait que j'approchais, à moins que je n'y fusse, du cercle non encore décrit par quelque poète : celui qu'habitent des dieux proscrits et que hantent les hommes silencieux.

Slim enfin me déposait chez moi. Nous nous quittions sans que nos regards ne se croisent et, raide sur les coussins de sa voiture à pompons, il s'enfonçait dans le néant. Je poussai la grille qui grinça. Mon pas fit fuir les serpents dans les herbes ; un instant les luttes obscures et tragiques qui se déroulaient dans mon jardin s'arrêtèrent. Je parcourus les salles et les corridors que je reconnus : la ville me quittait et, en me retournant, je frissonnais de peur. Je me rappelais à ma solitude, à mon ancien effroi. Je ne voulais pas regagner ma chambre où peut-être les vautours se débattaient encore avec lenteur. Je grimpai à la terrasse.

La moiteur grise de l'aube m'enveloppa. Ainsi la nuit devait-elle avoir une fin : je l'avais oublié. Une sorte de sérénité se répandait dans l'obscurité de moi-même. Je contemplais l'émergence, dans la lourde pâleur du jour, de la masse blanchâtre où j'avais déambulé. Je saisissais un éclat de voix, le tintement de quelque instrument de fer. Ils me parvenaient étouffés dans l'air liquide où s'enflait le ventre grisâtre de l'aube. Tandis que j'attendais, avec la première lueur rose de l'est, le grossissement de la rumeur, un domestique surgit de l'ombre où il se glissait et me tendit un billet. Le docteur Alan Coleridge m'annonçait en termes brefs que Christine Mauberley n'avait pas pu être sauvée.

Je pliai le papier et, frissonnant, j'assistai au lever du soleil. La Ville Incalculable soudain devint pourpre. Je me rappelle que je répétais tout bas avec une infinie ferveur : « Christine, Christine Mauberley, pourquoi êtes-vous morte ? »

HISTOIRE ANDALOUSE

Des conciliabules déroulaient çà et là leurs rumeurs éparses. Des gardes civils coiffés de bicornes vernis qui luisaient dans la nuit, des hommes en manches de chemises, d'autres vêtus de morceaux hétéroclites d'uniformes, s'agitaient dans la lumière indécise ou, plus loin, dans l'ombre invaincue de la place du village. À travers le bruit de leurs conversations qui tantôt s'enflaient comme des flammes obscures, tantôt retombaient dans le néant de la nuit, s'agitaient les commentaires d'une tragédie. La République espagnole était en train de mourir.

Le chef des gardes civils s'approcha de moi. « Vous savez que les Rouges viennent d'assassiner José Antonio ? » Je l'ignorais. Cette nouvelle provoqua en moi l'injustifiable satisfaction d'avoir raison : se trouvait confirmée ma conviction que les meilleurs hommes des deux bords allaient disparaître dès le début de la Guerre Civile, exécutés à la sauvette, hors de la lumière du jour, par des troupes anonymes animées par la bêtise et la haine. Cette certitude, je l'avais depuis le meurtre de Federico Garcia Lorca. J'étais comme un charognard : j'errais dans le labyrinthe des champs de bataille, promeneur solitaire, spectateur d'infinis assassinats qui participaient d'une même mort immense.

« Cela s'est passé aujourd'hui à Valence, ou à Alicante, » reprit l'homme au bicorne sanglé dans un uniforme impeccable.

Je vis soudain surgir, en un éclair sombre, le beau visage de José Antonio qu'on amenait. Toute fierté disparue, entièrement livré à la détresse, il criait un nom inexplicable : « Miguel ! Miguel ! » J'offris une cigarette au garde civil. Je ne sus que dire : « Pauvre Espagne... » L'angoisse commençait à me pénétrer. J'enregistrais avec la précision que provoquent l'abandon de soi-même et la défaite, l'éclat d'un canon de fusil, la course d'une pièce d'un douro roulant dans un rectangle de lumière jaune.

Une voix criarde s'éleva qui pouvait être le symbole de la victoire unanime des couards, des cruels et des ignorants. Je n'avais que la ressource de me confier à la torpeur de l'attente dans le bruit confus des conciliabules. Des hommes allaient et venaient, faisant les cent pas.

On porta un tombereau de viande sanguinolente. On la jeta dans le fond du car. Je fus saisi d'horreur.

Le chauffeur du car me fit signe. Je gravis avec peine le marchepied. Je me retournai : le garde civil agita son bras en répétant « Adios ! ». Je remarquai à nouveau son col blanc et les plis nets de son uniforme, mais je ne gardai rien

des traits de son visage. Il était comme tous ceux que je rencontrais dans ce village perdu d'Andalousie, une ombre. Le seul visage qui restait imprimé dans ma mémoire était celui du chauffeur. Je pénétraï dans le car et ce fut comme si je revenais à la réalité.

Mon souvenir redevient précis. Je me souviens de la couleur ambrée du vernis des banquettes, et celle (jaune) du plafonnier, du moindre détail de l'habitable : nickel, peinture, sol de caoutchouc strié, inscriptions sur le rebord des baies, faites avec la pointe d'un canif ou des clefs. Derrière moi les atroces quartiers de viande s'amoncelaient à même le plancher.

Le car démarra. Je fus repris délicieusement par le fracas et les cahots. Je m'enfonçais dans la nuit, rassuré, porté par ce bonheur vaguement illicite que procurent les voyages nocturnes. Pas une fois le chauffeur ne se retourna. Soudain, à un cahot, l'amas de viande s'écroula sur moi. Un cri de dégoût s'arracha de ma gorge.

*

Le docteur Joseph Young me posait des questions qui ne me paraissaient pas avoir de rapport évident avec ce dont je souffrais. Il m'acculait dans ces recoins où même seul je ne me hasarde que rarement. Je lui résistais. Je ne mentais pas, j'éludais. Je savais où Joseph Young voulait en venir. À vrai dire, je connaissais très bien mon cas, les racines de mon mal. Mais je ne voyais toujours pas comment la révélation de leur cause supprimerait mes hantises. Devant mes dérobades qu'il flairait, il se livra, dès la seconde séance, à une analyse élémentaire, et prématurée dois-je le dire, de mon rêve. Elle me paraissait insuffisante, pour ne pas dire piètre. Il élimina l'accessoire : l'Histoire. Pour lui, l'Histoire n'est qu'un habillage, tout au plus un support de l'essentiel dans un rêve, un moyen d'exprimer ma névrose. Elle lui fournit la fiction logique, l'alibi culturel. Elle est une rémanence d'emprunt du fond collectif. Partie de la culture, elle en a la caractéristique essentielle : sur elle se projettent les fantasmes de l'individu. Celui-ci y trouve ce qu'il souhaite, quelque flatterie, quelque vanité, une raison de se justifier ou de se dissimuler. La guerre d'Espagne ne me concernait pas ; et d'ailleurs tel était mon sentiment pendant mon rêve. Mais deux détails avaient quelque importance : le surgissement de la figure de José Antonio et l'atmosphère de ma rencontre.

Young me déclara :

- José Antonio Primo de Ribera était connu pour sa beauté et sa virilité. De surcroît, vous aviez découvert récemment (il y a deux mois, en février 1974) dans le laborieux livre de Ian Gibson, si typiquement anglo-saxon, que l'inventeur du Mouvement était l'ami de Federico Garcia Lorca. (J'en étais stupéfait). L'association est simple : José Antonio, Federico, homosexualité. L'évocation de l'homosexualité fut dramatique (« vous savez que les Rouges

viennent d'assassiner ?... »), son apparition (cette figure fugitive et flamboyante dans la nuit) honteuse et triomphante. » J'acceptai.

J'écoutais Young comme on erre, comme on se laisse caresser. Je me contentais d'observer ou plutôt je me remplissais d'un état. Je n'étais qu'un terrain où œuvrait quelque chose qui était assez intéressant. Je notais sur le bureau de Young la forme oblongue d'un vase voluptueux. Je me dis : « mon mal ne m'intéresse pas car je le connais ; je ne me cherche pas car je me suis lassé de ma personne dont j'ai éprouvé les étroites limites ; je me trouve chez un masseur ; je me repose ; je trace sur une plage imaginaire ce visage délébile et incomplet qui n'est pas entièrement ou qui est absolument le mien, une fiction, où je retrouve moins des bribes de moi-même que la main de mes maîtres qui sont l'Histoire, la littérature, la culture indestructible. L'intérêt n'est évidemment pas dans l'auteur, ni dans l'œuvre, mais dans l'œuvre se faisant. » Je soliloquais ironiquement sur la futilité du Docteur Young. Je composai sur son flux de paroles - que j'ai oublié - un haïku dont je n'ai pas souvenance.

Young cependant avançait avec la massive assurance qu'apporte la science, ce viatique qui permet de ne pas penser. Il ajouta :

- L'angoisse : elle naît évidemment de la nuit, de l'inconnu du lieu, de la vague hostilité qui vous environne, de la supposition que le danger ne peut qu'exister puisque vous venez de Madrid où la République résiste. Cette supposition est infondée : le chef des gardes civils s'ouvre à vous ; mais l'angoisse persiste parce qu'elle est attachée à l'Histoire et que l'Histoire vous fait peur. Elle est ce qui n'est pas vous, elle est le monde. Vous considérez que le monde vous est hostile et c'est pourquoi vous êtes si soulagé, vous vous sentez heureux dès que vous réintégrez le car, ce ventre familial, précis, d'où vous venez. La course sans fin dans la nuit n'est que fuite. La viande ensanglantée - le sexe rougeoyant et gluant - interrompt votre rêve par l'horreur qu'il (et non qu'elle) vous inspire.

Et là, Young s'arrête. Je dis :

- Arthur Young, votre ancêtre ou votre homonyme, parcourut la France juste avant la Révolution. Il écrivit son journal qui fut un terrible constat.

Young ne releva pas ma remarque. Il accordait une grande attention au presse-papier de cristal qu'il tripotait. Sans lever les yeux, il murmura : « pourquoi m'avez-vous caché que votre mère était folle ? » Je me levai. La haine qui rampait en moi se dressa et siffla. À travers un voile, j'aperçus pour la dernière fois la tête de Young que la vie avait polie avec sa cire terreuse. Ses yeux gris recevaient paisiblement mon jet de haine.

- Rasseyez-vous, dit-il. Nous sommes ici pour vous guérir. Le destin est sans mystère. Il n'est qu'un dédale prévisible. Nous cheminons ensemble vers son centre, ce lieu désolé et sans grâce où dort un monstre misérable. Je veux vous aider à laisser choir ce manteau d'emphase qui vous empêche de marcher

et de grandir. Asseyez-vous. Chassons ensemble le mythe pour que l'espace de votre vie soit habitable.

Je sortis. Dans le couloir blanc agrémenté de plantes vertes, une odeur de clinique (je sais qu'elle n'existait pas) m'assaillit et m'étouffa.

Le voile d'une brume de chaleur enveloppait New York. L'angoisse refermait sa mâchoire. Elle était celle de l'homme qui sait que le lieu de sa destinée sera atteint dans un instant : dans ce lieu il dira adieu à lui-même, acceptant enfin sa destruction. Je pris l'ascenseur en disant bonjour au portier galonné. J'ouvris la porte. J'aperçus ma femme comme je l'avais tant de fois imaginée. Elle saisissait en haletant un sexe lourd et rouge et le portait à sa bouche. Je me déplaçai d'un pas, me plaçant à côté d'elle. Sa tempe s'offrait. J'ajustai mon revolver et tirai. La chevelure s'étoila d'une tache écarlate, le corps s'affaissa vers l'avant sur une masse noire. Je tirai encore et la boîte crânienne sauta. L'homme que je n'avais pas voulu voir, se dégagea et bondit en poussant un cri étouffé. Il courut se réfugier derrière un rideau dérisoire. Ses pieds nus dépassaient le rideau. Bruns sur le carreau, ils tremblaient. J'entendais un halètement qui était maintenant de peur et non plus de plaisir ; il exhalait toute la vulgarité, l'obscénité, la vanité de la vie.

Je jetai le revolver qui fit un bruit mou sur le lit défait. Je sortis. La douleur d'une tristesse mortelle me traversait comme une épée de feu.

LE CONTE DE LA NUIT INACHEVEE

En cette ville il y avait un lettré, seigneur de haut lignage, qui portait avec ennui sa jeunesse mûrissante.

Il vivait dans une opulence discrète, entouré de quelques domestiques d'une grande beauté. Ils lui procuraient le plaisir de leurs corps aux après-midi. Le soir il se promenait dans ses jardins murmurants où embaumaient la rose, le jasmin, la coriandre. Il longeait les hauts murs de terre ocre couverts de bougainvillées violets, blancs, couleur du thé. C'était là, davantage que parmi les jets d'eau et les massifs de fleurs, qu'il trouvait le plus grand repos. Peut-être sentait-il que ce lieu était à l'image de la vie : de l'autre côté du mur s'étendait le royaume vague des incertitudes et de la foule, de ce côté-ci un espace rempli de délices pour qui sait se limiter. Ainsi trouvait-il des symboles et des métaphores. La vie, selon lui, devait consister à chercher les idées, les images, les sensations qui aideraient à trouver un sens à la mort et à préparer le chemin d'après la mort. La nuit, il se consacrait à l'étude. Il avançait lentement dans les livres. Il vivait dans la lenteur, non dans la monotonie. Il revenait constamment sur les phrases qu'il venait de lire pour en trouver non plus le sens littéral mais le secret. Son plaisir était grand lorsqu'il parvenait à pénétrer plus loin même que l'intention de l'auteur, jusqu'à l'analyse de sa magie. Mais il s'arrêtait aussi dans le cours de sa lecture pour rêver, car tel mot ou telle image provoquait soudain l'irruption d'un flot de vie, le déroulement – en un instant - d'une histoire ou d'une civilisation, ou une sorte de vide qui béait, plein d'une grandeur divine. Ainsi en était-il de mots étrangers imparfaitement traduits qui n'évoquaient en lui, contrairement à « Alexandrie », ou « Archontes », par exemple, aucune image fastueuse ou grandiose mais l'amenaient à une impuissance à imaginer qui s'accompagnait d'une sensation de porosité. Peut-être, se disait-il en cette occasion, me suis-je approché de Dieu, le Créateur des choses et du temps, et de leur réalité suprême, le néant.

Alors il nourrissait l'espoir qu'un jour Dieu, que les Juifs nomment Elohim sans qu'on ne sache (il l'avait lu quelque part) si ce vocable au pluriel était aussi au singulier, que chaque peuple appelle de manière différente mais qui est le même pour tous, se présenterait à lui sous son nom véritable qui le précipiterait lui l'infatigable errant parmi les rêves et les mots, dans l'extase du vide parfait. C'était là son secret : son inconcevable indépendance à l'égard du saint Coran dont il recevait le message parmi d'autres.

Il savait que cette liberté d'esprit était sacrilège et pouvait le faire décapiter. Mais il savait aussi qu'en religion il importait seulement de ne pas être découvert, et c'était pourquoi il ne fréquentait guère les sagaces docteurs. Et s'il évitait les puissants, ce n'était que parce qu'ils l'ennuyaient... Il avait donc refusé les hautes fonctions que lui avait proposées le Calife qui recherchait des hommes sages mais encore jeunes pour son gouvernement.

Un jour qu'il admirait la courbe des hanches d'une servante étendue à ses pieds, et l'onde de soupirs que sa main provoquait, il fut dérangé par l'arrivée d'un émissaire du Vizir. Il le fit attendre jusqu'au moment où, dans l'afflux des parfums qu'apportait la nuit tombante, la servante exhala un gémissement alors que dans son corps s'épanchait enfin la liqueur de son maître aimé. L'ombre était descendue, fraîche et cendrée. On apporta une torche, l'émissaire entra et lui remit un parchemin scellé. L'homme s'effara de la servante qui, allongée, rêvait encore à son plaisir. Le maître lut le message sans remarquer le masque de son visiteur. Le Vizir lui posait une seule question : « Lorsqu'un danger grandit, faut-il le combattre par l'épée ou par l'esprit ? »

Le lettré ne fut pas surpris. Une ombre lui apporta une écritoire. L'émissaire se retira avec sa réponse : « L'épée est déjà l'esprit, l'esprit est la meilleure épée. Prévoir le danger et l'éviter plutôt que l'affronter. »

Il fut mécontent de sa réponse. Après le départ de l'émissaire, il s'interrogea sur son irritation. Celle-ci ne résultait pas du contenu de sa réponse, qui lui parut narquoise, sage et banale (Il avait appris qu'une pensée brillante était fausse et que rien n'est plus vain qu'un sophisme). A l'aube il comprit enfin le motif de son insatisfaction : il avait tenté même en souriant, d'apporter une réponse à une question qui n'en appelait pas ; la question était un message et traduisait une angoisse. Sa réponse n'en était pas une ; elle avait été frivole et inutile, un filet d'eau qui se perdait dans les sables.

Une lune s'écoula. La rumeur publique, rapportée par ses serviteurs, lui donna le code du message : Baghour, le nouveau chef des gardes du Palais.

Le jeune lettré entendait plutôt qu'il écoutait les murmures volubiles de ses domestiques. Leurs propos effarés s'égarèrent dans la pénombre des grandes salles dallées. Ils se mêlaient en un bruissement, une sorte d'affairement qui prolongeait dans cette demeure noble l'agitation de la ville. Le maître s'approcha d'une fenêtre. Il admira son jardin, il admira ensuite le travail du ferronnier dans les torsades et les vrilles de la fenêtre. Il amincit le champ de sa vision et reproduisit la grille sur une page de parchemin blanc et se dit que son dessin surpassait celui des peintures les plus rares. Il en vint à constater qu'il n'était pas parvenu à l'indifférence à l'égard de ces choses familières qu'il voyait chaque jour, durant les trente années de sa vie. Il en conçut une sorte de joie. Il vit l'eau du bassin de marbre où jouait un reflet de la lune. Mais son regard quitta la grille de la fenêtre, revint au jardin. Ce fut

comme s'il cherchait obscurément, sans le reconnaître à lui-même, quelque issue secrète pour s'échapper au-delà du mur vers la ville.

Son regard passait d'un massif de roses à l'autre, de la cage des paons au bassin des poissons d'or, d'une mousse obscure du mur d'enceinte à l'éclat d'un caillou rond de l'allée, puis repartait se poser sur la branche d'un abricotier. Ce regard circulait en toute indépendance du maître et se conduisait comme quelque femme qui songerait à son secret pendant qu'elle continuerait de parler tranquillement des domestiques et du coût de la viande en feuilletant un livre d'images pendant qu'un homme lui répondrait, l'aiderait à tourner les pages d'une main et de l'autre la caresserait lascivement.

Le maître s'écarta de la fenêtre et quitta la pièce où les domestiques se turent soudain. Ils le suivirent des yeux et sentirent en ce moment davantage qu'à aucun autre qu'il appartenait à une autre race.

Après qu'il eut disparu, son image se maintenait dans les yeux des domestiques : la fierté de son port, son laconisme, le mystère de toute sa personne, l'ample flottement de son manteau que l'air et non un corps portait. Puis les conversations reprenaient, comme un frémissement d'arbres que le vent traverserait soudain. Le maître les entendait et elles le faisaient penser au gros geai qui avait jailli d'un taillis la veille au cours de sa promenade. Il se rendit à sa bibliothèque, ouvrit un livre au hasard. Le début du poème qu'il lut l'amusa par sa coïncidence avec le présent :

« Miraculeusement échappé d'une tyrannie,
Suis-je libre en ce désert ? »

Il sourit et pour une fois il rejeta le symbole. Il refusa d'accorder au hasard la noblesse du destin. Il proféra tout haut dans le silence de la bibliothèque : « Il ne peut y avoir destin en tout. » Il venait ainsi de faire acte d'homme libre. Il en était satisfait.

Mais son contentement était de courte durée. La suite du poème ne correspondait pas au projet des premiers vers. Ceci eût pu le confirmer dans ce qu'il pensait de la coïncidence. L'ennui le saisit. Il referma le livre sans parvenir à la fin du poème. Il monta pensif un escalier étroit qui donnait dans l'appartement de sa première épouse. Elle dormait en tenant dans ses bras Yasmina sa seconde fille qui avait trois ans. La vue de l'enfant qui suçait ardemment son pouce dans son sommeil le remplissait de tendresse. Des larmes se pressèrent au bord de ses paupières. L'amour était accompagné de tristesse. Il sentait qu'il était en fait déjà vieux, il sentait devant son enfant combien sa vie était stérile. Une rage, alors, s'élevait en lui, et une dérisoire envie à l'égard des créateurs de génie, des poètes qui avaient laissé une œuvre immortelle derrière eux pour le reste des temps. Il considérait que la culture

qu'il avait amassée était semblable à un tas de débris morts. Il songeait au grand vide de sa vie, au temps qui filait, imbécile.

Et pourtant jamais il n'avait éprouvé une tendresse comparable à celle qu'il avait pour ses enfants, son sublime trésor...

...Pendant que ces pensées s'agitaient en désordre, un léger courant d'air bougeait les voiles et les tentures. Le chant des grenouilles qui d'élevait du lac aux nénuphars et emplissait la chambre jusqu'alors cessa. Le lettré se sentait observé. Il éprouvait une peine infinie à relever sa tête comme si son turban était de plomb. Un homme le regardait par la fenêtre, leurs regards se croisèrent, il disparut comme s'il était tombé dans le vide. Le seigneur tira son poignard et se précipita à la croisée. Il ne vit rien. Le parc était désert. Aucune échelle ne se dressait sous la fenêtre. La terre fraîchement remuée de la plate-bande ne portait aucune trace de pas. Et cependant, la pensée qu'il eût pu avoir une vision provoquée par son émotion ne l'effleura pas...

L'enfant et sa mère se réveillèrent et, en le voyant, l'appelèrent. Il retourna vers elles, elles lui souriaient. Il caressa l'enfant. Il appela une servante pour qu'elle l'emmenât. Il ne laissa pas son épouse se relever et avec une grande douceur l'obligea à s'étendre. Doucement il écarta sa robe. La vue de ses cuisses blanches, de son sexe soigneusement rasé le remplit de désir. Ils firent l'amour avec lenteur. L'image d'une lourde galère en mer envahit son esprit ; il entendait la cadence du tambour et des rames ; la tendresse, la joie et la tristesse se mêlaient dans son âme. La vue des hanches et du ventre émergeant des soies, la vue de douces jambes ouvertes et dressées, et enfin celle de sa verge plongée dans la vulve grossirent son plaisir. Elles lui donnèrent le sentiment de la liberté. Il se répandit dans un cri guttural de volupté qui avait le son d'un appel désespéré.

Il se releva et se retira dans sa chambre. Il prit un bain brûlant. Son serviteur l'aspergea de l'eau glacée de la montagne. Et pendant qu'il se faisait masser et enduire d'huiles odorantes il glissait dans un sommeil de pierre.

Au matin, alors que des perroquets gris qu'il apercevait par la fenêtre lançaient de longs chants mélodieux depuis les eucalyptus et les figuiers, il voyait le soleil s'élever dans le ciel brillant et pur au-dessus de la crête neigeuse de la montagne. Il déjeunait tard. Il prenait soin de ne manger que des légumes et des fruits. Ses lévriers, déçus, s'allongeaient mélancoliquement. Il s'en amusait et les appelait par leur nom. Puis il se levait et descendait aux jardins. Il se promenait et méditait emmitoufflé dans la tiédeur bienheureuse du soleil. Il se rappelait la brutale présence de l'homme à la fenêtre, la cruauté et l'intensité de son regard. Il frissonnait comme autrefois, lorsqu'il écoutait les histoires de démons et de magiciennes que racontait sa nourrice. Il était sûr qu'il ne s'agissait pas d'une vision. Et puis, comme si un lien puissant existait entre cette apparition et Baghour, le souvenir des récits de ses domestiques lui revenait avec une précision qui l'étonnait car il croyait ne les avoir entendus

que d'une oreille distraite. Leurs discours tour à tour murmurants et jacassants étaient gravés dans sa mémoire. Elle était comme un parchemin sans défaut sur lequel serait tracée une écriture d'une finesse inouïe. Les récits n'étaient pas ceux d'une histoire individuelle, d'une circonstance. Ils formaient les contours immobiles et précis d'un problème immanent.

Baghour était un barbare du lointain Soudan. Le Vizir l'avait nommé chef des gardes du palais sur la foi de sa renommée redoutable que confirmait son aspect. Baghour était grand et souple. Ce qui frappait c'était justement l'absence de brutalité dans ses manières, de vulgarité dans son corps. Il se vêtait de tons vifs mais nullement incorrects. Son visage était de suie, son sourire arrogant et son regard droit et fier. La force lui donnait, avec l'obligation au respect qu'imposent ceux qui ont répandu le sang humain, la noblesse la moins réfutable, celle des guerriers. Baghour était naturellement fait pour le poste auquel il avait été engagé car il était cruel.

En quelques semaines, son rayonnement avait exercé une attraction irrésistible parmi non seulement la Garde mais encore les soldats et les officiers. Les généraux de l'armée sentaient naître la crainte à l'égard de Baghour, une sorte d'aimantation qui leur ôtait des parcelles croissantes de leur autorité sur leurs hommes. Ceux-ci leur échappaient. Saisis d'un effroi inavoué, ils essayaient de rétablir leur autorité. Mais elle se diluait dans la mollesse des soldats. Ils détournaient leurs regards, faisaient semblant de n'avoir rien vu. Un désordre lent s'introduisait dans les rangs ; les consignes s'appliquaient dans la réticence puis se perdaient ; les tours de garde n'étaient plus respectés ; les patrouilles s'effectuaient avec nonchalance en dehors des heures prescrites. On ne notait aucun murmure. Seulement le silence et l'impuissance happaient les ordres des généraux. En revanche, la suite de Baghour frappait par sa discipline. Elle traversait la ville en rangs impeccables et puissants ; les chevaux brillaient sous le soleil ; les hommes, taciturnes et redoutables, faisaient voler dans le vent leurs tuniques chatoyantes. La foule se taisait à leur passage. Les soldats de l'armée régulière baissaient la tête. On sentait bientôt qu'ils souhaitaient non pas la fin du commandement mais un autre commandement, celui de Baghour qu'ils semblaient envier à cette garde noire et chamarrée. Bientôt celle-ci méthodiquement occupait en silence et sans incident les portes de la ville.

Elle s'installait dans le palais lui-même qui était comme un grand corps inerte envahi par la maladie. Le soir, lorsque la fraîcheur revenait, la foule, à son habitude, allait écouter les conteurs en dehors des remparts, à la porte du Nord. Ils débitaient leurs irrévérences sur un ton criard. El Bakr, le plus célèbre, car sa langue était agile comme un serpent de palmiers, racontait l'histoire d'un royaume merveilleux d'un temps très ancien. Ce royaume fut dévoré par un monstre qui s'y introduisit minuscule, s'en nourrit et devint plus gros que lui.

Les hommes écoutaient saisis d'un obscur pressentiment ; une relation confuse dans leur esprit s'établissait entre ce conte et ce qu'ils connaissaient, et les figeait dans le silence.

Ainsi le jeune lettré se figurait-il sa ville, avec l'acuité que peuvent donner l'abstinence, la mystique ou la haine. Il revoyait et réentendait ses domestiques chuchotants et indolents. Puis il entra dans leurs contes et imaginait la grande place de la mosquée bleue traversée par le galop d'une compagnie de noirs cavaliers chamarrés, les remparts rougeoyant dans le soir, les postes de garde investis silencieusement, la foule muette des badauds, la barbe sale d'El Bakr ; il entendait la voix aigre du conteur, puis son cri isolé jaillissant d'une aile du palais ; il assistait à la décollation d'un homme et le sabre sifflait puis tranchait la tête qui roulait à ses pieds dans un bruit sourd...

La nuit était tombée. Dans les frondaisons se déroulaient de mystérieux va-et-vient : froissements de plumes et de feuilles rêches, cris légers, frôlements, brusques courses soudain évanouies dans l'infini des ténèbres. La lune roulait dans la mer des nuages. Il relut dans le livre de sa mémoire ce poème arabe venu d'un monde qui n'était pas le sien (ce monde-là n'était pas celui des frondaisons et des ruisselets mais celui des bédouins, de sable sans borne et d'impitoyable lumière) :

« La nuit, le désert sous l'abîme du ciel
Sont ma patrie insensée.
Le poignard et le cheval sont mes amis
Taciturnes.
A toi je songe, Médine, plus blanche
Qu'un rêve.
Et vers la mer menaçante et pure
Je vais à la rencontre d'un inconnu,
L'impénétrable Destin au masque d'ébène. »

Alors, revenant à pas lents vers sa demeure, dans ce jardin familial devenu vaguement hostile, il se disait : « le destin est impénétrable mais il peut être pressenti. » Ces mots étaient proférés par une voix qu'il reconnaissait être la sienne. Mais ils étaient venus d'ailleurs et sa voix avait été mue par une force qui n'était pas sa pensée (celle-ci était dolente). Il était saisi du malaise de s'apercevoir que non seulement le monde extérieur, depuis le message du Vizir (ou plutôt depuis quelque temps avant ce message), se mouvait sans lui comme un bain d'huile tournant autour d'une mouche morte et immobile, mais aussi que son âme était indépendante de sa personne.

Il retrouvait sa demeure éclairée comme d'habitude. Des ombres tremblantes allaient et venaient sur les murs ; les flammes des bougies frémissaient. Il se dirigea vers sa table et composa ce poème :

« Or si l'âme se meut sans l'esprit,
La saveur peut être sans le fruit,
Le fruit sans la saveur. »

Il reposa sa plume. Il songeait qu'en un moment tel que celui-ci, un souvenir aurait été bienvenu. Mais il avait toujours méprisé le plaisir de la mémoire. Il avait jusqu'à présent préféré rêver sur la sonorité d'un poème qu'il lisait comme dans la pénombre de lui-même, ou sur les mers de Sinbad et le ciel ouvert par Ptolémée. Et maintenant, investi par la lassitude, un dégoût vague et sans objet, il constatait l'impuissance des jeux de l'esprit.

Pendant qu'il songeait mélancoliquement sur son absence de souvenirs (il ne se rappelait même plus le visage de ses parents et le lieu de son enfance était celui-là même où il vivait actuellement), la brise gonflait les rideaux. Ils ondoyaient, doux et gracieux voiles de la nuit animés par un souffle embaumé. Mais du jardin ne parvenait plus aucun bruissement. Un silence de puits, d'une ardente précision, emprisonnait la pièce. Le seigneur s'apercevait alors de certains détails de ce lieu pourtant si familier : les courbes du plafond, une lézarde sur le mur gauche, l'ogive de la fenêtre ouverte où palpitait une étoile dans le ciel de lapis-lazuli, l'ombre d'un oranger nain posé sur le coffre. Sa solitude lui devenait intolérable. Il croyait percevoir une menace et restait figé à sa place, bougeant seulement le faisceau de son regard. Alors il tira son poignard dans un mouvement brusque qui le libéra, pour trancher dans le corps compact de sa peur. Il bondit vers les rideaux. Or la voûte céleste qui s'offrait était de lait, et la masse noire des arbres luisait à son sommet de la clarté de la lune. Le seigneur sauta dans le jardin à la recherche de l'invisible ennemi. Ses pas étaient légers, il avançait comme dans un songe. Il s'enfonçait dans l'obscurité des cèdres. Il parvenait à une petite clairière où il avait joué enfant. Au milieu de la clairière se trouvait le puits. Il s'en approcha et y plongea son regard. Son agressivité grandissait maintenant que son saisissement était dominé ; il percevait l'hostilité de chaque chose (l'obscurité des arbres, du puits), et l'hostilité de lui-même contre toute chose. Ses yeux fouillèrent avec insistance l'ombre compacte du puits. Mais tout fut inutile... Il revint à sa chambre.

...Le maître ne parvenait pas à dormir. Dans le songe, il cherchait des formes, des paysages, des visages. Son regard intérieur ne brassait que de vagues ténèbres. Il voulait se donner quelque repos par son moyen favori : l'évocation d'une femme désirée et inaccessible. Ce fut en vain. L'inavouable fatigue de l'insomnie étendait dans son corps ses lentes racines. Il en percevait

la douceur et cette espèce d'insatisfaction équivoque qui résulte de l'oisiveté de l'âme. Il enviait le poète Hassan Oum qui dans l'attente du sommeil trouve un passé imprévu. Il pensait la poésie élève l'existence, le rêve embellit la vie.

Mais cette envie elle-même paraissait chétive et bientôt disparut. Il ralluma la mèche. Il fumait machinalement à sa longue pipe à eau. En se consumant les écorces de fruits lui donnaient quelque ivresse mais, impuissantes à envoûter sa raison comme à susciter des rêves, elles ne firent qu'augmenter son sentiment de vacuité.

Alors il eut ce dernier recours : au lieu de pourchasser en vain les songes dans le désert de l'insomnie, il médita.

Il se demanda : « Pourquoi suis-je insatisfait ? » Une première réponse vint, qui le laissa sur sa faim (elle avait trait au manque de sommeil et à l'oisiveté de sa pensée). Une seconde réponse ne lui donna aucun apaisement (la journée n'avait été marquée par aucune jouissance assez digne). La troisième fut rejetée : l'homme secrète ses moments qui sont imprévisibles, comme les desseins de Dieu, dont ils font partie. Elle fut considérée comme une tautologie et sa pauvreté plus amèrement ressentie que pour les autres réponses.

Comme un rongeur patient, son analyse secrètement avançait pendant que sur l'avant-scène de sa pensée se débattaient ces réponses futiles. Elle approchait d'une zone d'ombre. Et alors qu'il découvrait d'autres raisons, qu'il rejetait aussitôt, ainsi qu'un voleur passant avec une fébrilité croissante d'un coffre à un autre sans trouver l'objet convoité, il sentait qu'un travail infiniment plus efficace s'effectuait quelque part ailleurs.

Ce fut alors comme si une porte de cèdre soudain s'abattait avec fracas et livrait passage à un infini de silence et de mystère. Il se recula. Son être entier se hérissa. Il comprit qu'il était parvenu à une région inavouable. Elle béait. Il releva la porte et se dit, sachant parfaitement que la dérision masquait l'effroi et la honte : « C'est ce qu'on nomme l'abîme nauséabond de l'âme. » Le sommeil fondit sur lui tel un nuage de locustes qui s'empare de la terre.

Il se réveilla aux cris charmants de ses enfants qui jouaient dans le jardin. Il sourit à cette félicité et dit aussitôt : « Je remercie Dieu qui est grand et bon. Il n'y a de dieu que Dieu. » Il savoura son bonheur avec lenteur. Il fit ses ablutions, sa prière, puis concentra son esprit sur l'azur qui se plaquait sur la fenêtre.

Il ouvrit l'Almageste au hasard. Pendant un an il avait discuté du prix de ce livre avec un riche marchand qui l'avait rapporté d'un voyage digne de Sinbad. Peut-être cet imposant monument provenait-il de la bibliothèque d'Alexandrie (il n'avait pu retenir ses larmes au récit des multiples incendies qui la ravagèrent, dont le premier advint aussitôt après l'arrivée de César, le civilisateur). Dès qu'il avait vu le livre, il avait su qu'il serait seul dans la ville à pouvoir le posséder. Ni les larmes qu'il avait versées, ni son rang, ni son

savoir, ni même sa richesse ne lui donneraient un tel titre mais une irréfutable conviction née du sentiment de son destin. Il avait avec cet objet la même relation qu'avec Zobeida, son esclave préférée, rencontrée par hasard sur la place du marché : quoi qu'il pût advenir, ils devaient être ensemble ; ce n'était pas lui, le maître, qui posséderait le livre ou l'esclave, mais chacun posséderait le maître jusqu'à la mort parce que cela avait été décidé ainsi avant sa naissance.

Il vivait le meilleur moment de la journée. Il admirait l'élégance de l'antique écriture dont la sinuosité retenue figurait symboliquement les caprices de la vie et de la pensée, mais pour autant leur variété obéissait à l'ordre général de la nature humaine, du monde et de la beauté...Ce qui l'émouvait par-dessus tout était le sentiment du temps : l'étrange mariage de la voix humaine et de l'étendue des siècles. Ainsi donc, se répétait-il, des siècles séparaient l'instant présent de celui où Ptolémée avait exprimé sa pensée. Cette durée le remplissait de vertige. Il se plut à rêver aux guerres, aux invasions, à la disparition de Rome, à l'arrivée de Ptolémée qui avait tenté de cerner l'univers. Il rêva tout autant sur le fait que cet objet de dimension réduite, et pourtant vénérable et immense, un livre, en fût le gardien plus assuré qu'une dynastie ou des armées innombrables. Et sa vie entière et d'autres vies ne suffiraient pas pour l'étudier. En utilisant les ressources de sa pensée, il franchissait en un éclair la distance qui sépare vingt pays, l'intervalle des siècles. L'empire d'aucun souverain ne pouvait rivaliser ni en espace ni en temps ni en puissance avec un seul esprit humain.

Puis, comme il parcourait le livre, il quittait les méandres de la philosophie et la rigueur des mathématiques, et en vint au Catalogue des Etoiles...

LE CONCERTO D'ARANJUEZ

Dans la salle n°36 du musée du Prado sont regroupées de grandes toiles que peignit Goya pour la Manufacture royale de tapisseries. On les appelle « cartons », et ce sont des tableaux d'une grande beauté. « La Maja et le galant avec manteau » se trouve sur le mur de gauche (lorsqu'on vient de la salle n°35). Il montre une scène assez conventionnelle de jardin. On le regarde distraitement, plus attiré par la fameuse série des « Quatre Saisons ». Dans le haut du tableau, se cachant dans l'ombre des arbres, se tient un homme au visage dissimulé par une cape, on ne voit que l'éclat de ses yeux. Je fus cet homme et le jardin est celui de la Résidence royale d'été d'Aranjuez. Le « carton » a été peint en 1786 peu de mois avant ma mort.

J'ai bien connu Francisco José de Goya y Lucientes pour l'avoir fréquenté pendant ces années 70 et 80 dans les tripots et les lupanars de Madrid. Nous avons partagé le même goût immodéré de la vie dans un siècle dissolu et hypocrite. Je me souviens que nous avons longuement discuté du type de beauté que nous aimions : non pas celle, fragile, pure et malade de Doña Tadea Arias de Enriquez dont il fit l'inoubliable portrait (le vase qu'on distingue s'est trouvé dans les jardins d'Aranjuez). Nous préférions les femmes que je peindrais ainsi, infiniment moins habile de ma plume que Francisco de son pinceau : l'attraction physique qu'elles provoquent est l'effet d'une âme forte ; leur regard est hardi qui ruisselle de désir ; leur audace se perçoit dans le mensonge de leur impassibilité lorsqu'elles croisent leurs amants (rien ne me procure plaisir plus vif que l'indifférence d'une maîtresse qui fait semblant de ne pas me reconnaître) ; leur corps agile et puissant offre comme un défi une secrète vulgarité : leurs hanches voluptueuses qu'on ne découvre un peu basses que lorsqu'elles sont nues. Je crois que telle est représentée la *Maja nue*.

La mienne s'appelait Carmen de Rodrigo, marquise de Cerebros, quelques arpents secs de mauvaise vigne à une journée de cheval de Madrid. Elle servait comme camériste de la duchesse de N. Pour mon travail je la croisais souvent pendant plus d'un an au Palais Royal et, lorsque la Cour fuyait la chaleur de l'été, à Aranjuez. J'avais remarqué sa beauté. Mais les intrigues de l'ambition me tenaient avec d'autres femmes. Elle vivait séparée de son mari, dans une vieille maison proche de la Plaza Mayor. Elle se consacrait à sa maîtresse et aux enfants de celle-ci. Dans une de nos rares conversations elle

me dit qu'elle haïssait son mari, un fou violent que je n'avais jamais vu. Je l'oubliai et la revis et ainsi se passèrent des mois. Peut-être l'austérité de sa vie et la réputation de son mari ombrageux furent causes de mon peu d'intérêt. Mais un jour, la duchesse de N. fut désignée comme première accompagnatrice de la Reine Marie-Louise à Aranjuez. Je devais organiser le voyage de sa suite. Alors que j'aidais Carmen à surveiller le chargement de lourds carrosses, j'observais l'impassibilité de son profil et sa beauté précise. De la terrasse du Palais Royal, j'apercevais la splendeur dorée de Madrid sur laquelle se détachait la silhouette blanche de San Antonio de la Florida. Les valets aux lourds mollets s'affairaient dans un tumulte de cris, de coups et de bruits de harnais. Mais nous étions dans un lieu désert, préservé de la canaille. Je dis que je voulais faire l'amour avec elle. Elle me répondit tranquillement, sans se tourner vers moi, qu'elle le voulait aussi. Je descendis les escaliers pour gourmander les valets. Je me dépensai ainsi toute la matinée avec une arrogance heureuse. Je fis la cour à une dame et feignis de la désirer. Je recueillis en passant, avec satisfaction, le commentaire moqueur d'une autre dame. C'était avec une légèreté rieuse que je conduisais le convoi à Aranjuez. Comme nous traversions le pont je remarquais un attroupement au bord de la rivière. Je laissais les voitures s'engager sous les arcades du château pour m'enquérir de la cause de cette petite foule. En rebroussant chemin, je croisai Carmen. Mon plaisir fut extrême lorsque la duchesse de N. me fit du fond de son carrosse tiré par huit chevaux un signe amical avec son éventail noir : mon amie gardait son regard fixé sur sa maîtresse et continuait de parler sans que l'on eût pu deviner si elle m'avait seulement connu. Cette indifférence fit lever en moi un vent brusque de joie et de désir : j'avais la certitude de son amour ; j'avais la certitude qu'il était violent ; il s'armerait de toutes les ruses et triompherait de toutes les perspicacités. Nous vivions dans un temps où le secret était en proportion de la violence et la violence en proportion de l'interdit. Carmen était mariée et occupait une fonction officielle, bien que subalterne, à la Cour ; de même en était-il de moi.

En m'approchant de l'attroupement, ma curiosité se mua en un vague dégoût. Je nomme dégoût le seul sentiment que je déteste, redoute et éprouve aisément : la crainte. Je ressentais une peur obscure qui se traduisait en répulsion. Un homme du peuple riait méchamment. Il grailonnait en se retournant vers moi que c'était un *caballero* corrompu qui était mort de son péché. Le mot *caballero* se chargeait de haine. J'arrêtai mon cheval et fit mine de tirer mon épée. Le drôle s'évanouit dans la foule qui s'écarta. Je vis alors un homme atrocement mutilé étendu sur l'herbe. Il y avait deux taches rouges sur son riche vêtement. L'une à la poitrine était nette et propre ; elle était la signature d'une dague précise. L'autre, dans le bas ventre, était un cloaque intolérable. Il y eut, dans le silence ahuri de la foule, des rires salaces et gênés. Je me sentis offensé par ce cadavre humilié. Je descendis de cheval et le

recouvris de ma cape. Je vis alors le visage. Je le reconnus vaguement mais je ne pus me souvenir où je l'avais rencontré. Une grande amertume s'empara de moi, puis une violente irritation contre la faiblesse de ma mémoire probablement émue par cette mort injurieuse. Des *alguazils* s'approchèrent. Je m'en allai.

Chemin faisant je ne m'étonnais pas de la découverte de ce cadavre à une heure si avancée du jour. Je ne me rappelais pas non plus (je ne le voulais pas) l'ignominie de sa blessure. Je ne faisais que m'obstiner à retrouver le souvenir de cet homme. Plus ma recherche s'avérait vaine, plus je me persuadais qu'il m'était familier. Lorsque je parvins dans la cour d'honneur du château, la Reine avait déjà gagné ses appartements. Je grimpai l'escalier d'honneur à la hâte en me frayant un chemin parmi des valets ahanant sous leurs charges. Dans un salon, Carmen, un paquet dans chaque main, me fit en deux mots le reproche d'avoir tardé et tourna aussitôt les talons. Je dis, sans réfléchir et avec vivacité, qu'un noble avait été trouvé mort et honteusement mutilé près de la rivière. Un homme s'approcha alors et me jeta à la face que justice avait été faite d'un corrompu. Une rumeur d'approbation s'éleva. Je demandai alors le nom du mort ; on me tourna le dos. Las et plein de ressentiment, je montai à ma chambre. Alors je me souvins de Carmen, de la brève scène qu'elle venait de me faire. Au lieu d'être embarrassé par cette scène je fus gagné par une sorte d'apaisement joyeux.

Je ne pouvais contenir la joie de mon rêve. Je sortais le confier à cet autre rêve, celui des monarques d'Espagne qui firent d'Aranjuez cet oubli d'eau et de fleurs pour échapper aux intrigues et à la chaleur de Madrid. Je m'ouvrais aux fontaines et aux cascades, je revenais à la rivière que remontaient des bateaux plats dans les chants des haleurs. J'écoutais la rumeur de l'eau, les grincements des poulies et la voix sonore du peuple des écluses. La fraîcheur portait le parfum des roses, comme à Grenade. Un barbier qui opérait près d'un laurier rose me proposa ses services ; une femme me salua. Je lui rendis son salut. Comme je me retournais, vaguement intrigué par ce salut où je devinais quelque complicité, je vis qu'en s'éloignant elle avait laissé tomber un billet. Je revins sur mes pas et le ramassai tandis qu'elle disparaissait derrière un buisson de jasmin. Je lus : « À toi je pense, sans cesse. Que Dieu me damne ! Viens dès que tu le peux. Mais sois prudent. Carmen. » Je relus plusieurs fois le billet.

Un homme vêtu de noir, son large chapeau rabattu sur les yeux, se tenait immobile au bout de l'allée perdu dans une contemplation insolente du ciel. Je pliai le billet et le glissai sur mon cœur. Dans mes yeux se gravait l'écriture fine et claire de Carmen. Toute la clarté de sa personne s'y exprimait, tout son bonheur et son malheur.

Les oliviers ruisselaient et brillèrent comme d'opulentes chevelures d'argent. La précision et la profondeur du ciel castillan provoquaient en moi cet indicible épanouissement de l'être où j'identifiais le signe de ma vie : je ne serais que l'étranger en tout lieu de ce monde sauf sur la terre d'Espagne. Que le temps fût rendu tragique par la cruauté de l'Autorité et la corruption de la Religion n'altérerait pas la qualité unique de ce pays. Celui-ci était la terre dont mon âme se reconnaissait - comme ces arbres dont les fleurs explosaient - le produit pétri de reconnaissance et de bonheur. Parmi les feuillages qui m'environnaient je distinguais celui du sombre magnolia, parmi les fleurs multicolores la blancheur d'ivoire de ses pétales épanouis.

Aux mots brefs et silencieux de Carmen, j'évaluai sa violence. J'imaginai sans peine la tension de son attente. Mon désir, comme une rivière en crue emportant demeures et récoltes, abattait ma raison, arrachait mes scrupules. Je rejetai toute prudence, toute ruse. Je me dirigeais vers sa fenêtre, porté par la force de l'appel qui m'était lancé. Elle vivait dans l'aile qui, le long des bois, avait été la demeure des Gardes du Roi. C'était un bâtiment de briques rouges au toit d'ardoise.

Je poussai la porte familière. Je reconnus la chambre de mes délices. Un feu crépitait dans la cheminée mais je fus saisi d'un froid mortel. L'angoisse d'être surpris, la frustration, le sentiment qu'un inexpiable danger pesait sur Carmen me glacèrent le sang. Machinalement je commençais à tirer l'épée lorsque j'aperçus une forme dans le lit. Je m'y précipitai. Je découvris avec horreur et honte une poupée perverse aux yeux morts, de la taille d'une femme, qu'on avait déshabillée. Le blasphème vint à ma bouche. Lorsque Je découvris une ouverture sanglante, comme le coup d'une lame, à la place du cœur, je proférai une insulte et un nom, celui du mari. Ce fut à ce moment-là que de quelque part jaillit un cri de femme. Le silence retomba chargé du mystère de la mort et de la haine. Je reculai jusqu'à la porte, incapable de détacher mon regard de ce lit. À tâtons je me dirigeai dans le couloir. Aidé par ma main aveugle ou par quelque autre main, je poussai une porte, elle céda en silence. Je vis alors à la faible clarté d'une bougie une femme pendue à une solive et près d'elle, petit et malingre, le marquis de Cerebros enveloppé d'une cape funèbre. J'entrai. La chambre était vide, éclairée par un rectangle de lune. Alors, dans cette solitude hostile où le parfum des jardins se mêlait à l'odeur du bois corrompu des charpentes, je m'adressai à Carmen disparue : « Où que tu sois, je te reverrai. Si tu es morte, je te rencontrerai dans une autre vie. » Je descendis l'escalier. Il me sembla que quelqu'un, du haut des marches, me suivait du regard, plongeant dans mon dos de sourdes imprécations. Je crus les entendre mais ne me retournai pas.

En sortant de la maison, j'aperçus la formidable silhouette d'un homme dressée à côté d'un cheval dont la crinière ruisselait vaguement à la clarté de la lune. L'homme fit deux pas et sortit de l'ombre. J'entendis mon nom

prononcé ou plutôt brisé par une voix grasseyante et ironique. Mon nom me parut celui d'un autre ; ce moment me sembla d'un autre monde. Mais je reconnus le spadassin avant même qu'il n'ôtât son masque. Il me fit un salut théâtral et me lança son chapeau avec insolence. Sa lame brilla : non pas une épée mais une *navaja* large et sauvage, plus sûre qu'aucune épée. Il dit encore : « Je viens évidemment de la part du marquis de Cerebros. » Soudain tout me parut futile et vulgaire. Désespéré mais sans tristesse je dégainai et m'avançai dans la nuit odorante qui était celle de mon âme.

*

L'histoire qui vient d'être contée est celle d'un noble espagnol, chevalier pauvre d'une pierraille quelconque de Castille. On le trouva mort, percé d'un méchant coup de *navaja*, un matin de 1786 dans les jardins d'Aranjuez. Cette histoire est la mienne car j'ai été cet homme. Ainsi l'ai-je deviné en entrant dans la salle n°36 du Prado. J'ai précisé mon pressentiment en parcourant les jardins voluptueux d'Aranjuez aujourd'hui livrés à l'imposture – ou la vérité – d'un siècle sans âme et sans patrie. J'ai parfait la connaissance de mon existence lointaine et enchantée en écoutant cent fois, dans le déchirement et l'ivresse, le concerto fameux et envoûtant qui porte le nom de ces jardins. A chaque fois j'ai lamenté qu'il fût aussi bref qu'un rêve.

VOYAGE EN OCCIDENT

Or il advint en ce temps-là qu'un mandarin de neuvième rang fut chargé d'une mission qui devait le mener dans quelque royaume aux bords du Gange. Il y vit une grande chance pour sa mère. Elle était une femme très pieuse qui avait pris le Triple Refuge dans le Bouddha, la Doctrine et la Communauté. Son fils décida de l'emmener avec lui de telle sorte que, moyennant quelques aménagements d'un itinéraire déjà ardu, ils pourraient visiter en chemin les Quatre Lieux Saints du Bouddhisme. L'idée de cette mission transformée en pèlerinage le comblait de joie. Il ignorait tout de la Doctrine et ne s'y intéressait guère ; simplement il respectait profondément la foi de sa mère et la joie qu'il ressentait résultait de sa piété filiale. Il avait le sentiment d'offrir à sa mère un présent extraordinaire. Elle partagea ce sentiment ; elle était consciente d'être peut-être la seule à Pékin à pouvoir accomplir un voyage sacré qui était refusé même à des saints bonzes. Elle bénit son fils.

Il lui revenait à l'esprit qu'avant la naissance de celui-ci elle avait fait un rêve étrange : elle avait pénétré, au terme d'une longue marche, dans les grandioses grottes de Longmen où se trouve une immense statue du Bouddha. Et là, alors que le bas de son pantalon était maculé de boue, on lui avait présenté un enfant soudain surgi d'épaisses fumées d'encens. Elle rappelait rarement ce songe car son fils ne se souciait pas de la Doctrine de Çakyamuni. Il ne pensait qu'à la joie qu'il offrirait à sa mère.

Il entra maintenant dans sa trente-huitième année. Son père, lettré pauvre d'une minorité du Sud depuis longtemps soumise à l'Empereur, n'avait eu qu'une seule espérance dans une existence besogneuse, c'était que son fils serait un jour mandarin. Quand il mourut, son fils qui avait quinze ans, ne reçut en héritage que cette recommandation : étudier et toujours étudier. Le garçon étudia la calligraphie, les Classiques et les Rites. Il le fit avec d'autant plus de détermination que bien avant la mort de son père il avait déjà pris conscience de l'arrogance des Han. Il n'avait lui-même qu'un peu de sang han qui remontait à deux générations, au temps de la conquête. En secret il partageait la souffrance intime de son père dont l'avancement n'était pas à la mesure de ses mérites et de son dévouement à l'égard du Fils du Ciel. Aussi le premier but qu'il se fixa fut-il de maîtriser la belle langue impériale mieux que n'importe quel Han

de sa province. Il atteignit ce but à l'âge de dix-sept ans en gagnant brillamment le concours provincial. Ce succès le mena à Pékin où il fut reçu quatre ans plus tard le plus jeune mandarin impérial de sa génération. Son succès fut terni par la volonté délibérée des examinateurs de ne pas lui accorder un rang suffisant pour le faire accéder aux plus hautes charges car il était d'ascendance modeste et insuffisamment pure. Et c'est ainsi qu'à trente-huit ans il n'était que mandarin de neuvième rang.

Il n'en ressentit cependant aucune véritable amertume prenant acte de la vie telle qu'elle était sous le ciel ; simplement il savait qu'il en garderait le souvenir. Le rêve de son père avait été réalisé et c'était cela l'essentiel. Il avait fini par bénéficier de l'estime sans feinte de certains Hans purs. Il continuait une carrière qui n'était pas médiocre mais qui ne serait jamais exceptionnelle quels que fussent ses mérites. Il ne conçut pas de regret sur la contradiction qui existait entre son rang inférieur et les louanges qu'il recevait et qui, d'ailleurs, provoquaient davantage de jalousie et de médisances que d'avantages. Il sentait que son ambition était ailleurs.

Il pensait écrire une œuvre classique. Déjà il s'était essayé avec quelque talent à la poésie. Il se sentait poète mais il percevait parfois l'ambiguïté d'une ambition littéraire : il ne parvenait pas à accorder à la littérature une justification absolue car il y avait l'exigence de l'existence, c'est-à-dire la nécessité du monde. En vérité il croyait au service du Fils du Ciel pour lequel il était désigné et rémunéré, et le principe de l'honnêteté qui, pour Maître Kong, devait régler toute vie, prévalut. Alors il laissait le temps accomplir son oeuvre car « il n'y a rien qui ne se fasse sous le Ciel » : il attendait le destin. Il disait à son entourage, avec une pointe de dérision, qu'il avait ajouté un verset supplémentaire aux quatre-vingt-un chapitres de l'impérissable *Livre de la Voie et de la Vertu* :

« Il chemine vers la Voie.
Il sait : la Voie peut n'être jamais atteinte.
Mais ce qu'il ne sait :
Ce n'est pas lui qui s'avance,
C'est la route qui marche
Sous ses pas. »

*

La Cour faisait régulièrement fête à une poignée de littérateurs. Le mandarin du neuvième rang se contentait d'en lire quelques lignes ou

quelques vers pour se rasséréner : ce n'était que des écrivillons sans substance. Son projet leur était étranger.

Le jour se levait sur Pékin, d'une pureté de cristal ; sous ses pas crissait le givre, craquait la glace. L'air sec et glacial le cinglait comme une poignée d'aiguilles. Le jeune mandarin se disait qu'il n'avait pas encore rencontré sa destinée ; il était sûr que celle-ci avait une signification autre que le confort d'une carrière subalterne et d'une réussite tempérée. Il espérait confusément en une rencontre mais il n'osait nommer celui ou ce qu'il devait rencontrer. Mais il croyait savoir qu'un jour sa destinée viendrait à lui pour de bon ; en ce moment il se laissait accaparer par son service pour l'Empereur.

Il présomait de la droiture du destin. Comme tous les hommes encore jeunes qui ne consentent pas à reconnaître que la vie et le monde n'étaient qu'une illusion, il faisait confiance au futur et interprétait tout en sa faveur...La plus grande partie de sa vie jusqu'alors se tressait autour de sa réussite dans son amour de la vie et du monde.

Mais comme l'hiver s'avancait, un poids indéfinissable augmentait dans son existence. Il s'apercevait qu'il avait en quelque sorte davantage d'épaisseur, qu'insensiblement sa voix auprès des autres rendait un son particulier qui était respecté mais qu'en contrepartie un malaise s'était établi. Il se bornait à mettre ce phénomène sur le compte de son naturel inquiet ; il était perfectionniste et exigeant dans son travail. Et ce trait de caractère augmentait avec l'âge sans qu'il ne s'en aperçût ; et peut-être était-il entraîné sinon trompé par son activité zélée au service de l'Empereur, et par son existence qui avait gardé toute la verdure de sa jeunesse.

...Il avait le sentiment que certaines choses se passaient derrière son dos. Il devinait qu'on parlait de lui sans le connaître ou sur la base de jugements partiels. L'envie et la méchanceté faisaient circuler des calomnies sur son compte ; et lorsqu'on lui reconnaissait des talents c'était pour les retourner contre lui. La rumeur lui fabriquait une personnalité qui lui était étrangère alors que seul le service du Fils du Ciel lui importait.

Il subissait la médiocrité des gens comme une fatalité, mais elle lui imposait un trouble croissant. Ce qu'on lui rapportait ne représentait qu'une infime partie de la réalité. Il vint un moment où sa confiance en lui-même commençait à s'effriter. Il devinait d'obscurs préparatifs pour quelque événement qui lui serait fatal. Son seul recours était l'étude et sa seule défense l'indifférence. Cette indifférence ne faisait qu'augmenter l'impression des envieux qu'il les méprisaient.

Il nourrissait un respect encore plus grand pour *les Quatre Classiques*, *le Livre de la Voie et de la Vertu*, et *le Livre des Transformations*. Il pensait : la vérité (Tao T'ö King) et la victoire (Yi King) finissent par s'accomplir ; la vertu d'humanité sera toujours reconnue (Kong Fou-tzeu) ; il suffit d'attendre (Lao Tseu), ou de s'adapter aux circonstances comme l'eau s'immisce dans les fentes (le roi Wei).

L'homme qu'il aspirait à être prenait progressivement substance tandis que dans la dégénérescence de la dynastie régnante l'élite n'était plus composée que d'arrivistes sans fibre morale et d'histrions las. Et le signe le plus évident de cette décadence était que ceux qui détenaient le pouvoir, les Eunuques, renonçaient à leur jugement pour descendre à l'entresol recueillir les médisances haineuses des gardes et des servantes comme si, pour des âmes vouées à l'acrimonie et la médiocrité, le spectacle de la rectitude les blessait de la même façon que l'habitude de l'obscurité rend insupportable la moindre lumière.

*

Le départ, la mission elle-même, ne furent pas aisément décidés. Mais la soudaineté avec laquelle ils le furent, comme l'étrange conviction du mandarin de neuvième rang que le voyage s'accomplirait, devaient, après coup, lui apparaître comme l'agencement d'une grâce du Ciel...

Il avait dit à sa mère qu'il pensait le temps venu pour lui de la mener dans le pays du Bouddha. Il le dit tranquillement, comme on constate qu'il va faire beau. Il précisa aussi que ce voyage se grefferait à une mission officielle.

Or le Grand Eunuque en décida comme annoncé par le fils. Celui-ci fut désigné pour attendre à mi-chemin, dans une ville populeuse établie sur l'estuaire du Gange, un chargement de parfums et d'ivoire venant des terres arabes après la traversée des vallées du Gandhara : ensuite le chargement prendrait la voie maritime. De la sorte on éviterait la traditionnelle route de la soie qui, traversant les déserts, devenait trop dangereuse à cause des équipées barbares qui se multipliaient dans les provinces frontalières.

Il accueillit la nouvelle avec sérénité. La fierté d'une mission importante, et la joie d'offrir une félicité à sa mère embellissaient la quiétude de sa journée. Comme d'habitude il accomplit son travail puis revint chez lui en longeant le lac des Trois Bonheurs. Il rendait sans arrogance leur salut aux mandarins moins gradés. Il donna l'aumône à un mendiant estropié. Il acheta une peinture chez son antiquaire préféré. Elle représentait le Bouddha assis sur un éléphant blanc à six défenses.

L'antiquaire lui expliqua que les six défenses symbolisaient les six points cardinaux. A cette époque, il ignorait encore que la mère de Çakyamuni s'appelait Maya, et qu'elle avait rêvé, avant la naissance du Bienheureux, qu'un tel éléphant sortait de son flanc. Il fit cet achat presque machinalement car il avait l'habitude de s'offrir une antiquité à la moindre bonne nouvelle ou à la moindre déception. Un vent aigre venait du Nord, qui apportait la poussière de Mongolie. Il rabattit entièrement la porte molletonnée de son modeste palanquin. Dans l'obscurité frileuse de son véhicule, il n'entendait pas les cris et les invectives de ses serviteurs contre les passants. Il était simplement content de son achat et s'impatientait de dérouler le rouleau qu'il venait d'acquérir.

Deux semaines s'écoulèrent. Il apprit que sa mission était annulée. La Cour s'agitait pour recevoir un envoyé du Shogun. Cette visite maintes fois reportée revenait soudain à l'ordre du jour. Il n'en fut pas affecté. Sa mère errait un peu désespérée devant l'évanouissement de sa joie. Il se contentait d'admirer le ciel vide de Pékin. Ses lèvres étaient sèches et l'air crépitait. Le sol de sa maison se couvrait de la poussière du désert malgré les efforts des domestiques. Ses enfants couraient dans la cour nue. Sa femme première dirigeait ses quatre servantes et recevait ses amis. Il se sentait heureux malgré sa déconvenue. Parfois il écrivait un poème bref. Il avait rangé le rouleau qui représentait le Bouddha assis sur un éléphant à six défenses.

Pendant que sa mère se préparait à revenir dans sa maison qui était située dans la lointaine province, la Cour fut frappée par une nouvelle extraordinaire : le Shogun était assassiné. Pour le mandarin la conséquence de cet événement était le rétablissement de sa mission. Il se dit simplement : « Ce qui devait être fait se réalise. » Le départ fut fixé à un jour faste.

Le soleil n'était pas encore levé sur Pékin. Dans la rue sans arbres et déserte, encore grise à cette heure, flottait une odeur mêlée de poussière et de soupe de riz. Des charrettes tirées par des chameaux passaient qui transportaient le charbon du nord. Un froid enjoué furetait sous les pelisses et griffait les visages. Les serviteurs s'affairaient en parlant bas. Trois voitures attelées attendaient. Lorsque le mandarin eut fait ses adieux à sa femme première et qu'il sortit dans la rue, il vit le soleil émerger de la brume. Un cheval hennit gaiement. Le mandarin considéra ces signes favorables et partit le cœur joyeux en plaisantant avec sa mère. Déjà elle égrenait son chapelet, emmitouflée dans d'épaisses couvertures. « Vous voyez bien, dit-il, les choses s'accomplissent toujours. L'homme n'en décide pas, elles décident pour lui et contre tout. » Mais elle pensait au voyage quand pour lui, partir était déjà arriver.

*

Leur voyage se déroulait dans une sorte d'harmonie. Ils embarquaient sur une puissante jonque à l'alien. Ils traversaient la Mer Jaune, les mers du Sud puis des eaux inconnues. Elles étaient vertes et paisibles. Ils parvenaient à un estuaire qui semblait aussi vaste que la mer. Par un port populeux et pitoyable où les hommes étaient couverts de loques, ils abordèrent dans un pays où la foi était universellement vécue, à chaque pas, sous chaque porche, dans les rues comme sur la berge du fleuve où l'on brûlaient les morts sur d'immenses bûchers fumants. Ils croisaient des processions d'éléphants qui portaient des princes chamarrés abrités sous des baldaquins d'or. Ils se mêlaient à une foule silencieuse vêtue de hardes et de voiles.

Soudain un homme d'une peau extraordinairement foncée les fixa avec insistance de ses yeux noirs qui brillaient comme des braises. Il se détacha de la foule qui regardait les étrangers arriver et leur parla : « Voulez-vous vous rendre au Parc des Gazelles où le Bouddha a prononcé son premier sermon ? »

TABLE

Le Rêve	3
La Destinée	6
Premier Amour	12
Blessure	15
L'Aventure	23
L'Obscur Royaume	38
Les Voix	54
L'Amérique	59
Lahore	65
Fantaisie	70
Les Résistants	86
L'Adversaire	91
Christine Mauberley	96
Histoire Andalouse	104
Le Conte de la Nuit Inachevée.....	108
Le Concerto d'Aranjuez	117
Voyage en Occident	122

